

The Project Gutenberg EBook of Le Mariage de Loti, by Pierre Loti
#10 in our series by Pierre Loti

Copyright laws are changing all over the world. Be sure to check the
copyright laws for your country before downloading or redistributing
this or any other Project Gutenberg eBook.

This header should be the first thing seen when viewing this Project
Gutenberg file. Please do not remove it. Do not change or edit the
header without written permission.

Please read the "legal small print," and other information about the
eBook and Project Gutenberg at the bottom of this file. Included is
important information about your specific rights and restrictions in
how the file may be used. You can also find out about how to make a
donation to Project Gutenberg, and how to get involved.

Welcome To The World of Free Plain Vanilla Electronic Texts

eBooks Readable By Both Humans and By Computers, Since 1971

*****These eBooks Were Prepared By Thousands of Volunteers!*****

Title: Le Mariage de Loti

Author: Pierre Loti

Release Date: January, 2005 [EBook #7263]
[Yes, we are more than one year ahead of schedule]
[This file was first posted on April 2, 2003]

Edition: 10

Language: French

Character set encoding: ASCII

*** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LE MARIAGE DE LOTI ***

This Etext was prepared by Walter Debeuf

Le Mariage de Loti

par Pierre Loti.

LE MARIAGE DE LOTI

"E hari te fau. E toro te faaro E no te taata."

Le palmier croitra, Le corail s'etendra, Mais l'homme perira.

(_Vieux dicton de la Polynesie_)

A Madame Sarah Bernhardt Juin 1878.

_Madame,

A vous qui brillez tout en haut, l'auteur tres obscur _d'Aziyade_ dedie humblement ce recit sauvage.

Il lui semble que votre nom laissera tomber sur ce livre un peu de son grand charme poetique.

L'auteur etait bien jeune lorsqu'il a ecrit ce livre; il le met a vos pieds, Madame, en vous demandant beaucoup, beaucoup d'indulgence.....

PREMIERE PARTIE

I

PAR PLUMKET, AMI DE LOTI

Loti fut baptise le 25 janvier 1872, a l'age de vingt-deux ans et onze jours.

Lorsque la chose eut lieu, il etait environ une heure de l'apres-midi, a Londres et a Paris.

Il etait a peu pres minuit, en dessous, sur l'autre face de la boule terrestre, dans les jardins de la feue reine Pomare, ou la scene se passait.

En Europe, c'etait une froide et triste journee d'hiver. En dessous dans les jardins de la reine, c'etait le calme, l'enervante langueur d'une nuit d'ete.

Cinq personnes assistaient a ce bapteme de Loti, au milieu des mimosas et des orangers, dans une atmosphere chaude et parfume, sous un ciel

tout constelle d'etoiles australes.

C'étaient: Ariitea, princesse du sang, Faimana et Teria, suivantes de la reine, Plumket et Loti, midshipmen de la marine de S.M. Britannique.

Loti, qui, jusqu'a ce jour, s'était appele Harry Grant, conserva ce nom, tant sur les registres de l'état civil que sur les roles de la marine royale, mais l'appellation de Loti fut generalement adoptee par ses amis.

La ceremonie fut simple; elle s'acheva sans longs discours, ni grand appareil.

Les trois Tahitiennes etaient couronnees de fleurs naturelles, et vetues de tuniques de mousseline rose, a traines. Apres avoir inutilement essaye de prononcer les noms barbares d'Harry Grant et de Plumket, dont les sons durs revoltaient leurs gosiers maoris, elles deciderent de les designer par les mots _Remuna_ et _Loti_, qui sont deux noms de fleurs.

Toute la cour eut le lendemain communication de cette decision, et _Harry Grant_ n'exista plus en Oceanie, non plus que _Plumket_ son ami.

Il fut convenu en outre que les premieres notes de la chanson indigene: "Loti taimane, etc..." chantees discrettement la nuit aux abords du palais, signifiaient: "Remuna est la, ou Loti, ou tous deux ensemble; ils prient leurs amies de se rendre a leur appel, ou tout au moins de venir sans bruit leur ouvrir la porte des jardins..."

II

NOTE BIOGRAPHIQUE SUR RARAHU, DUE AUX SOUVENIRS DE PLUMKET

Rarahu naquit au mois de janvier 1858, dans l'ile de Bora-Bora, situee par 16° de latitude australe, et 154° de longitude ouest.

Au moment ou commence cette histoire, elle venait d'accomplir sa quatorzieme annee.

C'était une tres singuliere petite fille, dont le charme penetrant et sauvage s'exerçait en dehors de toutes les regles conventionnelles de beaute qu'ont admises les peuples d'Europe.

Toute petite, elle avait ete embarquee par sa mere sur une longue pirogue voilee qui faisait route pour Tahiti. Elle n'avait conserve de son ile perdue que le souvenir du grand morne effrayant qui la surplombe. La silhouette de ce geant de basalte, plante comme une borne

monstrueuse au milieu du Pacifique, était restée dans sa tête, seule image de sa patrie. Rarahu la reconnut plus tard, avec une émotion bizarre, dessinée dans les albums de Loti; ce fait fortuit fut la cause première de son grand amour pour lui.

III

D'ECONOMIE SOCIALE

La mère de Rarahu l'avait amenée à Tahiti, la grande île, l'île de la reine, pour l'offrir à une très vieille femme du district d'Apire qui était sa parente éloignée. Elle obéissait ainsi à un usage ancien de la race maorie, qui veut que les enfants restent rarement auprès de leur vraie mère. Les mères adoptives, les pères adoptifs (*_faa amu_*) sont là-bas les plus nombreux, et la famille s'y recrute au hasard. Cet échange traditionnel des enfants est l'une des originalités des mœurs polynésiennes.

IV

HARRY GRANT (LOTI AVANT LE BAPTEME), A SA SOEUR, A BRIGHTBURY, COMTE DE YORKSHIRE (ANGLETERRE)

"Rade de Tahiti, 20 janvier 1872.

"Ma sœur aimée,

"Me voici devant cette île lointaine que chérissait notre frère, point mystérieux qui fut longtemps le lieu des rêves de mon enfance. Un désir étrange d'y venir n'a pas peu contribué à me pousser vers ce métier de marin qui déjà me fatigue et m'ennuie.

"Les années ont passé et m'ont fait homme. Déjà j'ai couru le monde, et me voici enfin devant l'île rêvée. Mais je n'y trouve plus que tristesse et amer désenchantement.

"C'est bien Papeete, cependant; ce palais de la reine, là-bas, sous la verdure, cette baie aux grands palmiers, ces hautes montagnes aux silhouettes dentelées, c'est bien tout cela qui était connu. Tout cela, depuis dix ans je l'avais vu, dans ces dessins jaunis par la mer, poétisés par l'énorme distance, que nous envoyait Georges; c'est bien ce coin du monde dont nous parlait avec amour notre frère qui n'est plus...

"C'est tout cela, avec le grand charme en moins, le charme des illusions

indefinies, des impressions vagues et fantastiques de l'enfance... Un pays comme tous les autres, mon Dieu, et moi, Harry, qui me retrouve la, le meme Harry qu'a Brightbury, qu'a Londres, qu'ailleurs, si bien qu'il me semble n'avoir pas change de place...

"Ce pays des reves, pour lui garder son prestige, j'aurais du ne pas le toucher du doigt.

"Et puis ceux qui m'entourent m'ont gate mon Tahiti, en me le presentant a leur maniere; ceux qui trainent partout leur personnalite banale, leurs idees terre a terre, qui jettent sur toute poesie leur bave moqueuse, leur propre insensibilite, leur propre ineptie. La civilisation y est trop venue aussi, notre sottise civilisation coloniale, toutes nos conventions, toutes nos habitudes, tous nos vices, et la sauvage poesie s'en va, avec les coutumes et les traditions du passe...

.....

"Tant est que, depuis trois jours que le _Rendeer_ a jete l'ancre devant Papeete, ton frere Harry a garde le bord, le coeur serre, l'imagination decue.

.....

"John, lui, n'est pas comme moi, et je crois que deja ce pays l'enchanté; depuis notre arrivee je le vois a peine.

"Il est d'ailleurs toujours ce meme ami fidele et sans reproche, ce meme bon et tendre frere, qui veille sur moi comme un ange gardien et que j'aime de toute la force de mon coeur...

.....

V

Rarahu etait une petite creature qui ne ressemblait a aucune autre, bien qu'elle fut un type accompli de cette race _maorie_ qui peuple les archipels polynesians et passe pour une des plus belles du monde; race distincte et mysterieuse, dont le provenance est inconnue.

Rarahu avait des yeux d'un noir roux, pleins d'une langueur exotique, d'une douceur caline, comme celle des jeunes chats quand on les caresse; ses cils etaient si longs, si noirs qu'on les eut pris pour des plumes peintes. Son nez etait court et fin, comme celui de certaines figures arabes; sa bouche, un peu plus epaisse, un peu plus fendue que le type classique, avait des coins profonds, d'un contour delicieux. En riant, elle decouvrait jusqu'au fond des dents un peu larges, blanches comme de l'email blanc, dents que les annees n'avaient pas eu le temps de

beaucoup polir, et qui conservaient encore les stries legeres de l'enfance. Ses cheveux, parfumes au santal, etaient longs, droits, un peu rudes; ils tombaient en masses lourdes sur ses rondes epaules nues. Une meme teinte fauve tirant sur le rouge brique, celle des terres cuites claires de la vieille Etrurie, etait repandue sur tout son corps, depuis le haut de son front jusqu'au bout de ses pieds.

Rarahu etait d'une petite taille, admirablement prise, admirablement proportionnee; sa poitrine etait pure et polie, ses bras avaient une perfection antique.

Autour de ses chevilles, de legers tatouages bleus, simulant des bracelets; sur la levre inferieure, trois petites raies bleues transversales, imperceptibles, comme les femmes des Marquises; et, sur le front, un tatouage plus pale, dessinant un diademe. Ce qui surtout en elle caracterisait sa race, c'etait le rapprochement excessif de ses yeux, a fleur de tete comme tous les yeux maoris; dans les moments ou elle etait rieuse et gaie, ce regard donnait a sa figure d'enfant une finesse maligne de jeune ouistiti ; alors qu'elle etait serieuse ou triste, il y avait quelque chose en elle qui ne pouvait se mieux definir que par ces deux mots: une grace polynesienne.

VI

La cour de Pomare s'etait paree pour une demi-reception, le jour ou je mis pour la premiere fois le pied sur le sol tahitien.--L'amiral anglais du _Rendeer_ venait faire sa visite d'arrivee a la souveraine (une vieille connaissance a lui)--et j'etais alle, en grande tenue de service, accompagner l'amiral.

L'epaisse verdure tamisait les rayons de l'ardent soleil de deux heures; tout etait tranquille et desert dans les avenues ombreuses dont l'ensemble forme Papeete, la ville de la reine.--Les cases a verandas, disseminees dans les jardins, sous les grands arbres, sous les grandes plantes tropicales,--semblaient, comme leurs habitants, plongees dans le voluptueux assoupissement de la sieste.--Les abords de la demeure royale etaient aussi solitaires, aussi paisibles...

Un des fils de la reine,--sorte de colosse basane qui vint en habit noir a notre rencontre, nous introduisit dans un salon aux volets baisses, ou une douzaine de femmes etaient assises, immobiles et silencieuses...

Au milieu de cet appartement, deux grands fauteuils dores etaient places cote a cote.--Pomare, qui en occupait un, invita l'amiral a s'asseoir dans le second, tandis qu'un interprete echangeait entre ces deux anciens amis des compliments officiels.

Cette femme, dont le nom etait mele jadis aux reves exotiques de mon enfance, m'apparaissait vetue d'un long fourreau de soie rose, sous les

traits d'une vieille creature au teint cuivre, a la tete imperieuse et dure.--Dans sa massive laideur de vieille femme, on pouvait demeler encore quels avaient pu etre les attraits et le prestige de sa jeunesse, dont les navigateurs d'autrefois nous ont transmis l'original souvenir.

Les femmes de sa suite avaient, dans cette penombre d'un appartement ferme, dans ce calme silence du jour tropical, un charme indefinissable.--Elles etaient belles presque toutes de la beaute tahitienne: des yeux noirs, charges de langueur, et le teint ambre des gitanos.--Leurs cheveux denoues etaient meles de fleurs naturelles et leurs robes de gaze trainantes, libres a la taille, tombaient autour d'elles en longs plis flottants.

C'etait sur la princesse Ariitea surtout, que s'arretaient involontairement mes regards. Ariitea a la figure douce, reflechie, reveuse, avec de pales roses du Bengale, piquees au hasard dans ses cheveux noirs...

VII

Les compliments termines, l'amiral dit a la reine:

--Voici Harry Grant que je presente a Votre Majeste; il est le frere de Georges Grant, un officier de marine, qui a vecu quatre ans dans votre beau pays.

L'interprete avait a peine acheve de traduire, que Pomare me tendit sa main ridee; un sourire bon enfant, qui n'avait plus rien d'officiel, eclaire sa vieille figure:

--Le frere de Roueri! dit elle en designant mon frere par son nom tahitien.--Il faudra revenir me voir...--Et elle ajouta en anglais: "Welcome!" (Bienvenu!) ce qui parut une faveur toute speciale, la reine ne parlant jamais d'autre langue que celle de son pays.

--"Welcome!" dit aussi la reine de Bora-Bora, qui me tendit la main, en me montrant dans un sourire ses longues dents de cannibale...

Et je partis charme de cette etrange cour...

VIII

Rarahu n'avait guere quitte depuis sa petite enfance la case de sa

vieille mere adoptive, qui habitait dans le district d'Apire, au bord du ruisseau de Fataoua.

Ses occupations etaient fort simples: la reverie, le bain, le bain surtout:-le chant et les promenades sous bois, en compagnie de Tiahoui, son inseparable petite amie.--Rarahu et Tiahoui etaient deux insouciantes et rieuses petites creatures qui vivaient presque entiere-

ment dans l'eau de leur ruisseau, ou elles sautaient et s'ebattaient comme deux poissons-volants.

IX

Il ne faudrait pas croire cependant que Rarahu fut sans erudition; elle savait lire dans sa bible tahitienne, et ecrire, avec une grosse ecriture tres ferme, les mots doux de la langue maorie; elle etait meme tres forte sur l'orthographe conventionnelle fixee par les freres Picpus,--lesquels ont fait, en caracteres latins, un vocabulaire des mots polynesiens.

Beaucoup de petites filles dans nos campagnes d'Europe sont moins cultivees assurement que cette enfant sauvage.--Mais il avait fallu que cette instruction, prise a l'ecole des missionnaires de Papeete, lui eut peu coute a acquerir, car elle etait fort paresseuse.

X

En tournant a droite dans les broussailles, quand on avait suivi depuis une demi-heure le chemin d'Apire, on trouvait un large bassin naturel, creuse dans le roc vif.--Dans ce bassin, le ruisseau de Fataoua se precipitait en cascade, et versait une eau courante, d'une exquise fraicheur.

La, tout le jour, il y avait societe nombreuse; sur l'herbe, on trouvait etendues les belles jeunes femmes de Papeete, qui passaient les chaudes journees tropicales a causer, chanter, dormir, ou bien encore a nager et a plonger, comme des dorades agiles.--Elles allaient a l'eau vetues de leurs tuniques de mousseline, et les gardaient pour dormir, toutes mouillees sur leur corps, comme autrefois les naiades.

La, venaient souvent chercher fortune les marins de passage; la tronait Tetouara la negresse;--la se faisait a l'ombre une grande consommation d'oranges et de goyaves.

Tetouara appartenait a la race des Kanaques noirs de la Melanesie.--Un navire qui venait d'Europe l'avait un jour prise dans une ile avoisinant la Caledonie, et l'avait deposee a mille lieues de son pays, a Papeete, ou elle faisait l'effet d'une personne du Congo que l'on aurait egaree parmi des misses anglaises.

Tetouara avec une inepuisable belle humeur, une gaite simiesque, une impudeur absolue, entretenait autour d'elle le bruit et le mouvement. Cette propriete de sa personne la rendait precieuse a ses nonchalantes compagnes; elle etait une des notabilites du ruisseau de Fataoua...

XI

PRESENTATION

Ce fut vers midi, un jour calme et brulant, que pour la premiere fois de ma vie j'aperçus ma petite amie Rarahu. Les jeunes femmes tahitiennes, habituees du ruisseau de Fataoua, accablees de sommeil et de chaleur, etaient couchees tout au bord, sur l'herbe, les pieds trempant dans l'eau claire et fraiche.--L'ombre de l'epaisse verdure descendait sur nous, verticale et immobile; de larges papillons d'un noir de velours, marques de grands yeux couleur scabieuse, volaient lentement, ou se posaient sur nous, comme si leurs ailes soyeuses eussent ete trop lourdes pour les enlever; l'air etait charge de senteurs enervantes et inconnues; tout doucement je m'abandonnais a cette molle existence, je me laissais aller aux charmes de l'Oceanie...

Au fond du tableau, tout a coup des broussailles de mimosas et de goyaviers s'ouvrirent, on entendit un leger bruit de feuilles qui se froissent,--et deux petites filles parurent, examinant la situation avec des mines de souris qui sortent de leurs trous.

Elles etaient coiffees de couronnes de feuillage, qui garantissaient leur tete contre l'ardeur du soleil; leurs reins etaient serres dans des _pareos_ (pagnes) bleu fonce a grandes raies jaunes; leurs torses fauves etaient sveltes et nus; leurs cheveux noirs, longs et denoues... Point d'Europeens, point d'etrangers, rien d'inquietant en vue... Les deux petites, rassurees, vinrent se coucher sous la cascade qui se mit a s'epariller plus bruyamment autour d'elles...

La plus jolie des deux etait Rarahu; l'autre Tiahoui, son amie et sa confidente...

Alors Tetouara, prenant rudement mon bras, ma manche de drap bleu marine sur laquelle brillait un galon d'or,--l'eleva au-dessus des herbes dans lesquelles j'etais enfoui,--et la leur montra avec une intraduisible expression de bouffonnerie, en l'agitant comme un

epouvantail.

Les deux petites creatures, comme deux moineaux auxquels on montre un babouin, se sauverent terrifiees,--et ce fut la notre presentation, notre premiere entrevue...

XII

Les renseignements qui me furent sur-le-champ fournis par Tetouara se resumaient a peu pres a ceci:

--Ce sont deux petites sottes qui ne sont pas comme les autres, et ne font rien comme nous toutes. La vieille Huamahine qui les garde est une femme a principes, qui leur defend de se commettre avec nous.

Elle, Tetouara, eut ete personnellement tres satisfaite si ces deux filles se fussent laisse apprivoiser par moi; elle m'engageait tres vivement a tenter cette aventure.

Pour les trouver, il suffisait, d'apres ses indications, de suivre sous les goyaviers un imperceptible sentier qui au bout de cent pas conduisait a un bassin plus eleve que le premier et moins frequente aussi.--La, disait-elle, le ruisseau de Fataoua se repandait encore dans un creux de rocher qui semblait fait tout expres pour le tete-a-tete ou trois personnes intimes.--C'etait la salle de bain particuliere de Rarahu et de Tiahoui; on pouvait dire que la s'etait passee toute leur enfance...

C'etait un recoin tranquille, au-dessus duquel faisaient voute de grands arbres-a-pain aux epaisses feuilles,--des mimosas, des goyaviers et de fines sensitives. L'eau fraiche y bruissait sur de petits cailloux polis; on y entendait de tres loin, et perdus en murmure confus, les bruits du grand bassin, les rires des jeunes femmes et la voix de crecelle de Tetouara.

XIII

.....

--Loti, me disait un mois plus tard la reine Pomare, de sa grosse voix rauque--Loti, pourquoi n'epouserai-tu pas la petite Rarahu du district d'Apire?... Cela serait beaucoup mieux, je t'assure, et te

poserait davantage dans le pays...

C'était sous la veranda royale que m'était faite cette question.--

J'étais allongé sur une natte, et tenais en main cinq cartes que venait de me servir mon amie Teria; en face de moi était étendue ma bizarre partenaire, la reine, qui apportait au jeu d'écarte une passion extrême; elle était vêtue d'un peignoir jaune à grandes fleurs noires, et fumait une longue cigarette de pandanus, faite d'une seule feuille roulée sur elle-même. Deux suivantes couronnées de jasmin marquaient nos points, battaient nos cartes, et nous aidaient de leurs conseils, en se penchant curieusement sur nos épaules.

Au dehors, la pluie tombait, une de ces pluies torrentielles, tièdes, parfumées, qu'amènent là-bas les orages d'été; les grandes palmes des cocotiers se couchaient sous l'ondée, leurs nervures puissantes ruisselaient d'eau. Les nuages amoncelés formaient avec la montagne un fond terriblement sombre et lourd; tout en haut de ce tableau fantastique, on voyait percer dans le lointain la corne noire du morne de Fataoua. Dans l'air étaient suspendues des émanations d'orage qui troublaient le sens et l'imagination...

.....
"Épouser la petite Rarahu du district d'Apire." Cette proposition me prenait au dépourvu, et me donnait beaucoup à réfléchir...

.....
Il allait sans dire que la reine, qui était une personne très intelligente et sensée, ne me proposait point un de ces mariages suivant les lois européennes qui enchaînent pour la vie. Elle était pleine d'indulgence pour les mœurs faciles de son pays, bien qu'elle s'efforçait souvent de les rendre plus correctes et plus conformes aux principes chrétiens.

C'était donc simplement un mariage tahitien qui m'était offert. Je n'avais pas de motif bien sérieux pour résister à ce désir de la reine, et la petite Rarahu du district d'Apire était bien charmante...

Néanmoins, avec beaucoup d'embarras, j'alléguai ma jeunesse.

J'étais d'ailleurs un peu sous la tutelle de l'amiral du Rendez qui aurait pu voir d'un mauvais œil cette union... Et puis un mariage est une chose fort coûteuse, même en Océanie... Et puis, et surtout, il y avait l'éventualité d'un prochain départ,--et laisser Rarahu dans les larmes, en eût été une conséquence inévitable, et assurément fort cruelle.

Pomare sourit à toutes ces raisons, dont aucune sans doute ne l'avait convaincue.

Après un moment de silence, elle me proposa Faimana, sa suivante, que cette fois je refusai tout net.

Alors sa figure prit une expression de fine malice, et tout doucement ses yeux se tournerent vers Ariitea la princesse:

--Si je t'avais offert celle-ci, dit-elle, peut-etre aurais-tu accepte avec plus d'empressement, mon petit Loti?...

La vieille femme revelait par ces mots qu'elle avait devine le troisieme et assurement le plus serieux des secrets de mon coeur.

Ariitea baissa les yeux, et une nuance rose se repandit sur ses joues ambrees; je sentis moi-meme que le sang me montait tumultueusement au visage et le tonnerre se mit a rouler dans les profondeurs de la montagne, comme un orchestre formidable soulignant la situation tendue d'un melodrame...

Pomare satisfaite de sa faceticie riait sous cape. Elle avait mis a profit le trouble qu'elle venait d'occasionner pour marquer deux fois _te tane_ (l'homme), c'est-a-dire _le roi_...

Pomare, dont un des passe-temps favoris etait le jeu d'ecarte, etait extraordinairement tricheuse, elle trichait meme aux soirees officielles, dans les parties interessees qu'elle jouait avec les amiraux ou le gouverneur, et les quelques louis qu'elle y pouvait gagner n'etaient certes pour rien dans le plaisir qu'elle eprouvait a rendre capots ses partenaires...

XIV

Rarahu possedait deux robes de mousseline, l'une blanche, l'autre rose, qu'elle mettait alternativement le dimanche par-dessus son _pareo_ bleu et jaune, pour aller au temple des missionnaires protestants, a Papeete. Ces jours-la, ses cheveux etaient separees en deux longues nattes noires tres epaisses; de plus, elle piquait au-dessus de l'oreille (a l'endroit ou les vieux greffiers mettent leur plume) une large fleur d'hibiscus, dont le rouge ardent donnait une paleur transparente a sa joue cuivree.

Elle restait peu de temps a Papeete apres le service religieux, evitant la societe des jeunes femmes, les echoppes des Chinois marchands de the, de gateau et de biere. Elle etait tres sage, et en donnant la main a Tiahoui, elle rentrait a Apire pour se deshabiller.

Un petit sourire contenu, une petite moue discrete, etaient les seuls signes d'intelligence que m'envoyaient les deux petites filles, quand par hasard nous nous rencontrions dans les avenues de Papeete...

... Nous avons déjà passé bien des heures ensemble, Rarahu et moi, au bord du ruisseau de Fataoua, dans notre salle de bain sous les goyaviers, quand Pomare me fit l'étrange proposition d'un mariage.

Et, Pomare, qui savait tout ce qu'elle voulait savoir, connaissait cela fort bien.

Bien longtemps j'avais hésité.--J'avais résisté de toutes mes forces, --et cette situation singulière s'était prolongée, au-delà de toute vraisemblance, plusieurs jours durant: quand nous nous étendions sur l'herbe pour faire ensemble le somme de midi, et que Rarahu entourait mon corps de ses bras, nous nous endormions l'un près de l'autre, à peu près comme deux frères.

C'était une bien enfantine comédie que nous jouions là tous deux, et personne assurément ne l'eût soupçonnée. Le sentiment " _qui fit hésiter Faust au seuil de Marguerite_" éprouvé pour une fille de Tahiti, m'eût peut-être fait sourire moi-même, avec quelques années de plus; il eût bien amusé l'état-major de _Rendeeer_, en tout cas, et m'eût comblé de ridicule aux yeux de

Tetouara.....

Les vieux parents de Rarahu, que j'avais craint de désoler d'abord, avaient sur ces questions des idées tout à fait particulières qui en Europe n'auraient point cours. Je n'avais pas tardé à m'en apercevoir.

Ils s'étaient dit qu'une grande fille de quatorze ans n'est plus une enfant, et n'a pas été créée pour vivre seule... Elle n'allait pas se prostituer à Papeete, et c'était là tout ce qu'ils avaient exigé de sa sagesse.

Ils avaient jugé que mieux valait Loti qu'un autre, Loti très jeune comme elle, qui leur paraissait douce et semblait l'aimer... et, après réflexion, les deux vieillards avaient trouvé que c'était bien...

John lui-même, mon bien-aimé frère John, qui voyait tout avec ses yeux si étonnamment purs, qui éprouvait une surprise douloureuse quand on lui contait mes promenades nocturnes en compagnie de Faimana dans les jardins de la reine,--John était plein d'indulgence pour cette petite fille qui l'avait charmé.--Il aimait sa candeur d'enfant, et sa grande affection pour moi; il était disposé à tout pardonner à son frère Harry, quand il s'agissait d'elle.....

Si bien que, quand la reine me proposa d'épouser la petite Rarahu du district d'Apire, le mariage tahitien ne pouvait plus être entre nous deux qu'une formalité...

CHOSSES DU PALAIS

Ariifaite, le prince-epoux, jouait a la cour de Pomare un role politique tout a fait efface.

La reine, qui tenait a donner aux Tahitiens une belle lignee royale, avait choisi cet homme, parce qu'il etait le plus grand et le plus beau qu'on eut pu trouver dans ses archipels.--C'etait encore un magnifique vieillard a cheveux blancs, a la taille majestueuse, au profil noble et regulier.

Mais il etait peu presentable, et s'obstinait a se trop peu vetir; le simple pareo tahitien lui semblait suffisant; il n'avait jamais pu se faire a l'habit noir.

De plus il se grisait souvent; aussi le montrait-on fort peu.

De ce mariage etaient issus de vrais geants qui tous mouraient du meme mal sans remedes, comme ces grandes plantes des tropiques qui poussent en une saison et meurent a l'automne.

Tous mouraient de la poitrine, et la reine les voyait l'un apres l'autre partir, avec une inexprimable douleur.

L'aine, Tamatoa, avait eu de la belle reine Moe sa femme, une petite princesse delicieusement jolie.--l'heritiere presumptive du trone de Tahiti.--la petite Pomare V, sur laquelle se portait toute la tendresse de la grand'mere Pomare IV.

Cette enfant, qui en 1872 avait six ans, laissait paraitre deja les symptomes du mal hereditaire, et plus d'une fois les yeux de l'aieule s'etaient remplis de larmes en la regardant.

Cette maladie prevue et cette mort certaine donnaient un charme de plus a cette petite creature, la derniere des Pomare, la derniere des reines des archipels tahitiens.--Elle etait aussi ravissante, aussi capricieuse que peut l'etre une petite princesse malade que l'on ne contrarie jamais. L'affection qu'elle montrait pour moi avait contribue a m'attirer celle de la reine...

XVII

Pour arriver a parler le langage de Rarahu,--et a comprendre ses pensees,--meme les plus droles ou le plus profondes,--j'avais resolu d'apprendre la langue maorie.

Dans ce but, j'avais fait un jour a Papeete l'acquisition du dictionnaire des freres Picpus,--vieux petit livre qui n'eut jamais qu'une edition, et dont les rares exemplaires sont presque introuvables aujourd'hui.

Ce fut ce livre qui le premier m'ouvrit sur la Polynesie d'etranges perspectives,-tout un champ inexploré de reveries et d'etudes.

XVIII

Au premier abord je fus frappe de la grande quantite des mots mystiques de la vieille religion maorie,--et puis de ces mots tristes, effrayants, intraduisibles,--qui expriment la-bas les terreurs vagues de la nuit,--les bruits mysterieux de la nature, les reves a peine saisissables de l'imagination...

Il y avait d'abord _Taaroa_, le dieu superieur des religions polynesiennes.

Les deesses: _Ruahine tahua_, deesse des arts et de la priere.

Ruahine auna, deesse de la sollicitude.

Ruahine faaipu, deesse de la franchise.

Ruahine nihonihoraroa, deesse de la dissension et du meurtre.

Romatane, le pretre qui admet les ames au ciel, ou les en exclut.

Tutahoroa, la route qui suivent les ames pour se rendre dans la nuit eternelle.

Tapaparaharaha, la base du monde.

Ihohoa, les manes, les revenants.

Oroimatua ai aru nihonihororoa, cadavre qui revient pour tuer et manger les vivants.

Tuitupapau, priere a un mort de ne pas revenir.

Tahurere, prier un ami mort de nuire a un ennemi.

Tii, esprit malfaisant.

Tahutahu, enchanteur, sorcier.

Mahoi, l'essence, l'ame d'un Dieu.

Faa-fano, depart de l'ame a la mort.

Ao, monde, univers, terre, ciel, bonheur, paradis, nuage, lumiere,
principe, centre, coeur des choses.

Po, nuit, anciens temps, monde inconnu et tenebreux, enfers.

... Et des mots tels que ceux-ci, pris au hasard entre mille:

Moana, abimes de la mer ou du ciel.

Tohureva, presage de mort.

Natuaea, vision confuse et trompeuse.

Nupa nupa, obscurite, agitation morale.

Ruma-ruma, tenebres, tristesses.

Tarehua, avoir les sens obscurcis, etre visionnaire.

_Tatarai_0, etre ensorcele.

Tunoo, malefice.

Ohiohio, regard sinistre.

Puhiairoto, ennemi secret.

Totoro ai po, repas mysterieux dans les tenebres.

Tetea, personne pale, fantome.

Oromatua, crane d'un parent.

Papaora, odeur de cadavre.

Taihitoa, voix effrayante.

Tai aru, voix comme le bruit de la mer.

Tururu, bruit de bouche pour effrayer.

Oniania, vertige, brise qui se leve.

Tape tape, limite touchant aux eaux profondes.

Tahau, blanchir a la rosee.

Rauhurupe, vieux bananier; personne decrepite.

Tutai, nuees rouges a l'horizon.

Nina, chasser une idee triste; enterrer.

Ata, nuage; tige de fleur; messenger; crepuscule.

Ari, profondeur; vide; vague de la mer...

.....

XIX

... Rarahu possedait un chat d'une grande laideur, en qui se resumaient avant mon arrivee ses plus cheres affections.

Les chats sont betes de luxe en Oceanie, et pourtant leur race est la-bas tout a fait manquee.--Ceux qui arrivent d'Europe font souche, et son fort recherches.

Celui de Rarahu etait une grande bete efflanquee, haute sur pattes, qui passait ses jours a dormir le ventre au soleil, ou a manger des languerottes bleues. Il s'appelait Turiri.--Ses oreilles droites etaient percees a leurs extremités, et ornees de petits glands de soie, suivant la mode des chats de Tahiti. Cette coiffure completait d'une maniere tres comique ce minois de chat, deja fort extraordinaire par lui-meme.

Il s'enhardissait jusqu'a suivre sa maitresse au bain, et passait de longues heures avec nous, etendu dans des poses nonchalantes.

Rarahu lui prodiguait les noms les plus tendres,--tels que: _Ma petite chose tres cherie_ --et _mon petit coeur_ (ta u mea iti here rahi) et (ta u mafatu iti).

XX

.....

... Non, ceux-la qui ont vecu la-bas, au milieu des filles a demi civilisees de Papeete,--qui ont appris avec elles le tahitien facile et batard de la plage et les moeurs de la ville colonisee,--qui ne voient dans Tahiti qu'une ile ou tout est fait pour le plaisir des sens et la satisfaction des appetits materiels,--ceux-la ne comprennent rien au charme de ce pays...

Ceux encore,--les plus nombreux sans contredit,--qui jettent sur Tahiti un regard plus honnete et plus artiste,--qui y voient une terre d'eternel printemps, toujours riante, poetique,--pays de fleurs et de belles jeunes femmes,--ceux-la encore ne comprennent pas... Le charme de ce pays est ailleurs, et n'est pas saisissable pour tous...

Allez loin de Papeete, la ou la civilisation n'est pas venue, la ou se retrouvent sous les minces cocotiers,--au bord des plages de corail, --devant l'immense Ocean desert,--les districts tahitiens, les villages aux toits de pandanus.--Voyez ces peuplades immobiles et reveuses;--voyez au pied des grands arbres ces groupes silencieux, indolents et oisifs, qui semblent ne vivre que par le sentiment de la contemplation... Ecoutez le grand calme de cette nature, le bruissement monotone et eternel des brisants de corail;--regardez ces sites grandioses, ces mornes de basalte, ces forets suspendues aux montagnes sombres, et tout cela, perdu au milieu de cette solitude majestueuse et sans bornes: le Pacifique.....

XXI

... Le premier soir ou Rarahu vint se meler aux jeunes femmes de Papeete, etait un soir de grande fete.

La reine donnait un bal a l'etat-major d'une fregate, qui par hasard passait...

Dans le salon tout ouvert, etaient deja ranges les fonctionnaires europeens, les femmes de la cour, tout le personnel de la colonie, en habits de gala.

En dehors, dans les jardins, c'etait un grand tumulte, une grande confusion. Toutes les suivantes, toutes les jeunes femmes, en robe de fete et couronnees de fleurs, organisaient une immense _upa-upa_. Elles se preparaient a danser jusqu'au jour, pieds nus et au son du tam-tam,-- tandis que chez la reine, on allait danser au piano, en bottines de satin.

Et les officiers qui avaient deja des amies au dedans et au dehors, dans

ces deux mondes de femmes, allaient de l'un a l'autre sans detours, avec le singulier laisser-aller qu'autorisent les moeurs tahitiennes...

La curiosite, la jalousie surtout avaient pousse Rarahu a cette sorte d'escapade, depuis longtemps premeditee.--La jalousie, passion peu commune en Oceanie, avait sourdement mine son petit coeur sauvage.

Quand elle s'endormait seule au milieu de ce bois, couchee en meme temps que le soleil dans la case de ses vieux parents, elle se demandait ce que pouvaient bien etre ces soirees de Papeete que Loti son ami passait avec Faimana ou Teria, suivantes de la reine... Et puis il y avait cette princesse Ariitea, dans laquelle, avec son instinct de femme, elle avait devine une rivale...

--"Ia ora na, Loti!" (Je te salue, Loti!) dit tout a coup derriere moi une petite voix bien connue, qui semblait encore trop jeune et trop fraiche pour etre melee au tumulte de cette fete.

Et je repondis, etonne:

--"Ia ora na, Rarahu!" (Je te salue, Rarahu!)

C'etait bien elle, pourtant, la petite Rarahu, en robe blanche, et donnant la main a Tiahoui. C'etaient bien elles deux,--qui semblaient intimidees de se trouver dans ce milieu inusite, ou tant de jeunes femmes les regardaient. Elles m'abordaient avec de petites mines, demi-souriantes, demi-pincees,--et il etait aise de voir que l'orage etait dans l'air.

--Ne veux-tu pas te promener avec nous, Loti? Ici ne nous connais-tu pas? Et ne sommes-nous pas autant que les autres bien habillees et jolies?

Elles savaient bien qu'elles l'etaient plus que les autres, au contraire,--et, sans cette conviction, probablement elles n'eussent point tente l'aventure.

--Allons plus pres, dit Rarahu; je veux voir a ce qu'_elles_ font dans la maison de la reine.

Et tous trois, nous tenant par la main, au milieu des tuniques de mousseline et des couronnes de fleurs, nous nous approchames des fenetres ouvertes,--pour regarder ensemble cette chose singuliere a plus d'un titre: une reception chez la reine Pomare.

--Loti, demanda d'abord Tiahoui,--celles-ci, que font-elles?... Elle montrait de la main un groupe de femmes legerement bistrees, et parees de longues tuniques eclatantes, qui etaient assises avec des officiers autour d'une table couverte d'un tapis vert. Elles remuaient des pieces d'or et de nombreux petits carres de carton peint, qu'elles faisaient glisser rapidement dans leurs doigts, tandis que leurs yeux noirs

conservaient leur impassible expression de calinerie et de nonchalance exotique.

Tiahoui ignorait absolument les secrets du _poker_ et du _baccara_ ; elle ne savait que d'une maniere imparfaite les explications que je pus lui en donner.

Quand les premieres notes du piano commencerent a resonner dans l'atmosphere chaude et sonore, le silence se fit et Rarahu ecouta en extase... Jamais rien de semblable n'avait frappe son oreille; la surprise et le ravissement dilataient ses yeux etranges. Le tam-tam aussi s'etait tu, et derriere nous les groupes se serraient sans bruit: --on n'entendait plus que le frolement des etoffes legeres,

--le vol des grandes phalenes, qui venaient effleurer de leurs ailes la flamme des bougies,--et le bruissement lointain du Pacifique.

Alors parut Ariitea, appuyee au bras d'un commandant anglais, et s'appretant a valser.

--Elle est tres belle, Loti, dit tout bas Rarahu.

--Tres belle, Rarahu, repondis-je...

--Et tu vas aller a cette fete; et ton tour viendra de danser aussi avec elle en la tenant dans tes bras, tandis que Rarahu rentrera toute seule avec Tiahoui, tristement se coucher a Apire! En verite non, Loti, tu n'iras pas, dit-elle en s'exaltant tout a coup. Je suis venue pour te chercher...

--Tu verras, Rarahu, comme le piano resonnera bien sous mes doigts; tu m'ecouteras jouer et jamais musique si douce n'aura frappe ton oreille. Tu partiras ensuite parce que la nuit s'avance. Demain viendra vite, et demain nous serons ensemble...

--Mon Dieu, non, Loti, tu n'iras pas, repeta-t-elle encore, de sa voix d'enfant que la fureur faisait trembler...

Puis, avec une prestesse de jeune chatte nerveuse et courroucee, elle arracha mes aiguillettes d'or, froissa mon col, et dechira du haut en bas le plastron irreprochable de ma chemise britannique...

En effet, je ne pouvais plus, ainsi maltraite, me presenter au bal de la reine;--force me fut de faire contre fortune bon coeur, et, en riant, de suivre Rarahu, dans les bois du district d'Apire...

Mais, quand nous fumes seuls dans la campagne, loin du bruit de la fete, au milieu des bois et de l'obscurite, autour de moi je trouvai tout absurde et maussade, le calme de la nuit, le ciel brillant d'etoiles inconnues, le parfum des plantes tahitiennes, tout, jusqu'a la voix de l'enfant delicieuse qui marchait a mon cote... Je songeais a Ariitea, en longue tunique de satin bleu, valsant la-bas chez la reine, et un ardent

desir m'attirait vers elle;--Rarahu avait ce soir-la fait fausse route, en m'entraînant dans la solitude.

XXII

LOTI A SA SOEUR A BRIGHTBURY

Papeete, 1872.

"Chere petite soeur,

"Me voila sous le charme, mais aussi--sous le charme de ce pays qui ne ressemble a aucun autre.--Je crois que je le vois comme jadis le voyait Georges, a travers le meme prisme enchanteur; depuis deux mois a peine j'ai mis le pied dans cette ile,--et deja je me suis laisse captiver.--La deception des premiers jours est bien loin aujourd'hui, et je crois que c'est ici, comme disait Mignon, que je voudrais vivre, aimer et mourir...

"Six mois encore a passer dans ce pays, la decision est prise depuis hier par notre commandant, qui, lui aussi, se trouve mieux ici qu'ailleurs; le Rendee ne partira pas avant octobre; d'ici la je me serai fait entierement a cette existence doucement enervante, d'ici la je serai devenu plus d'a moitie indigene, et je crains qu'a l'heure du depart il ne me faille terriblement souffrir...

"Je ne puis te dire tout ce que j'eprouve d'impressions etranges, en retrouvant a chaque pas mes souvenirs de douze ans... Petit garçon, au foyer de famille, je songeais a l'Oceanie; a travers le voile fantastique de l'inconnu, je l'avais comprise et devinee telle que je la trouve aujourd'hui.--Tous ces sites etaient DEJA VUS, tous ces noms etaient connus, tous ces personnages sont bien ceux qui jadis hantaient mes reves d'enfant, si bien que par instants c'est aujourd'hui que je crois rever...

"Cherche, dans les papiers que nous a laisses Georges, une photographie deja effacee par le temps: une petite case au bord de la mer, batie aux pieds de cocotiers gigantesques, et enfouie sous la verdure...-- C'etait la sienne.--Elle est encore la a sa place...

"On me l'a indiquee,--mais c'etait inutile,--tout seul je l'aurais reconnue...

"Depuis son depart, elle est restee vide; le vent de la mer et les annees l'ont disjointe et meurtrie; les broussailles l'ont recouvertes, la vanille l'a tapissee,--mais elle a conserve le nom tahitien de Georges, on l'appelle encore la case de Roueri...

"La memoire de Roueri est restee en honneur chez beaucoup d'indigenes,-chez la reine surtout, par qui je suis aime et accueilli en souvenir de lui.

"Tu avais les confidences de Georges, toi, ma soeur; tu savais sans doute qu'une Tahitienne qu'il avait aimee avait vecu pres de lui pendant ses quatre annees d'exil...

"Et moi qui n'etais alors qu'un petit enfant, je devinais tout seul ce que l'on ne me disait pas; je savais meme qu'elle lui ecrivait, j'avais vu sur son bureau trainer des lettres, ecrites dans une langue inconnue, qu'aujourd'hui je commence a parler et a comprendre.

"Son nom etait Taimaha.--Elle habite pres d'ici, dans une ile voisine, et j'aimerais la voir.--J'ai souvent desire rechercher sa trace--et puis, au dernier moment j'hesite, un sentiment indefinissable, comme un scrupule, m'arrete au moment de remuer cette cendre, et de fouiller dans ce passe intime de mon frere, sur lequel la mort a jete son voile sacre...

XXIII

ECONOMIE SOCIALE ET PHILOSOPHIE

Le caractere des Tahitiens est un peu celui des petits enfants--Ils sont capricieux fantasques,--boudeurs tout a coup et sans motif;--foncierement honnetes toujours,--et hospitaliers dans l'acception du mot la plus complete...

Le caractere contemplatif est extraordinairement developpe chez eux; ils sont sensibles aux aspects gais ou tristes de la nature, accessibles a toutes les reveries de l'imagination...

La solitude des forets, les tenebres, les epouvantent, et ils les peuplent sans cesse de fantomes et d'esprits.

Les bains nocturnes sont en honneur a Tahiti; au clair de lune, des bandes de jeunes filles s'en vont dans les bois se plonger dans des bassins naturels d'une delicieuse fraicheur.--C'est alors que ce simple mot: "Toupapahou!" jete au milieu des baigneuses les met en fuite comme des folles...--(_Toupapahou_ est le nom de ces fantomes tatoues qui sont la terreur de tous les Polynesians,--mot etrange, effrayant en lui-meme et intraduisible...)

En Oceanie, le travail est chose inconnue.--Les forets produisent d'elles-memes tout ce qu'il faut pour nourrir ces peuplades insouciantes; le fruit de l'arbre-a-pain, les bananes sauvages, croissent pour tout le monde et suffisent a chacun.--Les annees s'ecoulent pour les Tahitiens dans une oisivete absolue et une reverie perpetuelle,--et ces grands enfants ne se doutent pas que dans notre

belle Europe tant de pauvres gens s'épuisent a gagner le pain du jour...

XXIV

UN NUAGE

... La bande insouciant et paresseuse etait au complet au bord du ruisseau d'Apire, et Tetouara, qui etait en veine d'esprit, versait sur nous tous, a demi endormis dans les herbes, des faceties rabelaisiennes, --tout en se bourrant de cocos et d'oranges.

On n'entendait guere que sa voix de crecelle, melee aux bruissements de quelques cigales qui chantaient la leur chanson de midi, a l'heure meme ou, sur l'autre face de la boule du monde, mes amis d'autrefois sortaient des theatres de Paris, transis et emmitouffles, dans le brouillard glacial des nuits d'hiver...

La nature etait tranquille et enervee; une brise tiede passait mollement sur la cime des arbres, et une foule de petits ronds de soleil dansaient gaiment sur nous, multiplies a l'infini par le tamisage leger des goyaviers et des mimosas...

Nous vimes s'avancer tout a coup une personne vetue d'une tunique trainante en gaze vert d'eau, avec de longs cheveux noirs soigneusement nattes, et, sur le front, une couronne de jasmin...

On voyait un peu, a travers la fine tunique, sa gorge pure de jeune fille que n'avait jamais contrariee aucune entrave... On voyait aussi qu'elle avait roule, autour de ses hanches, un _pareo_ somptueux, dont les grandes fleurs blanches sur fond rouge transparaisaient sous la gaze legere...

Je n'avais jamais vu Rarahu si belle, ni se prenant autant au serieux...

Un grand succes d'admiration avait salue son entree... Le fait est qu'elle etait bien jolie ainsi, --et que sa coquetterie embarrassee la rendait encore plus charmante...

Confuse et intimidée, elle etait venu a moi; puis, sur l'herbe, elle s'etait assise a mon cote, et restait la immobile, les joues empourprees sous leur bistre, les yeux baisses, comme une enfant coupable qui tremble qu'on ne l'interroge et ne la confonde...

--Loti, tu fais tres bien les choses, disait-on dans la galerie...

Et les jeunes femmes auxquelles mon etonnement n'avait point echappe, firent entendre dans les hautes herbes de petits eclats de rire contenus qui disaient une foule de mechantes choses;--Tetouara, fine et

impitoyable, prononca sur la belle robe de gaze ces astucieuses paroles:

--Elle est faite d'une _etoffe chinoise!_

Et les éclats de rire redoublèrent;--il en partait de derrière tous les goyaviers,--il en sortait de l'eau du ruisseau; il en venait de partout,--et la pauvre petite Rarahu était bien près de fondre en larmes...

XXV

TOUJOURS LE NUAGE

..."Elle est faite d'une _etoffe chinoise!_" avait dit Tetouara...

Parole grosse de sous-entendus venimeux,--parole acérée à triple pointe, qui souvent me revenait en tête...

En vérité j'étais tout à fait étranger à cette robe de gaze verte... Ce n'étaient point non plus les vieux parents adoptifs de Rarahu,--lesquels vivaient à moitié nus dans leur case de pandanus,--qui s'étaient lancés dans de telles prodigalités...

Et je demeurais plongé dans mes réflexions...

Les marchands chinois de Papeete sont pour les Tahitiennes un objet de dégoût et d'horreur... Il n'est point de plus grande honte pour une jeune femme que d'être convaincue d'avoir écouté les propos galants de l'un d'entre eux...

Mais les Chinois sont malins et sont riches;--et il est notoire que plusieurs de ces personnages, à force de présents et de pièces blanches, obtiennent des faveurs clandestines qui les dédommagent du mépris public...

Je m'étais bien gardé cependant de communiquer cet horrible soupçon à John, qui eut charge d'anathèmes ma petite amie Rarahu... J'eus le bon goût de ne faire ni reproche ni scandale,--me réservant seulement d'observer et d'attendre...

XXVI

PERSISTANCE DU NUAGE

... Quand j'arrivai au ruisseau d'Apire, a notre salle de bain particuliere sous les goyaviers, il etait trois heures de l'apres-midi, heure inusitee.

J'etais venu sans bruit... J'ecartai les branches et je regardai...

La stupeur me cloua sur place...

Une chose horrible etait la dans ce lieu, que nous considerions comme appartenant a nous seuls: un vieux Chinois tout nu, lavant dans notre eau limpide son vilain corps jaune...

Il semblait chez lui et ne se derangeait nullement... Il avait releve sa longue queue de cheveux gris nattes, et l'avait roulee en maniere de chignon de femme sur la pointe de son crane chauve... Complaisamment il lavait dans notre ruisseau ses membres osseux qui semblaient enduits de safran,--et le soleil l'eclairait tout de meme, de sa lueur discretement voilee par la verdure,--et l'eau fraiche et claire bruissait tout de meme autour de lui,--avec autant de naturel et de gaité qu'elle eut pu le faire pour nous...

XXVII

... J'observais, poste derriere les branches... La curiosite me tenait la attentif et immobile... Je m'etais condamne au spectacle de ce bain, attendant avec anxiété ce qui allait s'ensuivre...

Je n'attendis pas longtemps; un leger frolement de branches, un bruit de voix douces, m'indiqua bientot que les deux petites filles arrivaient...

Le Chinois, qui les avait entendues aussi, se leva d'un bond, comme mu par un ressort... Soit pudeur, soit honte d'etaler au soleil d'aussi laides choses, il courut a ses vetements... Les nombreuses robes de mousseline qui, superposees, composaient son costume, pendaient ca et la, accrochees aux branches des arbres.

Il avait eu le temps d'en passer deux ou trois, quand les petites arriverent.

Le chat de Rarahu, qui ouvrait la marche, fit un haut-le-corps tres significatif en apercevant l'homme jaune, et rebroussa chemin d'un air indigne...

Tiahoui parut ensuite;--elle eut un temps d'arret en portant la main a son menton, et riant sous cape, comme une personne qui aperçoit quelque chose de tres drôle...

Rarahu regarda par-dessus son epaule, riant aussi... Apres quoi toutes deux s'avancerent resolument, en disant d'un ton narquois:

--la ora na, Tseen-Lee!--la ora na tinito, mafatu meiti!

(Bonjour, Tseen-Lee,--bonjour, Chinois, mon petit coeur!)

Elles le connaissaient par son nom, et lui-meme avait appele Rarahu... Il avait laisse retomber sa queue grisonnante avec un grand air de coquetterie, et ses yeux de vieux lubrique etincelaient d'une hideuse maniere...

XXVIII

Il tira de ses poches une quantite de choses qu'il offrit aux deux enfants: petites boites de poudres blanches ou roses,--petits instruments compliques pour la toilette, petites spatules d'argent pour racler la langue, toutes choses dont il leur expliquait l'usage,--et puis des bonbons chinois aussi,--des fruits confits au poivre et au gingembre...

C'etait Rarahu surtout qui etait l'objet de ses attentions ardentes.-- Et les deux petites, en se faisant un peu prier, acceptaient tout de meme avec accompagnement de moues dedaigneuses, et de grimaces de ouistitis...

Il y eut un grand ruban rose, pour lequel Rarahu laissa embrasser son epaule nue...

Et puis Tseen-Lee voulut aller plus loin, et approcha ses levres de celles de ma petite amie,--laquelle s'enfuit a toutes jambes, suivie de Tiahoui... Toutes deux disparurent sous bois comme des gazelles, emportant leurs presents a pleines mains--on les entendit de loin rire encore a travers la verdure,--et Tseen-Lee, incapable de les rejoindre, demeura a sa place, piteux et decontenance...

XXIX

LE NUAGE CREVE

... Le lendemain Rarahu, la tete appuyee sur mes genoux, pleurait a chaudes larmes...

Dans son coeur de pauvre petite croissant a l'aventure dans les bois, les notions du bien et du mal etaient restees imparfaites; on y trouvait une foule d'idees baroques et incompletes venues toutes seules a l'ombre des grands arbres.-Les sentiments frais et purs y dominaient pourtant, et il s'y melait aussi quelques donnees chretiennes, puisees au hasard dans la Bible de ses vieux parents...

La coquetterie et la gourmandise l'avaient pousse hors du droit chemin, mais j'etais sur, absolument sur qu'elle n'avait rien donne en echange de ces singuliers presents, et le mal pouvait encore se reparer par des larmes.

Elle comprenait que ce qu'elle avait fait etait fort mal; elle comprenait surtout qu'elle m'avait cause de la peine,--et que John, le serieux John, mon frere, detournerait d'elle ses yeux bleus...

Elle avait tout avoue, l'histoire de la robe de gaze verte, l'histoire du pareo rouge.-Elle pleurait, la pauvre petite, de tout son coeur; les sanglots oppressaient sa poitrine,--et Tiahoui pleurait aussi, de voir pleurer son amie...

Ces larmes, les premieres que Rarahu eut versees de sa vie, produisirent entre nous le resultat qu'amenent souvent les larmes, elles nous firent davantage nous aimer.-Dans le sentiment que j'eprouvais pour elle, le coeur prit une part plus large, et l'image d'Ariitea s'effaca pour un temps...

L'etrange petite creature qui pleurait la sur mes genoux, dans la solitude d'un bois d'Oceanie, m'apparaissait sous un aspect encore inconnu; pour la premiere fois elle me semblait _quelqu'un_, et je commencais a soupconner la femme adorable qu'elle eut pu devenir, si d'autres que ces deux vieillards sauvages eussent pris soin de sa jeune tete...

XXX

A dater de ce jour, Rarahu considerant qu'elle n'etait plus une enfant, cessa de se montrer la poitrine nue au soleil...

Meme les jours non ferries, elle se mit a porter des robes et a natter ses longs cheveux...

XXXI

..._Mata reva_ etait le nom que m'avait donne Rarahu, ne voulant point de celui de Loti, qui me venait de Faimana ou d'Ariitea.--_Mata_, dans le sens propre, veut dire: _oeil_; c'est d'apres les yeux que les Maoris designent les gens, et les noms qu'ils leur donnent sont generalement tres reussis...

Plumket, par exemple, s'appelait _Mata pifare_ (oeil de chat); Brown, _Mata iore_ (oeil de rat), et John, _Mata ninamu_ (oeil azure)...

Rarahu n'avait voulu pour moi aucune ressemblance d'animal; l'appellation plus poetique de _Mata reva_ etait celle qu'apres bien des hesitations elle avait choisie...

Je consultai le dictionnaire des venerables freres Picpus,--et trouvai ce qui suit:

Reva, firmament;--abime, profondeur;--mystere...

XXXII

JOURNAL DE LOTI

... Les heures, les jours, les mois, s'envolaient dans ce pays autrement qu'ailleurs; le temps s'ecoulait sans laisser de traces, dans la monotonie d'un eternel ete.-Il semblait qu'on fut dans une atmosphere de calme et d'immobilite, ou les agitations du monde n'existaient plus...

Oh! les heures delicieuses, oh! les heures d'ete, douces et tiedes, que nous passions la, chaque jour, au bord du ruisseau de Fataoua, dans ce coin de bois, ombreux et ignore, qui fut le nid de Rarahu, et le nid de Tiahoui.-Le ruisseau courait doucement sur les pierres polies, entrainant des peuplades de poissons microscopiques et de mouches d'eau. -Le sol etait tapisse de fines graminees, de petites plantes delicate, d'ou sortait une senteur pareille a celle de nos foins d'Europe pendant le beau mois de juin, senteur exquise, rendue par ce seul mot tahitien: "poumiriraira", qui signifie: _une suave odeur d'herbes_. L'air etait tout charge d'exhalaisons tropicales, ou dominait le parfum des oranges surchauffees dans les branches par le soleil du midi.-Rien ne troublait le silence accablant de ces midi d'Oceanie. De petits lezards, bleus comme des turquoises, que rassurait notre immobilite, circulaient autour de nous, en compagnie des papillons noirs marques de grands yeux violets. On n'entendait que de legers bruits d'eau, des chants discrets d'insectes, ou de temps en temps la chute d'une goyave trop mure, qui s'ecrasait sur la terre avec un parfum de framboise...

... Et quand le jour s'avancait, quand le soleil plus bas jetait sur les branches des arbres des lueurs plus dorées, Rarahu s'en retournait avec moi à sa case isolée dans les bois. - Les deux vieillards ses parents, fixes et graves, étaient toujours, accroupis devant leur hutte de pandanus, et nous regardant venir. - Une sorte de sourire mystique, une expression d'insouciance bienveillante éclairait un instant leurs figures éteintes:

--Nous te saluons, Loti! Disaient-ils d'un voix gutturale;--ou bien: "Nous te saluons, Mata reva!"

Et puis c'était tout; il fallait se retirer, laissant entre eux deux ma petite amie, qui me suivait des yeux en souriant et qui semblait une personnification fraîche de la jeunesse à côté de ces deux sombres momies polynésiennes...

C'était l'heure du repas du soir. Le vieux Tahaapairu étendait ses longs bras tatoués jusqu'à une pile de bois mort; il y prenait deux morceaux de _bourao_ desséchés, et les frottait l'un contre l'autre pour en obtenir du feu,--Vieux procédé de sauvage. Rarahu recevait la flamme des mains du vieillard; elle allumait une gerbe de branches, et faisait cuire dans la terre deux _maiores_, fruits de l'arbre-à-pain, qui composaient le repas de la famille...

C'était l'heure aussi où la bande des baigneuses du ruisseau de Fatoua rejoignait Papeete, Tetouara en tête,--et j'avais pour m'en revenir toujours compagnie joyeuse.

--Loti, disait Tetouara, n'oublie pas qu'on t'attend à la nuit dans le jardin de la reine; Teria et Faimana te font dire qu'elles comptent sur toi pour les conduire prendre du thé chez les Chinois,--et moi aussi, j'en serais très volontiers si tu veux...

Nous nous en revenions en chantant, par un chemin d'où la vue dominait le grand Océan bleu, éclairé des dernières lueurs du soleil couchant.

La nuit descendait sur Tahiti, transparente, étoilée. Rarahu s'endormait dans ses bois; les grillons entonnaient sous l'herbe leur concert du soir, les phalènes prenaient leur vol sous les grands arbres,--et les suivantes commençaient à errer dans les jardins de la reine...

XXXIII

... Rarahu, qui suivait avec moi une des avenues ombragées de Papeete, adressa un bonjour moitié amical, moitié railleur,--un peu terrifié aussi,--à une créature baroque qui passait.

La grande femme seche, qui n'avait de la Tahitienne que le costume, y repondit avec une raideur pleine de dignite, et se retourna pour nous regarder.

Rarahu vexee lui tira la langue,--apres quoi elle me conta en riant que cette vieille fille, _demi-blanche_, metis efflanquee d'Anglais et de Maorie,--etait son ancien professeur, a l'ecole de Papeete.

Un jour, la metis avait declare a son eleve qu'elle fondait sur elle les plus hautes esperances pour lui succeder dans ce pontificat, en raison de la grande facilite avec laquelle apprenait l'enfant.

Rarahu, saisie de terreur a la pensee de cet avenir, avait tout d'une traite pris sa course jusqu'a Apire, quittant du coup la _haapiiraa_ (la maison d'ecole) pour n'y plus revenir...

XXXIV

... Je rentrai un matin a bord du _Rendeer_, rapportant cette nouvelle a sensation que j'avais couche en compagnie de Tamatoa...

Tamatoa, fils aine de la reine Pomare, mari de la reine Moe de l'ile Raiatea,--pere de la delicieuse petite malade, Pomare V,--etait un homme que l'on gardait enferme depuis quelques annees entre quatre solides murailles, et qui etait encore l'effroi legendaire du pays.

Dans son etat normal, Tamatoa, disait-on, n'etait pas plus mechant qu'un autre,--mais il buvait,--et, quand il avait bu, il _voyait rouge_, il lui fallait du sang.

C'etait un homme de trente ans, d'une taille prodigieuse et d'une force herculeenne; plusieurs hommes ensemble etaient incapables de lui tenir tete quand il etait dechaine; il egorgeait sans motif, et les atrocites commises par lui depassaient toute imagination...

Pomare adorait pourtant ce fils colossal.-Le bruit courait meme dans le palais que depuis quelque temps elle ouvrait la porte, et qu'on l'avait vu la nuit roder dans les jardins.-Sa presence causait parmi les filles de la cour la meme terreur que celle d'une bete fauve, dont on saurait, la nuit, la cage mal fermee.

Il y avait chez Pomare une salle consacree aux etrangers, nuit et jour ouverte; on y trouvait par terre des matelas recouverts de nattes blanches et propres, qui servaient aux Tahitiens de passage, aux chefs attardes des districts, et quelquefois a moi-meme...

... Dans les jardins et dans les palais, tout le monde etait endormi quand j'entrai dans la salle de refuge.

Je n'y trouvai qu'un seul personnage assis, accoude sur une table ou brulait une lampe d'huile de cocotier... C'etait un inconnu, d'une taille et d'une envergure plus qu'humaines; une seule de ses mains eut broye un homme comme du verre.--Il avait d'epaisses machoires carrees de cannibale; sa tete enorme etait dure et sauvage, ses yeux a demi fermes avaient une expression de tristesse egaree...

--"La ora na, Loti!" dit l'homme. (Je te salue, Loti!).

Je m'etais arrete a la porte...

Alors commença en tahitien, entre l'inconnu et moi, le dialogue suivant:

--... Comment sais-tu mon nom?

--Je sais que tu es Loti, le petit porte-aiguillettes de l'amiral a cheveux blancs. Je t'ai souvent vu passer pres de moi la nuit. "Tu viens pour dormir?..."

--Et toi? tu es un chef, de quelque ile?...

--Oui, je suis un grand chef.--Couche-toi dans le coin la-bas; tu y trouveras la meilleure natte...

Quand je fus etendu et roule dans mon pareo je fermai les yeux,--juste assez pour observer l'etrange personnage qui s'etait leve avec precaution et se dirigeait vers moi.

En meme temps qu'il s'approchait, un leger bruit m'avait fait tourner la tete du cote oppose, du cote de la porte ou la vieille reine venait d'apparaitre; elle marchait cependant avec des precautions infinies, sur la pointe de ses pieds nus, mais les nattes criaient sous le poids de son gros corps.

... Quand l'homme fut pres de moi, il prit une moustiquaire de mousseline qu'il etendit avec soin au-dessus de ma tete, apres quoi il placa une feuille de bananier devant sa lampe pour m'en cacher la lumiere, et retourna s'asseoir, la tete appuyee sur ses deux mains.

Pomare qui nous avait observes anxieusement tous deux, cachee dans l'embrasure sombre, sembla satisfaite de son examen et disparut...

La reine ne venait jamais dans ces quartiers de sa demeure, et son apparition, m'ayant confirme dans cette idee que mon compagnon etait inquietant, m'ota toute envie de dormir.

Cependant l'inconnu ne bougeait plus; son regard etait redevenu vague et atone; il avait oublie ma presence... On entendait dans le lointain, des femmes de la reine qui chantaient a deux parties un _himene_ des iles Pomotous.--Et puis la grosse voix du vieil Ariifaite, le prince epoux,

cria: "Mamou!--(silence!--Te hora a horou ma piti!" (Silence! Il est minuit!)... Et le silence se fit comme par enchantement...

Une heure apres, l'ombre de la vieille reine apparut encore dans l'embrasure de la porte.--La lampe s'eteignait, et l'homme venait de s'endormir...

J'en fit autant bientot, d'un sommeil leger toutefois, et quand, au petit jour, je me levai pour partir, je vis qu'il n'avait pas change de place; sa tete seule s'etait affaissee, et reposait sur la table...

Je fis ma toilette au fond du jardin sous les mimosas, dans un ruisseau d'eau fraiche;--apres quoi j'allai sous la veranda saluer la reine et la remercier de son hospitalite.

--"Haere mai, Loti, dit elle du plus loin qu'elle me vit, haere mai paraparau!" (Viens ici, Loti, et causons un peu!) Eh bien! t'a-t-il bien recu?...

--Oui, dis-je.

Et je vis sa vieille figure s'epanouir de plaisir quand je lui exprimai ma reconnaissance pour les soins qu'il avait pris de moi...

--Sais-tu qui c'etait, dit-elle mysterieusement,--oh! ne le repete pas, mon petit Loti... c'etait Tamatoa!...

Quelques jours plus tard, Tamatoa fut officiellement relache,--a la condition qu'il ne sortirait point du palais; j'eus plusieurs fois l'occasion de lui parler et de lui donner des poignees de main...

Cela dura jusqu'au moment ou, s'etant evade, il assassina une femme et deux enfants dans le jardin du missionnaire protestant, et commit dans une meme journee une serie d'horreurs sanguinaires qui ne pourraient s'ecrire, meme en latin...

XXXV

... Qui peut dire ou reside le charme d'un pays?... Qui trouvera ce quelque chose d'intime et d'insaisissable que rien n'exprime dans les langues humaines?

.....

Il y a dans le charme tahitien beaucoup de cette tristesse etrange qui pese sur toutes ces iles d'Oceanie,--l'isolement dans l'immensite du Pacifique,--le vent de la mer,--le bruit des brisants,--l'ombre epaisse,--la voix rauque et triste des Maoris qui circulent en

chantant au milieu des tiges des cocotiers, etonnamment hautes, blanches et greles...

On s'epuise a chercher, a saisir, a exprimer...effort inutile,--ce quelque chose s'echappe, et reste incompris...

J'ai ecrit sur Tahiti de longues pages; il y a la dedans des details jusque sur l'aspect des moindres petites plantes--jusque sur la physionomie des mousses...

Qu'on lise tout cela avec la meilleure volonte du monde,--eh bien, apres, a-t-on compris?... Non assurement...

Apres cela, a-t-on entendu, la nuit, sur ces plages de Polynesie toutes blanches de corail,--a-t-on entendu, la nuit, partir du fond des bois le son plaintif d'un _vivo_?... (flute de roseau) ou le beuglement lointain des trompes en coquillage?

XXXVI

GASTRONOMIE

..."La chair des hommes blancs a gout de banane mure..."

Ce renseignement me vient du vieux chef maori Hoatoaru, de l'ile Routoumah, dont la competence en cette matiere est indiscutable...

XXXVII

... Rarahu, dans un acces d'indignation, m'avait appele: _long lezard sans pattes_,--et je n'avais pas tres bien compris tout d'abord...

Le serpent etant un animal tout a fait inconnu en Polynesie, la metis qui avait eduque Rarahu, pour lui expliquer sous quelle forme le diable avait tente la premiere femme, avait eu recours a cette periphrase.

Rarahu s'etait donc habituee a considerer cette variete de "long lezard sans pattes" comme le plus mechante et la plus dangereuse de toutes les creatures terrestres;--c'etait pour cela qu'elle m'avait lance cette insulte...

Elle etait jalouse encore, la pauvre petite Rarahu: elle souffrait de ce que Loti ne voulait pas exclusivement lui appartenir.

Ces soirees de Papeete, ces plaisirs des autres jeunes femmes, auxquels ses vieux parents lui defendaient de se meler, faisaient travailler son imagination d'enfant.--Il y avait surtout ces thes qui se donnaient chez les Chinois, et dont Tetouara lui rapportait des descriptions fantastiques, thes auxquels Teria, Faimana et quelques autres folles filles de la suite de la reine, buvaient et s'enivraient.--Loti assistait, y presidait meme quelquefois, et cela confondait les idees de Rarahu, qui ne comprenait plus.

...Quand elle m'eut bien injurie, elle pleura,--argument beaucoup meilleur...

A partir de ce jour, on ne me vit guere plus aux soirees de Papeete.-- Je demeurais plus tard dans les bois d'Apire, partageant meme quelquefois le fruit de l'arbre-a-pain avec le vieux Tahaapairu.--La tombee de la nuit etait triste, par exemple, dans cette solitude;-- mais cette tristesse avait son grand charme, et la voix de Rarahu avait un son delicieux le soir, sous la haute et sombre voute des arbres...-- Je restais jusqu'a l'heure ou les vieillards faisaient leur priere,-- priere dite dans une langue bizarre et sauvage, mais qui etait celle-la meme que dans mon enfance on m'avait apprise.--"_Notre pere qui es aux cieux..._", l'eternelle et sublime priere du Christ, resonait d'une maniere etrangement mysterieuse, la, aux antipodes du vieux monde, dans l'obscurite de ces bois, dans le silence de ces nuits, dite par la voix lente et grave de ce vieillard fantome...

XXXVIII

...Il y avait quelque chose que Rarahu commencait a sentir deja, et qu'elle devait sentir amerement plus tard,--quelque chose qu'elle etait incapable de formuler dans son esprit d'une maniere precise,--et surtout d'exprimer avec les mots de sa langue primitive.--Elle comprenait vaguement qu'il devait y avoir des abimes dans le domaine intellectuel, entre Loti et elle-meme, des mondes entiers d'idees et de connaissances inconnues.--Elle saisissait deja la difference radicale de nos races, de nos conceptions, de nos moindres sentiments: les notions meme des choses les plus elementaires de la vie differaient entre nous deux.--Loti qui s'habillait comme un Tahitien et parlait son langage, demeurait pour elle un _paoupa_,--c'est-a-dire un de ces hommes venus des pays fantastiques de par dela les grandes mers,--un de ces hommes qui depuis quelques annees apportaient dans l'immobile Polynesie tant de changements inouis, et de nouveautes imprevuees...

Elle savait aussi que Loti repartirait bientot pour ne plus revenir, retournant dans sa patrie lointaine... Elle n'avait aucune idee de ces distances vertigineuses,--et Tahaapairu les comparait a celles qui separaient Fataoua de la lune ou des etoiles...

Elle pensait ne représenter aux yeux de Loti,--enfant de quinze ans qu'elle était,--qu'une petite créature curieuse, jouet de passage qui serait vite oubliée...

Elle se trompait pourtant.--Loti commençait à s'apercevoir lui aussi qu'il éprouvait pour elle un sentiment qui n'était plus banal.--Déjà il l'aimait un peu par le cœur...

Il se souvenait de son frère Georges,--de celui que les Tahitiens appelaient Roueri, qui avait emporté de ce pays d'ineffaçables souvenirs,--et il sentait qu'il en serait ainsi de lui-même.--Il semblait très possible à Loti que cette aventure, commencée au hasard par un caprice de Tetouara, laissât des traces profondes et durables sur sa vie tout entière...

Tres jeune encore, Loti avait été lancé dans les agitations de l'existence européenne; de très bonne heure il avait soulevé le voile qui cache aux enfants la scène du monde;--lancé brusquement, à seize ans, dans le tourbillon de Londres et de Paris, il avait souffert à un âge où d'ordinaire on commence à penser...

Loti était revenu très fatigué de cette campagne faite si matin dans la vie,--et se croyait déjà fort blasé. Il avait été profondément écoeuré et déçu,--parce que, avant de devenir un garçon semblable aux autres jeunes hommes, il avait commencé par être un petit enfant pur et rêveur, élevé dans la douce paix de la famille; lui aussi avait été un petit sauvage, sur le cœur duquel s'inscrivaient dans l'isolement une foule d'idées fraîches et d'illusions radieuses.--Avant d'aller rêver dans les bois d'Océanie, tout enfant il avait longtemps rêvé seul dans les bois du Yorkshire...

Il y avait une foule d'affinités mystérieuses entre Loti et Rarahu, nés aux deux extrémités du monde.--Tous deux avaient l'habitude de l'isolement et de la contemplation, l'habitude des bois et des solitudes de la nature; tous deux s'arrangeaient de passer de longues heures en silence, étendus sur l'herbe et la mousse; tous deux aimaient passionnément la rêverie, la musique,--les beaux fruits, les fleurs et l'eau fraîche...

XXXIX

...Il n'y avait pour le moment aucun nuage à notre horizon...

Encore cinq grands mois à passer ensemble... Il était bien inutile de se préoccuper de l'avenir...

XL

On etait charme quand Rarahu chantait...

Quand elle chantait seule, elle avait dans la voix des notes si fraiches et si douces, que les oiseaux seuls ou les petits enfants en peuvent produire de semblables.

Quand elle chantait en parties, elle brodait, par-dessus le chant des autres, des variations extravagantes, prises dans les notes les plus elevees de la gamme,--tres compliquees toujours et admirablement justes...

Il y avait a Apire, comme dans tous les districts tahitiens, un choeur appele _himene_, lequel fonctionnait regulierement sous la conduite d'un chef, et se faisait entendre dans toutes les fetes indigenes.--Rarahu en etait un des principaux sujets, et le dominait tout entier de sa voix pure;--le choeur qui l'accompagnait etait rauque et sombre; les hommes surtout y melaient des sons bas et metalliques, sortes de rugissements qui marquaient les _dominantes_ et semblaient plutot les sons de quelque instrument sauvage que ceux de la voix humaine.-- L'ensemble avait une precision a depiter les choristes du Conservatoire, et produisait le soir dans les bois des impressions qui ne se peuvent decrire...

XLI

...C'etait l'heure de la tombee du jour; j'etais seul au bord de la mer, sur une plage du district d'Apire.--Dans ce lieu isole, j'attendais Taimaha,--et j'eouvais un sentiment singulier a l'idee que cette femme allait venir...

Une femme parut bientot, qui m'apercut sous les cocotiers et s'avanca vers moi... C'etait deja la nuit; quand elle fut tout pres, je distinguai une horrible figure qui me regardait en riant, d'un rire de sauvagesse:

--Tu es Taimaha? lui dis-je...

--Taimaha?... Non.--Je m'appelle Tevaruefaipotuaiahutu, du district de Papetoai; je viens de pecher des porcelaines sur le recif, et du corail rose.--Veux-tu m'en acheter?...

J'attendis encore la jusqu'a minuit.--Je sus le lendemain qu'au petit jour la vraie Taimaha etait repartie pour son ile; ma commission n'avait pas ete faite; elle s'en etait allee sans se douter que pendant plusieurs heures elle avait ete attendue sur la plage par le frere de Roueri...

XLII

LOTI A JOHN B., A BORD DU _RENDEER_

Taravao, 1872.

"Mon bon frere John,

"Le messenger qui te portera cette lettre est charge en meme temps de te remettre une foule de presents que je t'envoie.--C'est d'abord un plumet, en queues de phaetons rouges, objet tres precieux, don de mon hote le chef de Tehaupoo; ensuite un collier a trois rangs de petites coquilles blanches, don de la cheffesse,--et enfin deux touffes de reva-reva,--qu'une grande dame du district de Papeouriri avait mises hier sur ma tete a la fete de Taravao.

"Je resterai quelques jours encore ici, chez le chef, qui etait un ami de mon frere; j'userai jusqu'au bout de la permission de l'amiral.

"Il ne me manque que ta presence, frere, pour etre absolument charme de mon sejour a Taravao. Les environs de Papeete ne peuvent te donner une idee de cette region ignoree qui s'appelle la presqu'ile de Taravao: un coin paisible, ombreux, enchanteur,--des bois d'orangers gigantesques, dont les fruits et les fleurs jonchent un sol deliciaux, tapisse d'herbes fines et de pervenches roses...

"La-dessous sont disseminees quelques cases en bois de citronnier, ou vivent immobiles des Maoris d'autrefois; la-dessous on trouve la vieille hospitalite indigene: des repas de fruits, sous des tendelets de verdure tressee et de fleurs; de la musique, des unissons plaintifs de _vivo_ de roseaux, des choeurs d'_himine_, des chants et des danses.

"J'habite seul une case isolee, batie sur pilotis, au-dessus de la mer et des coraux. De mon lit de nattes blanches, en me penchant un peu, je vois s'agiter au-dessous de moi tout ce petit monde a part qui est le monde du corail. Au milieu des rameaux blancs ou roses, dans les branchages compliques des madrepores, circulent des milliers de petits poissons dont les couleurs ne peuvent se comparer qu'a celles des pierres precieuses ou des colibris; des rouges de geranium, des verts chinois, des bleus qu'on ne saurait peindre,--et une foule de petits etres barioles de toutes les nuances de l'arc-en-ciel,--ayant forme de tout excepte forme de poisson... Le jour, aux heures tranquilles de la

sieste, absorbe dans mes contemplations, j'admire tout cela qui est presque inconnu, meme aux naturalistes et aux observateurs.

"La nuit, mon coeur se serre un peu dans cet isolement de Robinson.-- Quand le vent siffle au dehors, quand la mer fait entendre dans l'obscurite sa grande voix sinistre, alors j'eprouve comme une sorte d'angoisse de la solitude, la, a la pointe la plus australe et la plus perdue de cette ile lointaine,--devant cette immensite du Pacifique,- -immensite des immensites de la terre, qui s'en va tout droit jusqu'aux rives mysterieuses du continent polaire.

"Dans une excursion de deux jours, en compagnie du chef de Tehaupoo, j'ai vu ce lac de Vairia qui inspire aux indigenes une superstitieuse frayeur.--Une nuit nous avons campe sur ses bords. C'est un site etrange que peu de gens ont contemple; de loin en loin quelques Europeens y viennent par curiosite; la route est longue et difficile, les abords sauvages et deserts.--Figure-toi, a mille metres de haut, une mer morte, perdue dans les montagnes du centre;--tout autour, des mornes hauts et severes decoupant leurs silhouettes aigues dans le ciel clair du soir.--Une eau froide et profonde, que rien n'anime, ni un souffle de vent, ni un bruit, ni un etre vivant, ni seulement un poisson...--"Autrefois, dit le chef de Tehaupoo, des Toupapahous d'une race particuliere descendaient la nuit des montagnes, et _battaient l'eau de leurs grandes ailes d'albatros_."

"...Si tu vas chez le gouverneur, a la soiree du mercredi, tu y verras la princesse Ariitea; dis-lui que je ne l'oublie point dans ma solitude, et que j'espere la semaine prochaine danser avec elle au bal de la reine.--Si, dans les jardins, tu rencontrais Faimana ou Teria, tu pourrais de ma part leur dire tout ce qui te passerait par la tete...

"Cher petit frere, fais-moi le plaisir d'aller au ruisseau de Fataoua, donner de mes nouvelles a la petite Rarahu, d'Apire... Fais cela pour moi, je t'en prie; tu es trop bon pour ne pas nous pardonner a tous deux... Vrai, la pauvre petite, je te jure que je l'aime de tout mon coeur..."

XLIII

... Rarahu ne connaissait pas du tout le dieu _Taaroa_, non plus que les nombreuses deesses de sa suite; elle n'avait meme jamais entendu parler d'aucun de ces personnages de la mythologie polynesienne. La reine Pomare seule, par respect pour les traditions de son pays, avait appris les noms de ces divinites d'autrefois et conservait dans sa memoire les etranges legendes des anciens temps...

... Mais tous ces mots bizarres de la langue polynesienne qui m'avaient frappe, tous ces mots au sens vague ou mystique, sans equivalents dans

nos langues d'Europe, étaient familiers à Rarahu qui les employait ou me les expliquait avec une rare et singulière poésie.

--Si tu restais plus souvent à Apire la nuit, me disait-elle, tu apprendrais avec moi beaucoup plus vite une foule de mots que ces filles qui vivent à Papeete ne savent pas... Quand nous aurons eu peur ensemble, je t'enseignerai, en ce qui concerne les Toupapahous, des choses très effrayantes que tu ignores...

En effet, il est dans la langue maorie beaucoup de mots et d'images qui ne deviennent intelligibles qu'à la longue, quand on a vécu avec les indigènes, la nuit dans les bois, écoutant gemir le vent et la mer, l'oreille tendue à tous les bruits mystérieux de la nature.

XLIV

...On n'entend aucun chant d'oiseaux dans les bois tahitiens; les oreilles des Maoris ignorent cette musique naïve qui, dans d'autres climats, remplit les bois de gaieté et de vie.

Sous cette ombre épaisse, dans les lianes et les grandes fougères, rien ne vole, rien ne bouge, c'est toujours le même silence étrange qui semble régner aussi dans l'imagination mélancolique des naturels.

On voit seulement planer dans les gorges, à d'effrayantes hauteurs, le phaéton, un petit oiseau blanc qui porte à la queue une longue plume blanche ou rose.

Les chefs attachaient autrefois à leur coiffure une touffe de ces plumes; aussi leur fallait-il beaucoup de temps et de persévérance pour composer cet ornement aristocratique...

XLV

INQUALIFIABLE

... Il est certaines nécessités de notre triste nature humaine qui semblent faites tout exprès pour nous rappeler combien nous sommes imparfaits et matériels--nécessités auxquelles sont soumises les reines comme les bergères--"la garde qui veille aux barrières du Louvre, etc..."

Lorsque la reine Pomare est aux prises avec ces situations pénibles,

trois femmes entrent a sa suite dans certain reduit mysterieux dissimule sous les bananiers...

La premiere de ces initiees a mission de soutenir pendant l'operation la lourde personne royale. La deuxieme tient a la main des feuilles de _bourao_, choisies soigneusement parmi les plus fraiches et les plus tendres... La troisieme, qui commence son office lorsque les deux premieres ont acheve le leur,--porte une fiole d'huile de cocotier parfume au santal (_monoi_), dont elle est chargee d'oindre les parties que le frottement des feuilles de bourao aurait pu momentanement irriter ou endolorir...

La seance levee,--le cortege rentre gravement au palais...

XLVI

... Rarahu et Tiahoui s'etaient invectivees d'une maniere extremement violente.--De leurs bouches fraiches etaient sorties pendant plusieurs minutes, sans interruption ni embarras, les injures les plus enfantines et les plus saugrenues,--les plus inconvenantes aussi (le tahitien comme le latin "dans les mots bravant l'honnetete").

C'etait la premiere dispute entre les deux petites, et cela amusait beaucoup la galerie; toutes les jeunes femmes etendues au bord du ruisseau du Fataoua riaient a gorge deployee et les excitaient:

--Tu es heureux, Loti, disait Tetouara, c'est pour toi qu'on se dispute!...

Le fait est que c'etait pour moi en effet; Rarahu avait eu un mouvement de jalousie contre Tiahoui, et la etait l'origine de la discussion.

Comme deux chattes qui vont se rouler et s'egratigner, les deux petites se regardaient blemes, immobiles, tremblantes de colere:

--_Tinito oufa!_ cria Tiahoui, a bout d'arguments, en faisant une allusion sanglante a la belle robe de gaze verte (mignonne de Chinois)!

--_Oviri, Amutaata!_ (sauvagesse, cannibale)! riposta Rarahu qui savait que son amie etait venue toute petite d'une des plus lointaines iles Pomotous,--et que si Tiahoui elle-meme n'etait point cannibale, assurement on l'avait ete dans sa famille.

Des deux cotes l'injure avait porte, et les deux petites, se prenant aux cheveux, s'egratignerent et de mordirent.

On les separa; elles se mirent a pleurer, et puis, Rarahu s'etant jetee dans les bras de Tiahoui, toutes deux, qui s'adoraient, finirent par

s'embrasser de tout leur coeur...

XLVII

Tiahoui, dans son effusion, avait embrasse Rarahu avec le nez,-- suivant une vieille habitude oubliee de la race maorie,--habitude qui lui etait revenue de son enfance et de son ile barbare; elle avait embrasse son amie en posant son petit nez sur la joue ronde de Rarahu, et en aspirant tres fort.

C'est ainsi, en reniflant, que s'embrassaient jadis les Maoris,-et le baiser des levres leur est venu d'Europe...

Et Rarahu, malgre ses larmes, eut encore en me regardant un sourire d'intelligence comique, qui voulait dire a peu pres ceci:

--Vois-tu cette petite sauvage!... que j'avais bien raison, Loti, de l'appeler ainsi!... mais je l'aime bien tout de meme!...

Et de toutes leurs forces les deux petites s'embrassaient, et, l'instant d'apres, tout etait oublie.

XLVIII

En suivant sous les minces cocotiers les blanches plages tahitiennes,-- sur quelque pointe solitaire regardant l'immensite bleue, en quelque lieu choisi avec un gout melancolique par des hommes des generations passees,--de loin en loin on rencontre les monticules funebres, les grands tumulus de corail... Ce sont les _marae_, les sepultures des chefs d'autrefois; et l'histoire de ces morts qui dorment la-dessous se perd dans le passe fabuleux et inconnu qui preceda la decouverte des archipels de la Polynesie.

--Dans toutes les iles habitees par les Maoris, les _marae_ se retrouvent sur les plages. Les insulaires mysterieux de Rapa-Nui ornaient ces tombeaux de statues gigantesques au masque horrible; les Tahitiens y plantaient seulement des bouquets d'arbres de fer. L'arbre de fer est le cypres de la-bas, son feuillage est triste; le vent de la mer a un sifflement particulier en passant dans ses branches rigides... Ces tumulus restes blancs, malgre les annees, de la blancheur du corail, et surmontes de grands arbres noirs, evoquent les souvenirs de la terrible religion du passe; c'etaient aussi les autels ou les victimes humaines etaient immolees a la memoire des morts.

--Tahiti, disait Pomare, etait la seule ile ou, meme dans les plus anciens temps, les victimes n'etaient pas mangees apres le sacrifice; on faisait seulement le simulacre du repas macabre; les yeux, enleves de leurs orbites, etaient mis ensemble sur un plat et servis a la reine,-- horrible prerogative de la souverainete. (_Recueilli de la bouche de Pomare_.)

XLIX

Tahaapairu, le pere adoptif de Rarahu, exercait une industrie tellement originale que dans notre Europe, si feconde en inventions de tous genres, on n'a certes encore rien imagine de semblable.

Il etait fort vieux, ce qui en Oceanie n'est pas chose commune; de plus il avait de la barbe et de la barbe blanche, objet des plus rares labas. Aux iles Marquises la barbe blanche est une denree presque introuvable qui sert a fabriquer des ornements precieux pour la coiffure et les oreilles de certains chefs,--et quelques vieillards y sont soigneusement entretenus et conserves pour l'exploitation en coupes reglees de cette partie de leur personne.

Deux fois par an, le vieux Tahaapairu coupait la sienne, et l'expedait a Hivaoa, la plus barbare des iles Marquises, ou elle se vendait au prix de l'or.

L

...Rarahu examinait avec beaucoup d'attention et de terreur une tete de mort que je tenais sur mes genoux.

Nous etions assis tout en haut d'un tumulus de corail, au pied des grands bois de fer. C'etait le soir, dans le district perdu de Papenoo; le soleil plongeait lentement dans le grand Ocean vert, au milieu d'un etonnant silence de la nature.

Ce soir-la, je regardais Rarahu avec plus de tendresse; c'etait la veille d'un depart; le _Rendeer_ allait s'eloigner pour un temps, et visiter au nord l'archipel des Marquises.

Rarahu, serieuse et recueillie, etait plongeée dans une de ses reveries d'enfant que je ne savais jamais qu'imparfaitement penetrer. Un moment elle avait ete illuminee de lumiere doree, et puis, le radieux soleil

s'étant abîmée dans la mer, elle se profilait maintenant en silhouette svelte et gracieuse sur le ciel du couchant...

Rarahu n'avait jamais regardé d'aussi près cet objet lugubre qui était posé sur mes genoux et qui, pour elle comme pour tous les Polynésiens, était un horrible épouvantail.

On voyait que cette chose sinistre éveillait dans son esprit inculte une foule d'idées nouvelles,--sans qu'elle put leur donner une forme précise...

Cette tête devait être fort ancienne; elle était presque fossile,--et teintée de cette nuance rouge que la terre de ce pays donne aux pierres et aux ossements... La mort a perdu de son horreur quand elle remonte aussi loin...

--Riaria! disait Rarahu... Riaria, mot tahitien qui ne se traduit qu'imparfaitement par le mot _épouvantable_,--parce qu'il désigne là-bas cette terreur particulièrement sombre qui vient des spectres ou des morts...

--Qu'est-ce qui peut tant t'effrayer dans ce pauvre crâne? demandai-je à Rarahu...

Elle répondit en montrant du doigt la bouche édentée:

--C'est son rire, Loti; c'est son rire de Toupapahou...

... Il était une heure très avancée de la nuit quand nous fûmes de retour à Apire, et Rarahu avait éprouvé tout le long du chemin des frayeurs très grandes... Dans ce pays où l'on n'a absolument rien à redouter, ni des plantes, ni des bêtes, ni de hommes; où l'on peut n'importe où s'endormir en plein air, seul et sans une arme, les indigènes ont peur de la nuit, et tremblent devant les fantômes...

Dans les lieux découverts, sur les plages, cela allait encore; Rarahu tenait ma main serrée dans la sienne, et chantait des _himènes_ pour se donner du courage...

Mais il y eut un certain grand bois de cocotiers qui fut très pénible à traverser...

Rarahu y marchait devant moi, en me donnant les deux mains par derrière,--procédé peu commode pour aller vite,--elle se sentait plus protégée ainsi, et plus sûre de n'être point traitreusement saisie aux cheveux par la tête de mort couleur brique...

Il faisait une complète obscurité dans ce bois, et on y sentait une bonne odeur répandue par les plantes tahitiennes. Le sol était jonché de grandes palmes desséchées qui craquaient sous nos pas. On entendait en l'air ce bruit particulier aux bois de cocotiers, le son métallique des feuilles qui se froissent; on entendait derrière les arbres des rires de

Toupapahous; et a terre, c'était un grouillement repoussant et horrible: la fuite precipitee de toute une population de crabes bleus, qui a notre approche se hataient de rentrer dans leurs demeures souterraines...

LI

...Le lendemain fut une journee d'adieux fort agitee...

Le soir je comptais voir enfin Taimaha; elle etait revenue a Tahiti, m'avait-on dit, et je lui avais fait donner rendez-vous par l'intermediaire d'une des suivantes de la reine, sur la plage de Fareute a la tombee de la nuit...

Quand, a l'heure fixee, j'arrivai dans ce lieu isole, j'aperçu une femme immobile qui semblait attendre, la tete couverte d'un epais voile blanc...

Je m'approchai et j'appelai: Taimaha!--La femme voilee me laissa plusieurs fois repeter ce nom sans repondre; elle detournait la tete, et riait sous les plis de la mousseline...

J'ecartai le voile et decouvris la figure connue de Faimana, qui se sauva en eclatant de rire...

Faimana ne me dit point quelle aventure amoureuse l'avait amenee dans cet endroit ou elle etait vexee de m'avoir rencontre; elle n'avait jamais entendu parler de Taimaha, et ne put me donner sur elle aucun renseignement...

Force me fut de remettre a mon retour une tentative nouvelle pour la voir; il semblait que cette femme fut un mythe, ou qu'une puissance mysterieuse prit plaisir a nous eloigner l'un de l'autre, nous reservant pour plus tard une entrevue plus saisissante...

Nous partimes le lendemain matin un peu avant le jour; Tiahoui et Rarahu vinrent a l'heure des dernieres etoiles m'accompagner jusqu'a la plage...

Rarahu pleura abondamment,--bien que la duree du voyage du _Rendeer_ ne dut pas dépasser un mois; elle avait le pressentiment peut-etre que le temps delicieux que nous venions de passer tous deux ne se retrouverait plus...

L'idylle etait finie... Contre nos previsions humaines, ces heures de paix et de frais bonheur ecoulees au bord du ruisseau de Fataoua, s'en etaient allees pour ne plus revenir...

DEUXIEME PARTIE

I

HORS-D'OEUVRE NUKA-HIVIEN

(Qu'on peut se dispenser de lire, mais qui n'est pas tres long.)

Le nom seul de Nuka-Hiva entraine avec lui l'idee de penitencier et de deportation,--bien que rien ne justifie plus aujourd'hui cette idee facheuse. Depuis longues annees, les condammes ont quitte ce beau pays, et l'inutile ruine.

Libre et sauvage jusqu'en 1842, cette ile appartient depuis cette epoque a la France; entrainee dans la chute de Tahiti, des iles de la Societe et des Pomotous, elle a perdu son independance en meme temps que ces archipels abandonnaient volontairement la leur.

Taiohae, capitale de l'ile, renferme une douzaine d'Europeens, le gouverneur, le pilote, l'evêque-missionnaire,--les freres,--quatre soeurs qui tiennent une ecole de petites filles,--et enfin quatre gendarmes.

Au milieu de tout ce monde, la reine deposee, depouillee de son autorite, recoit du gouvernement une pension de six cents francs, plus la ration des soldats pour elle et sa famille.

Les batiments baleiniers affectionnaient autrefois Taiohae comme point de relache, et ce pays etait expose a leurs vexations; des matelots indisciplines se repandaient dans les cases indigenes et y faisaient un grand tapage.

Aujourd'hui, grace a la presence imposante des quatre gendarmes, ils preferent s'ebattre dans les iles voisines.

Les insulaires de Nuka-Hiva etaient nombreux autrefois, mais de recentes epidemies d'importation europeenne les ont plus que decimes.

La beaute de leurs formes est celebre, et la race des iles Marquises est reputee une des plus belles du monde.

Il faut quelque temps neanmoins pour s'habituer a ces visages singuliers et leur trouver du charme. Ces femmes, dont la taille est si gracieuse et si parfaite, ont les traits durs, comme tailles a coups de hache, et leur genre de beaute est en dehors de toutes les regles.

Elles ont adopte a Taiohae les longues tuniques de mousseline en usage a Tahiti; elles portent les cheveux a moitie courts, ebouriffes, crepes,

--et se parfument au santal.

Mais dans l'intérieur du pays, ces costumes féminins sont extrêmement simplifiés...

Les hommes se contentent partout d'une mince ceinture, le tatouage leur paraissant un vêtement tout à fait convenable.

Aussi sont-ils tatoués avec un soin et un art infinis;--mais, par une fantaisie bizarre, ces dessins sont localisés sur une seule moitié du corps, droite ou gauche,--tandis que l'autre moitié reste blanche, ou peu s'en faut.

Des bandes d'un bleu sombre, qui traversent leur visage, leur donnent un grand air de sauvagerie, en faisant étrangement ressortir le blanc des yeux et l'email poli des dents.

Dans les îles voisines, rarement en contact avec les Européens, toutes les excentricités des coiffures en plumes sont encore en usage, ainsi que les dents enfilées en longs colliers et les touffes de laine noire attachées aux oreilles.

Taiohae occupe le centre d'une baie profonde, encaissée dans de hautes et abruptes montagnes aux formes capricieusement tourmentées.--Une épaisse verdure est jetée sur tout ce pays comme un manteau splendide; c'est dans toute l'île un même fouillis d'arbres, d'essences utiles ou précieuses; et des milliers de cocotiers, haut perchés sur leurs tiges flexibles, balancent perpétuellement leurs têtes au-dessus de ces forêts.

Les cases, peu nombreuses dans la capitale, sont passablement disséminées le long de l'avenue ombragée qui suit les contours de la plage.

Derrière cette route charmante, mais unique, quelques sentiers boisés conduisent à la montagne. L'intérieur de l'île, cependant, est tellement enchevêtré de forêts et de rochers, que rarement on va voir ce qui s'y passe,--et les communications entre les différentes baies se font par mer, dans les embarcations des indigènes.

C'est dans la montagne que sont perchés les vieux cimetières maoris, objet d'effroi pour tous et résidence des terribles Toupapahous...

Il y a peu de passants dans la rue de Taiohae, les agitations incessantes de notre existence européenne sont tout à fait inconnues à Nuka-Hiva. Les indigènes passent la plus grande partie du jour accroupis devant leurs cases, dans une immobilité de sphinx. Comme les Tahitiens, ils se nourrissent des fruits de leurs forêts, et tout travail leur est inutile... Si, de temps à autre, quelques-uns s'en vont encore pêcher par gourmandise, la plupart préfèrent ne pas de donner cette peine.

Le popoi, un de leurs mets raffinés, est un barbare mélange de fruits, de poissons et de crabes fermentés en terre. Le fumet de cet aliment est

inqualifiable.

L'anthropophagie, qui regne encore dans une île voisine, Hivaoa (ou la Dominique), est oubliée à Nuka-Hiva depuis plusieurs années. Les efforts des missionnaires ont amené cette heureuse modification des coutumes nationales; à tout autre point de vue cependant, le christianisme superficiel des indigènes est resté sans action sur leur manière de vivre, et la dissolution de leurs mœurs dépasse toute idée...

On trouve encore entre les mains des indigènes plusieurs images de leur dieu.

C'est un personnage à figure hideuse, semblable à un embryon humain.

La reine a quatre de ces horreurs, sculptées sur le manche de son éventail.

II

PREMIÈRE LETTRE DE RARAHU À LOTI

(Apportée aux Marquises par un bâtiment baleinier.)

Apire, le 10 mai 1872

O Loti, mon grand ami, O mon petit époux cheri, je te salue par le vrai Dieu.

Mon cœur est très triste de ce que tu es parti au loin, de ce que je ne te vois plus.

Je te prie maintenant, o mon petit ami cheri, quand cette lettre te parviendra, de m'écrire, pour me faire connaître tes pensées, afin que je sois contente. Il est arrivé peut-être que ta pensée s'est détournée de moi, comme il arrive ici aux hommes, quand ils ont laissé leurs femmes.

Il n'y a rien de neuf à Apire pour le moment, si ce n'est pourtant que Turiri, mon petit chat très aimé, est fort malade, et sera peut-être absolument mort quand tu reviendras.

J'ai fini mon petit discours.

Je te salue,

RARAHU.

LA REINE VAEKEHU

... En suivant vers la gauche la rue de Taiohae, on arrive, pres d'un ruisseau limpide, aux quartiers de la reine.--Un figuier des Banians, developpe dans des proportions gigantesques, etend son ombre triste sur la case royale.--Dans les replis de ses racines, contournees comme des reptiles, on trouve des femmes assises, vetues le plus souvent de tuniques d'une couleur jaune d'or qui donne a leur teint l'aspect du cuivre. Leur figure est d'une durete farouche; elles vous regardent venir avec une expression de sauvage ironie.

Tout le jour assises dans un demi-sommeil, elles demeurent immobiles et silencieuses comme des idoles...

C'est la cour de Nuka-Hiva, la reine Vaekehu et ses suivantes.

Sous cette apparence peu engageante, ces femmes sont douces et hospitalieres; elles sont charmees si un etranger prend place pres d'elles, et lui offrent toujours des cocos et des oranges.

Elisabeth et Ateria, deux suivantes qui parlent francais, vous adressent alors, de la part de la reine, quelques questions saugrenues au sujet de la derniere guerre d'Allemagne. Elles parlent fort, mais lentement, et accentuent chaque mot d'une maniere originale. Les batailles ou plus de milles hommes sont engages excitent leur sourire incredule; la grandeur de nos armees depasse leurs conceptions...

L'entretien pourtant languit bientot; quelques phrases echangees leur suffisent, leur curiosite est satisfaite, et la reception terminee, la cour se modifie de nouveau, et, quoi que vous fassiez pour reveiller l'attention, on ne prend plus garde a vous...

La demeure royale, elevee par les soins du gouvernement francais, est situee dans un recoin solitaire, entouree de cocotiers et de tamaris.

Mais au bord de la mer, a cote de cette habitation modeste, une autre case, case d'apparat, construite avec tout le luxe indigene, revele encore l'elegance de cette architecture primitive.

Sur une estrade en larges galets noirs, de lourdes pieces de magnifique bois des iles soutiennent la charpente. La voute et les murailles de l'edifice sont formees de branches de citronnier choisies entre mille, droites et polies comme des joncs; tous ces bois sont lies entre eux par des amarrages de cordes de diverses couleurs, disposes de maniere a former des dessins reguliers et compliques.

La encore, la Cour, la reine et ses fils passent de longues heures d'immobilité et de repos, en regardant secher leurs filets a l'ardeur du soleil.

Les pensees qui contractent le visage etrange de la reine restent un mystere pour tous, et le secret de ses eternelles reveries est impenetrable. Est-ce tristesse ou abrutissement? Songe-t-elle a quelque chose, ou bien a rien? Regrette-t-elle son independance et la sauvagerie qui s'en va, et son peuple qui degenera et lui echappe?...

Ateria, qui est son ombre et son chien, serait en position de la savoir: peut-etre cette inevitable fille nous l'apprendrait-elle, mais tout porte a croire qu'elle ignore; il se peut meme qu'elle n'y ait jamais songe...

Vaekehu consentit avec une bonne grace parfaite a poser pour plusieurs editions de son portrait; jamais modele plus calme ne se laissa examiner plus a loisir.

Cette reine dechue, avec ses grands cheveux en criniere et son fier silence, conserve encore une certaine grandeur...

IV

VAEKEHU A L'AGONIE

Un soir, au clair de la lune, comme je passais seul dans un sentier boise qui mene a la montagne, les suivantes m'appelerent.

Depuis longtemps malade, leur souveraine, disaient-elles, s'en allait mourir.

Elle avait recu l'extreme-onction de l'evêque missionnaire.

Vaekehu--etendue a terre--tordait ses bras tatoues avec toutes les marques de la plus vive souffrance; ses femmes, accroupies autour d'elle, avec leurs grands cheveux ebouffes, poussaient des gémissements et menaient deuil (suivant l'expression biblique qui exprime parfaitement leur facon particuliere de se lamenter).

On voit rarement dans notre monde civilise des scenes aussi saisissantes; dans cette case nue, ignorante de tout l'appareil lugubre qui ajoute en Europe aux horreurs de la mort, l'agonie de cette femme revelait une poesie inconnue pleine d'une amere tristesse...

Le lendemain de grand matin, je quittais Nuka-Hiva pour n'y plus revenir, et sans savoir si la souveraine etait allee rejoindre les vieux

rois tatoues ses ancêtres.

Vaekehu est la dernière des reines de Nuka-Hiva; autrefois païenne et quelque peu cannibale, elle s'était convertie au christianisme, et l'approche de la mort ne lui causait aucune terreur...

V

FUNEBRE

Notre absence avait duré juste un mois, le mois de mai 1872.

Il était nuit close, lorsque le Rendez revint mouiller sur rade de Papeete, le 1er juin, à huit heures du soir.

Quand je mis pied à terre dans l'île délicieuse, une jeune femme qui semblait m'attendre, sous l'ombre noire des bouraous, s'avança et dit:

--Loti, c'est toi?... Ne t'inquiète pas de Rarahou; elle t'attend à Apire ou elle m'a chargée de te ramener près d'elle. Sa mère Huamahine est morte la semaine passée; son père Tahaapairu est mort ce matin, et elle est restée auprès de lui avec les femmes d'Apire pour la veillée funèbre.

"Nous t'attendions tous les jours, continua Tiahoui, et nous avions souvent les yeux fixés sur l'horizon de la mer. Ce soir, au coucher du soleil, dès qu'une voile blanche a paru au large, nous avons reconnu le Rendez; nous l'avons ensuite vu entrer par la passe de Tanoa, et c'est alors que je suis venue ici pour t'attendre.

Nous suivîmes la plage pour gagner la campagne. Nous marchions vite, par des chemins détrempés; il était tombé tout le jour une des dernières grandes pluies de l'hivernage, et le vent chassait encore d'épais nuages noirs.

Tiahoui m'apprit en route qu'elle s'était mariée depuis quinze jours avec un jeune Tahitien nommé Teharo; elle avait quitté le district d'Apire pour habiter avec son mari celui de Papeuriri, situé à deux jours de marche dans le sud-ouest. Tiahoui n'était plus la petite fille riieuse et légère que j'avais connue. Elle causait gravement, on la sentait plus femme et plus posée.

Nous fumes bientôt dans les bois. Le ruisseau de Fataoua, grossi comme un torrent, grondait sur les pierres; le vent secouait les branches mouillées sur nos têtes, et nous couvrait de larges gouttes d'eau.

Une lumière apparut de loin, brillant sous bois, dans la case qui renfermait le cadavre de Tahaapairu.

Cette case, qui avait abrite l'enfance de ma petite amie, était ovale, basse comme toutes les cases tahitiennes, et bâtie sur une estrade en gros galets noirs. Les murailles en étaient faites de branches minces de bourao, placées verticalement et laissant des vides entre elles, comme les barreaux d'une cage. A travers, on distinguait des formes humaines immobiles, dont la lampe agitée par le vent déplaçait les ombres fantastiques.

Au moment où je franchissais le seuil funèbre, Tiahoui me repoussa brusquement à droite;--je n'avais pas vu les deux grands pieds du mort qui débordaient à gauche sur la porte;--j'avais failli les heurter,-- un frisson me parcourut le corps, et je détournai la tête pour ne les point voir.

Cinq ou six femmes étaient là, assises en rang le long du mur--et, au milieu d'elles, Rarahu fixant sur la porte un regard anxieux et sombre...

Rarahu m'avait reconnu au seul bruit de mon pas; elle courut à moi et m'entraîna dehors...

VI

Nous nous étions embrassés longuement, en nous serrant dans nos bras enlacs, et puis nous nous étions assis tous deux sur la mousse humide, près de la case où dormait ce cadavre. Elle ne songeait plus à avoir peur, et nous causions tout bas, comme dans le voisinage des morts.

Rarahu était seule au monde, bien seule. Elle avait décidé de quitter le lendemain le toit de pandanus où ses vieux parents venaient de mourir.

--Loti, disait-elle, si bas que sa petite voix douce était comme un souffle à mon oreille, Loti, veux-tu que nous habitions ensemble une case dans Papeete? Nous vivrons comme vivaient ton frère Roueri et Taimaha, comme vivent plusieurs autres qui se trouvent très heureux, et auxquels la reine ni le gouverneur ne trouvent rien à redire. Je n'ai plus que toi au monde et tu ne peux pas m'abandonner... Tu sais même qu'il y a des hommes de ton pays qui se sont trouvés si bien de cette existence, qu'ils se sont faits Tahitiens pour ne plus partir...

Je savais cela fort bien; j'avais parfaitement conscience de ce charme tout-puissant de volupté et de nonchalance; et c'est pour cela que je le redoutais un peu...

Cependant, une à une, les femmes de la veillée funèbre étaient sorties sans bruit et s'en étaient allées par le sentier d'Apire. Il se faisait fort tard...

--Maintenant, rentrons, dit-elle...

Les longs pieds nus se voyaient du dehors; nous passames devant, tous deux, avec un meme frisson de frayeur. Il n'y avait plus aupres du mort qu'une vieille femme accroupie, une parente, qui causait a demi-voix avec elle-meme. Elle me souhaita le bonsoir a voix basse et me dit:

--"A parahi oe!" (Assieds-toi!)

Alors je regardai ce vieillard, sur lequel tremblait la lueur indecise d'une lampe indigene.--Ses yeux et sa bouche etaient a demi ouverts; sa barbe blanche avait du pousser depuis la mort, on eut dit un lichen sur de la pierre brune; ses longs bras tatoues de bleu, qui avaient depuis longtemps la rigidite de la momie, etaient tendus droits de chaque cote de son corps;--ce qui surtout etait saillant dans cette tete morte, c'etaient les traits caracteristiques de la race polynesienne, l'etrangete maorie.--Tout le personnage etait le type ideal du Toupapahou...

Rarahu ayant suivi mon regard, ses yeux tomberent sur le mort; elle frissonna et detourna la tete.--La pauvre petite se raidissait contre la terreur; elle voulait rester quand meme aupres de celui qui avait entoure de quelques soins son enfance.--Elle avait sincerement pleure la vieille Huamahine, mais ce vieillard glace n'avait guere fait pour elle que la _laisser croitre_; elle ne lui etait attachee que par un sentiment de respect et de devoir; son corps effrayant qui etait la ne lui inspirait plus qu'une immense horreur...

... La vieille parente de Tahaapairu s'etait endormie.--La pluie tombait, torrentielle, sur les arbres, sur le chaume du toit, avec des bruits singuliers, des fracas de branches, des craquements lugubres.-- Les Toupapahous etaient la dans le bois, se pressant autour de nous, pour regarder par toutes les fentes de la muraille ce nouveau personnage, qui depuis le matin etait des leurs. On s'attendait a toute minute a voir entre les barreaux passer leurs mains blemes...

--Reste, o mon Loti, disait Rarahu... Si tu partais, demain je serais morte de frayeur...

... Et je restai toute la nuit aupres d'elle, tenant sa main dans les miennes; je restai aupres d'elle jusqu'au moment ou les premieres lueurs du jour se mirent a filtrer a travers les barreaux de sa demeure.-- Elle avait fini par s'endormir, sa petite tete delicieuse, amaigrie et triste, appuyee sur mon epaule.--Je l'etendis tout doucement sur des nattes, et m'en allai sans bruit...

Je savais que le matin les Toupapahous s'evanouissent, et qu'a cette heure je pouvais sans danger la quitter...

VII

INSTALLATION

... Non loin du palais, derriere les jardins de la reine, dans une des avenues les plus vertes et les plus paisibles de Papeete, etait une petite case fraiche et isolee.--Elle etait batie au pied d'une touffe de cocotiers si hauts, qu'on eut dit la-dessous une habitation lilliputienne.--Elle avait sur la rue une veranda que garnissaient des guirlandes de vanille.--Derriere etait un enclos, fouillis de mimosas, de lauriers-roses et d'hibiscus.--Des pervenches roses croissaient tout alentour, fleurissaient sur les fenetres et jusque dans les appartements.--Tout le jour on etait a l'ombre dans ce recoin, et le calme n'y etait jamais trouble.

La, huit jours apres la mort de son pere adoptif, Rarahu vint s'etablir avec moi.

C'etait son reve accompli.

VIII

MUO-FARE

Un beau soir de l'hiver austral,--le 12 juin 1872,--il y eut grande reception chez nous: c'etait le _muo-fare_ (la consecration du logis).--Nous donnions un grand _amurama_, un souper et un the.--Les convives etaient nombreux, et deux Chinois avaient ete enroles pour la circonstance, gens habiles a composer des patisseries fines, au gingembre,--et a construire des pieces montees d'un aspect fantastique.

Au nombre des invites etaient d'abord John, mon frere John, qui passait au milieu des fetes de la-bas comme une belle figure mystique, inexplicable pour les Tahitiennes qui jamais ne trouvaient le chemin de son coeur, ni le cote vulnerable de sa purete de neophyte.

Il y avait encore Plumket, dit Remuna,--le prince Touinvira, le plus jeune fils de Pomare,--et deux autres initiees du _Rendeer_.--Et puis toute la bande de voluptueuse des suivantes de la cour, Faimana, Teria, Maramo, Raouera, Tarahu, Erere, Taouna, jusqu'a la noire Tetouara.

Rarahu avait oublie sa rancune de petite fille contre toutes ces femmes, maintenant qu'elle allait en maitresse leur faire les honneurs du logis;

--absolument comme Louis XII, roi de France, oublia les injures du duc d'Orleans.

Aucun des invites ne manqua au rendez-vous, et le soir, a onze heures, la case fut remplie de jeunes femmes en tunique de mousseline, couronnees de fleurs, buvant gaiment du the, des sirops, de la biere, croquant du sucre et des gateaux, et chantant des _himene_.

Dans le courant de la soiree, il se produisit un incident bien regrettable, au point de vue du decorum anglais. Le grand chat de Rarahu, apporte le matin meme d'Apire et qu'on avait par prudence enferme dans une armoire, fit une brusque apparition sur la table, effare, poussant des cris de desesperoir, chavirant les tasses et sautant aux vitres.

Sa petite maitresse l'embrassa tendrement et le reintegra dans son armoire.--L'incident fut clos de cette maniere et, quelques jours plus tard, ce meme Turiri, completement apprivoise, devint un chat citadin, des mieux eduques et des plus sociables.

A ce souper sardanapalesque, Rarahu etait deja meconnaissable; elle portait une toilette nouvelle, une belle tapa de mousseline blanche a traine qui lui donnait fort grand air; elle faisait les honneurs de chez elle avec aisance et grace,--s'embrouillant un peu par instants, et rougissant apres, mais toujours charmante.--On me complimentait sur ma maitresse; les femmes elles-memes, Faimana la premiere, disaient: "Merahi menehenehe!" (Qu'elle est jolie!) John etait un peu serieux, et lui souriait tout de meme avec bienveillance.--Elle rayonnait de bonheur; c'etait son entree dans le monde des jeunes femmes de Papeete, entree brillante qui depassait tout ce que son imagination d'enfant avait pu concevoir et desirer.

C'est ainsi que joyeusement elle franchit le pas fatal. Pauvre petite plante sauvage, poussee dans les bois, elle venait de tomber comme bien d'autres dans l'atmosphere malsaine et factice ou elle allait languir et se faner.

IX

JOURS ENCORE PAISIBLES

Nos jours s'ecoulaient tres doucement, au pied des enormes cocotiers qui ombrageaient notre demeure.

Se lever chaque matin, un peu apres le soleil; franchir la barriere du jardin de la reine; et la, dans le ruisseau du palais, sous les mimosas, prendre un bain fort long,--qui avait un charme particulier, dans la

fraicheur de ces matinees si pures de Tahiti.

Ce bain se prolongeait d'ordinaire en causeries nonchalantes avec les filles de la cour, et nous menait jusqu'a l'heure du repas de midi.--
Le diner de Rarahu etait toujours tres frugal; comme autrefois a Apire, elle se contentait des fruits cuits de l'arbre-a-pain, et de quelques gateaux sures que les Chinois venaient chaque matin nous vendre.

Le sommeil occupait ensuite la plus grande partie de nos journees.--
Ceux-la qui ont habite sous les tropiques connaissent ce bien-etre enervant du sommeil de midi.--Sous la veranda de notre demeure, nous tendions des hamacs d'aloes, et la nous passions de longues heures a rever ou a dormir, au bruit assoupissant des cigales.

Dans l'apres-midi, c'etait generalement l'amie Teourahi que l'on voyait arriver, pour jouer aux cartes avec Rarahu.--Rarahu, qui s'etait fait initier aux mysteres de l'ecarte, aimait passionnement, comme toutes les Tahitiennes, ce jeu importe d'Europe; et les deux jeunes femmes, assises l'une devant l'autre sur une natte, passaient des heures, attentives et serieuses, absolument captivees par les trente-deux petites figures peintes qui glissaient entre leurs doigts.

Nous avions aussi la peche au corail sur le recif.--Rarahu m'accompagnait souvent en pirogue dans ces excursions, ou nous fouillions l'eau tiede et bleue, a la recherche de madrepores rares ou de porcelaines.--Il y avait toujours dans notre jardin inculte, sous les broussailles d'orangers et de gardenias, des coquilles qui sechaient, des coraux qui blanchissaient au soleil, melant leur ramure compliquee aux herbes et aux pervenches roses...

C'etait la cette vie exotique, tranquille et ensoleillee, cette vie tahitienne telle que jadis l'avait menee mon frere Roueri, telle que je l'avais entrevue et desiree, dans ces etranges reves de mon enfance qui me ramenaient sans cesse vers ces lointains pays du soleil.--Le temps s'ecoulait, et tout doucement se tissaient autour de moi ces mille petits fils inextricables, faits de tous les charmes de l'Oceanie, qui forment a la longue des reseaux dangereux, des voiles sur le passe, la patrie et la famille,--et finissent par si bien vous envelopper qu'on ne s'echappe plus...

... Rarahu chantait beaucoup toujours. Elle se faisait differentes petites voix d'oiseau, tantot stridentes, tantot douces comme des voix de fauvettes, et qui montaient jusqu'aux plus extremes de la gamme.-- Elle etait restee un des premiers sujets du choeur d'_himene_ d'Apire...

De son enfance passee dans les bois, elle avait conserve le sentiment d'une poesie contemplative et reveuse; elle traduisait ses conceptions originales par des chants; elle composait des _himene_ dont le sens vague et sauvage resterait inintelligible pour des Europeens auxquels on chercherait a les traduire.--Mais je trouvais a ces chants bizarres un singulier charme de tristesse,--surtout quand ils s'elevaient doucement dans le grand silence des midis d'Oceanie...

Quand venait le soir, Rarahu s'occupait généralement de préparer ses couronnes de fleurs pour la nuit.--Mais rarement elle les composait elle-meme; il y avait certains Chinois en renom qui savaient en fabriquer de tres extraordinaires; avec des corolles et des feuilles de vraies fleurs combinees ensemble, ils arrivaient a produire des fleurs nouvelles et fantastiques,--vraies fleurs de potiches, empreintes d'une grace artificielle et chinoise...

Les fleurs de gardenia blanc, a l'odeur ambree, etaient toujours employees a profusion dans ces grandes couronnes singulieres, qui etaient le principal luxe de Rarahu.

Un autre objet de parure, plus _habille_ que la simple couronne de fleurs, etait la couronne de _piia_, faite d'une paille fine et blanche comme la paille de riz, et tressee par les mains des Tahitiennes avec une delicatesse et un art infinis. Sur la couronne de piia, se posait le _reva-reva_ (de _reva-reva_, flotter) qui complétait cette coiffure des fetes, et s'employait comme un nuage, au moindre souffle du vent...

Les reva-reva sont de grosses touffes de rubans transparents et impalpables, d'une nuance d'or vert, que les Tahitiennes retirent du coeur des cocotiers.

La nuit venue, quand Rarahu etait parée, et que ses grands cheveux etaient denoués, nous partions ensemble pour la promenade. Nous allions circuler avec la foule devant les échoppes illuminees des marchands chinois, dans la grande rue de Papeete, ou bien faire cercle au clair de lune, autour des danseuses de _upa-upa_.

De bonne heure nous rentrions au logis, et Rarahu, qui se melait rarement aux plaisirs des autres jeunes femmes, etait reputeée partout pour une petite fille tres sage...

C'était encore pour nous deux une époque de tranquille bonheur, et cependant ce n'étaient plus nos jours de paix profonde, d'insouciance gaité des bois de Fataoua...

C'était quelque chose de plus trouble et de plus triste.--Je l'aimais davantage, parce qu'elle etait seule au monde, parce que pour le peuple de Papeete elle etait ma femme.--Les habitudes douces de la vie a deux nous unissaient plus etroitement chaque jour, et cependant cette vie qui nous charmait n'avait point de lendemain possible, elle allait se denouer bientôt par le depart et la separation...

... Separation des separations, qui mettrait entre nous les continents et les mers, et l'épaisseur effroyable du monde...

...Il avait été décidé que nous irions ensemble rendre une visite à Tiahoui, dans son district lointain, et Rarahu depuis longtemps s'était promis une grande joie de ce voyage.

Un beau matin, par la route de Faaa, nous partîmes à pied tous deux, emportant sur l'épaule notre léger bagage de Tahitiens: une chemise blanche pour moi, deux pareos, et une tapa de mousseline rose pour Rarahu...

On voyage dans cet heureux pays comme on eut voyage aux temps de l'âge d'or, si les voyages eussent été inventés à cette époque reculée...

Il n'est besoin d'emporter avec soi ni armes, ni provisions, ni argent; l'hospitalité vous est offerte partout, cordiale et gratuite, et dans toute l'île il n'existe d'autres animaux dangereux que quelques colons européens; encore sont-ils fort rares, et à peu près localisés dans la ville de Papeete...

Notre première étape fut à Papara, où nous arrivâmes au coucher du soleil, après une journée de marche; c'était l'heure où les pêcheurs indigènes revenaient du large dans leurs minces pirogues à balancier; les femmes du district les attendaient groupées sur la plage, et nous n'eûmes que l'embarras de choisir pour accepter un gîte. L'une après l'autre, les pirogues effilées abordaient sous les cocotiers; les rameurs nus battaient l'eau tranquille à grands coups de pagayes, et sonnaient bruyamment de leurs trompes en coquillage, comme des tritons antiques; cela était vivant et original, simple et primitif comme une scène des premiers âges du monde...

Des l'aube, le lendemain, nous nous remîmes en route...

Le pays autour de nous devenait plus grandiose et plus sauvage.--Nous suivions sur le flanc de la montagne un sentier unique, d'où la vue dominait toute l'immensité de la mer;--ça et là des îlots bas, couverts d'une végétation invraisemblable; des pandanus à la physionomie antédiluvienne; des bois qu'on eût dit échappés de la période éteinte du Lias.--Un ciel lourd et plombé comme celui des âges détruits; un soleil à demi voilé, promenant sur le Grand Océan morne de pâles traînées d'argent...

De loin en loin nous rencontrâmes, les huttes ovales aux toits de chaume, et les graves Tahitiens, accroupis, occupés à suivre dans un demi-sommeil leurs rêveries éternelles; des vieillards tatoués, au regard de sphinx, à l'immobilité de statue; je ne sais quoi d'étrange et de sauvage qui jetait l'imagination dans des régions inconnues..

Destinée mystérieuse que celle de ces peuplades polynésiennes, qui semblent les restes oubliés des races primitives; qui vivent là-bas d'immobilité et de contemplation, qui s'éteignent tout doucement au contact des races civilisées, et qu'un siècle prochain trouvera probablement disparues.

XI

A mi-chemin de Papeuriri, dans le district de Maraa, Rarahu eut un moment de surprise et d'admiration...

Nous avons rencontre une grande grotte qui s'ouvrait sur le flanc de la montagne comme une porte d'eglise, et qui etait toute pleine de petits oiseaux.--Une colonie de petites hirondelles grises avait, a l'interieur, tapisse de leurs nids les parois du rocher; elles voltigeaient par centaines un peu surprises de notre visite, et s'excitant les unes les autres a crier et a chanter.

Pour les Tahitiens d'autrefois ces petites creatures etaient des _varue_, des esprits, des ames de trepasses; pour Rarahu ce n'etait plus qu'une famille nombreuse d'oiseaux; pour elle qui n'en avait jamais tant vu, c'etait encore quelque chose de nouveau et de charmant, et volontiers elle fut restee la, en extase, a les entendre, a les imiter.

Un pays ideal a son avis eut ete un pays rempli d'oiseaux ou tout le jour, dans les branches, on les eut entendus chanter.

XII

Un peu avant d'arriver sur les terres du district de Papeuriri, nous nous arretames dans un village bizarre construit par des sauvages arrives de la Melanesie; puis nous trouvames sur le chemin Teharo et Tiahoui qui venaient au-devant de nous. Leur joie de nous rencontrer fut extreme et bruyante; les grandes manifestations entre amis qui se retrouvent sont tout a fait dans le caractere tahitien.

Ces deux braves petits sauvages etaient encore dans le premier quartier de leur lune de miel, chose fort douce en Oceanie comme ailleurs; bien gentils tous deux,--et hospitaliers dans la plus cordiale acception du terme.

Leur case etait propre et soignee, classique d'ailleurs, dans ses moindres details.--Nous y trouvames un grand lit qui nous etait prepare, recouvert de nattes blanches, et entoure de rideaux indigenes faits de l'ecorce distendue et assouplie du murier a papier.

On nous fit grande fete a Papeuriri, et nous y passames quelques journees delicieuses. Le soir par exemple c'etait triste, et dans

l'obscurité je sentais, quoi qu'on fit pour nous égayer, la solitude et la sauvagerie de ce recoin de la terre. La nuit, quand on entendait au loin le son plaintif des flûtes de roseau, ou le bruit lugubre des trompes en coquillage, j'avais conscience de l'effroyable distance de la patrie, et un sentiment inconnu me serrait le cœur.

Il y eut chez Tiahoui des repas magnifiques en notre honneur, auxquels tout le village était convié: des menus très particuliers, des petits cochons rotis tout entiers sous l'herbe,--des fruits exquis au dessert, et puis des danses, et de charmants chœurs d'_himene_.

J'avais fait le voyage en costume tahitien, pieds et jambes nus, vêtu simplement de la chemise blanche et du pareo national. Rien n'empêchait qu'à certains moments je ne me prisse pour un indigène, et je me surpris à souhaiter parfois en être réellement un; j'enviais le tranquille bonheur de nos amis, Tiahoui et Teharo; dans ce milieu qui était le sien, Rarahu se retrouvait plus elle-même, plus naturelle et plus charmante;--la petite fille gaie et rieuse du ruisseau d'Apire reparaissait avec toute sa naïveté délicate, et pour la première fois je songeais qu'il pourrait y avoir un charme souverain à aller vivre avec elle comme avec une petite épouse, dans quelque district bien perdu, dans quelque-une des îles les plus lointaines et les plus ignorées des domaines de Pomare;--à être oublié de tous et mort pour le monde; --à la conserver la telle que je l'aimais, singulière et sauvage, avec tout ce qu'il y avait en elle de fraîcheur et d'ignorance.

XIII

Ce fut une des belles époques de Papeete que l'année 1872. Jamais on n'y vit tant de fêtes, de danses et d'_amuramas_.

Chaque soir, c'était comme un vertige.--Quand la nuit tombait les Tahitiennes se paraient de fleurs éclatantes; les coups précipités du tambour les appelaient à la upa-upa,--toutes accouraient, les cheveux dénoués, le torse à peine couvert d'une tunique de mousseline,--et les danses, affolées et lascives, duraient souvent jusqu'au matin.

Pomare se prêtait à ces saturnales du passé, que certain gouverneur essaya inutilement d'interdire: elles amusaient la petite princesse qui s'en allait de jour en jour, quoi qu'on fit pour enrayer son mal, et tous les expédients étaient bons pour la distraire.

C'était le plus souvent devant la terrasse du palais qu'avaient lieu ces fêtes, auxquelles se pressaient toutes les femmes de Papeete.--La reine et les princesses sortaient de leur demeure, et venaient au clair de la lune, en spectatrices nonchalantes, s'étendre sur des nattes.

Les Tahitiennes battaient des mains, et accompagnaient le tam-tam d'un

chant en chœur, rapide et frénétique;--chacune d'elles a son tour exécutait une figure; le pas et la musique, lents au début, s'accéléraient bientôt jusqu'au délire, et, quand la danseuse épuisée s'arrêtait brusquement sur un grand coup de tambour, une autre s'élançait à sa place, qui la surpassait en impudeur et en frénésie.

Les filles des Pomotous formaient d'autres groupes plus sauvages, et rivalisaient avec celles de Tahiti. Coiffées d'extravagantes couronnes de datura, ébouriffées comme des folles, elles dansaient sur un rythme plus saccadé et plus bizarre,--mais d'une manière si charmante aussi, qu'entre les deux on ne savait ce que l'on préférait.

Rarahu aimait passionnément ces spectacles qui lui brûlaient le sang, mais elle ne dansait jamais. Elle se paraît comme les autres jeunes femmes, laissant tomber sur ses épaules les masses lourdes de ses cheveux, et se couronnait de fleurs rares, et puis, pendant des heures, elle restait assise auprès de moi sur les marches du palais, captive et silencieuse.

Nous partions la tête en feu; nous rentrions dans notre case, comme grises de ce mouvement et de ce bruit, et accessibles à toutes sortes de sensations étranges.

Ces soirs-là, il semblait que Rarahu fut une autre créature. La upa-upa réveillait au fond de son âme inculte le volupté fiévreuse et la sauvagerie.

XIV

Rarahu portait le costume du pays, les tuniques libres et sans taille appelées *_tapa_*.--Les siennes, qui étaient longues et trainantes, avaient une élégance presque européenne.

Elle savait déjà distinguer certaines coupes nouvelles de manches ou de corsage, certains facons laides ou gracieuses. Elle était déjà une petite personne civilisée et coquette.

Dans le jour, elle se coiffait d'un large chapeau en paille blanche et fine de Tahiti, qu'elle mettait tout en avant sur ses yeux; sur le fond, plat comme le fond d'un chapeau de marin, elle posait une couronne de feuilles naturelles ou de fleurs.

Elle était devenue plus pâle, à l'ombre, en vivant de la vie citadine. Sans le léger tatouage de son front, sur lequel les autres la raillaient et que moi j'aimais, on eût dit une jeune fille blanche.--Et cependant, sous certains jours, il y avait sur sa peau des reflets fauves, des teintes exotiques de cuivre rose,--qui rappelaient encore la race maorie, sœur des races peau rouge de l'Amérique.

Dans le monde de Papeete, elle se posait et s'affirmait de plus en plus comme la sage et indiscutable petite femme de Loti; et aux soirees du gouvernement, la reine me disait en me tendant la main:

--Loti, comment va Rarahu?

Dans la rue, on la remarquait quand elle passait; les nouveaux venus de la colonie s'informaient de son nom; a premiere vue meme, on etait captive par ce regard si expressif, par ce fin profil et ces admirables cheveux.

Elle etait plus femme aussi, sa taille parfaite etait plus formee et plus arrondie.--Mais ses yeux se cernaient par instants d'un cercle bleuatre, et une toute petite toux seche, comme celle des enfants de la reine, soulevait de temps en temps sa poitrine.

Au moral, une grande et rapide transformation s'accomplissait en elle, et j'avais peine a suivre l'evolution de son intelligence.--Elle etait assez civilisee deja pour aimer quand je l'appelais "petite sauvage",-- pour comprendre que cela me charmait, et qu'elle ne gagnerait rien a copier la maniere des femmes blanches.

Elle lisait beaucoup dans sa Bible, et les promesses radieuses de l'Evangile lui causaient des extases; elle avait des heures de foi ardente et mystique; son coeur etait rempli de contradictions, on y trouvait les sentiments les plus opposes, confondus et pele-mele; elle n'etait jamais deux jours de suite la meme creature.

Elle avait quinze ans a peine; ses notions sur toutes choses etaient fausses et enfantines; son extreme jeunesse donnait un grand charme a toute cette incoherence de ses idees et de ses conceptions.

Dieu sait que, dans les limites de ma faible foi, je la dirigeais avec amour vers tout ce qui me semblait bon et honnete. Dieu sait que jamais un mot ni un doute de ma part ne venaient ebranler sa confiance naive dans l'eternite et la redemption, et bien qu'elle ne fut que ma maitresse, je la traitais un peu comme si elle eut ete ma femme.

Mon frere John passait une partie de ses journees aupres de nous; quelques amis europeens, du _Rendeer_ ou du personnel colonial francais, nous visitaient souvent aussi, dans notre case paisible: on se trouvait bien chez nous... La plupart d'entre eux n'entendaient pas le tahitien; mais la petite voix douce et le frais sourire de Rarahu charmaient ceux qui ne savaient pas comprendre son langage; tous l'aimaient et la distinguaient comme une personnalite a part, ayant droit aux memes egards qu'une femme blanche.

Depuis longtemps je pouvais couramment parler le _tahitien de la plage_ qui est au tahitien pur ce que le _petit-negre_ est au francais;--mais je commençais aussi à m'exprimer sans embarras au moyen des mots corrects et des tournures bizarres d'autrefois, et Pomare consentait à tenir de longues conversations avec moi. J'avais deux personnes à m'aider dans l'étude de cette langue qui bientôt ne se parlera plus: Rarahu et la reine.

La reine, pendant nos longues parties d'écarte, me reprenait avec intérêt, charmée de me voir étudier et aimer cette langue destinée à disparaître.

Je trouvais plaisir à l'interroger sur les légendes, les coutumes et les traditions du passé... Elle parlait lentement, d'une voix basse et rauque; je recueillais de sa bouche d'étranges récits sur les temps anciens, sur ces temps mystérieux et oubliés que les Maoris appellent: _la nuit_.

Le mot _po_, en tahitien, désigne en même temps la nuit, l'obscurité et les époques légendaires dont les vieillards ne se souviennent plus.

XVI

LA LEGENDE DES POMOTOUS

(Racontée par la reine Pomare.)

"Les îles _Pomotous_ (îles de la nuit ou îles soumises), nom que nous avons changé aujourd'hui sur la demande de leurs chefs en celui de _Tuamotous_ (îles éloignées), renferment encore aujourd'hui, tu le sais, de pauvres cannibales.

"Elles furent peuplées les dernières de toutes les îles de nos archipels. Des génies de l'eau les gardaient jadis, et battaient si fort la mer de leurs grandes ailes d'albatros que personne n'en pouvait approcher. À une époque fort reculée, ils furent battus et détruits par le dieu Taaroa.

"C'est depuis leur défaite que les premiers Maoris ont pu venir habiter les Pomotous."

XVII

LEGENDE DES LUNES

"La legende oceanienne rapporte que jadis cinq lunes etaient au ciel, au-dessus du Grand Ocean. Elles avaient des visages humains, plus accuses que la lune actuelle, et jetaient des malefices sur les premiers hommes qui habitaient Tahiti; ceux qui levaient la tete pour les fixer etaient pris de folies etranges.--Le grand dieu Taaroa se mit a les conjurer. Alors elles s'agiterent;--on les entendit chanter ensemble dans l'immensite, avec de grandes voix lointaines et terribles; elles chantaient des chants magiques en s'eloignant de la terre; mais sous la puissance de Taaroa, elles commencerent a trembler, furent prises de vertige, et tomberent avec un bruit de tonnerre sur l'ocean qui s'ouvrit en bouillonnant pour les recevoir.

"Ces cinq lunes en tombant formerent les iles de Bora-Bora, Emeo, Huahine, Raiatea et Toubouai-Manou."

XVIII

Le prince Tamatoa etait assis pres de moi sous la veranda du palais. C'etait un peu avant les scenes atroces qui le firent enfermer de nouveau dans la prison de Taravao. Il tenait sur ses genoux sa pale petite fille, Pomare V, qu'il caressait doucement dans ses larges mains terribles. Et la vieille reine les considerait tous deux, avec une expression de tendresse infinie et d'inexprimable tristesse.

La petite princesse etait fort triste aussi; elle tenait a la main un oiseau mort, et contemplait une cage vide avec des yeux pleins de larmes.

C'etait un oiseau chanteur, bete peu connue a Tahiti, rarete qu'on lui avait rapportee d'Amerique, et dont la possession lui avait cause une joie tres grande.

--Loti, dit-elle, _l'amiral a cheveux blancs_ nous a prevenus que ton navire irait bientot a la terre de Californie (_i te fenua California_).

Quand tu reviendras de la-bas, je veux que tu m'apportes une tres grande quantite d'oiseaux, une cage entierement pleine: et je les ferai s'envoler dans les bois de Fataoua afin qu'il y ait, quand je serai grande, dans notre pays comme dans les autres, des oiseaux qui chantent...

Dans l'île de Tahiti, la vie est localisée au bord de la mer, les villages sont tous disséminés le long des plages, et le centre est désert.

Les zones intérieures sont inhabitées et couvertes de forêts profondes. Ce sont des régions sauvages, coupées par des remparts d'inaccessibles montagnes et où règne un éternel silence. Dans les vallées étrangement encaissées du centre, la nature est sombre et imposante; de grands mornes surplombent les forêts, et des pics aigus se dressent dans l'air; on est là comme au pied de cathédrales fantastiques, dont les fleches accrochent les nuages au passage; tous les petits nuages errants que le vent alizé promène sur la grande mer sont arrêtés au vol; ils viennent s'amonceler contre les parois de basalte, pour redescendre en rosée, ou retomber en ruisseaux et en cascades. Les pluies, les brumes épaisses et tièdes entretiennent dans les gorges une verdure d'une inaltérable fraîcheur, des mousses inconnues et d'étonnantes fougères.

En sens inverse des cascades du bois de Boulogne et de Hyde-Park, la cascade de Fataoua tombe là-bas, en dessous du vieux monde, troublant de son grand bruit monotone cette nature si profondément calme et silencieuse.

À environ mille mètres plus haut que la case abandonnée de Huamahine et Tahaapairu, en remontant le cours du ruisseau, dans les bois et les rochers, on arrive à cette cascade célèbre en Océanie, que Tiahoui et Rarahu m'avaient autrefois souvent fait visiter.

Nous n'y étions pas revenus depuis notre installation à Papeete, et nous y fîmes, en septembre, une excursion qui marqua dans nos souvenirs.

En passant, Rarahu voulut revoir d'abord la case de ses vieux parents morts; elle entra, en me tenant par la main, sous le chaume déjà effondré de son ancienne demeure et regarda en silence les objets familiers que le temps et les hommes avaient encore laissés à leur place. Rien n'avait été dérangé dans cette case ouverte, depuis le jour où en était parti le corps de Tahaapairu. Les coffres de bois étaient encore là, avec les banquettes grossières, les nattes et la lampe indigène pendue au mur; Rarahu n'avait emporté avec elle que la grosse Bible des deux vieillards.

Nous continuâmes notre route, nous enfonçant dans la vallée par des sentiers touffus et ombreux, vrais sentiers de forêt vierge encaissés dans les rochers.

Au bout d'une heure de marche, nous entendîmes près de nous le bruit sourd et puissant de la chute. Nous arrivâmes au fond de la gorge obscure où le ruisseau de Fataoua, comme une grande gerbe argentée, se précipite de trois cents mètres de haut dans le vide.

Au fond de ce gouffre, c'était un vrai enchantement:

Des végétations extravagantes s'enchevêtraient à l'ombre, ruisselantes, trempées par un déluge perpétuel; le long des parois verticales et noires, s'accrochaient des lianes, des fougères arborescentes, des mousses et des capillaires exquises. L'eau de la cascade, émietée, pulvérisée par sa chute, arrivait en pluie torrentielle, en masse échevelée et furieuse.

Elle se réunissait ensuite en bouillonnant dans les bassins de roc vif, qu'elle avait mis des siècles à creuser et à polir; et puis se reformait en ruisseau, et continuait son chemin sous la verdure.

Une fine poussière d'eau était répandue comme un voile sur toute cette nature; tout en haut apparaissaient le ciel, comme entrevu du fond d'un puits, et la tête des grands mornes à moitié perdus dans des nuages sombres.

Ce qui frappait surtout Rarahu, c'était cette agitation éternelle, au milieu de cette solitude tranquille: un grand bruit, et rien de vivant; --rien que la matière inerte suivant depuis des âges incalculables l'impulsion donnée au commencement du monde.

Nous primes à gauche par des sentiers de chèvre qui montaient en serpentant sur la montagne.

Nous marchions sous une épaisse voûte de feuillage; des arbres séculaires dressaient autour de nous leurs troncs humides, verdâtres, polis comme d'énormes piliers de marbre.--Les lianes s'enroulaient partout, et les fougères arborescentes étendaient leurs larges parasols, découpés comme de fines dentelles. En montant encore, nous trouvâmes des buissons de rosiers, des fouillis de rosiers en fleurs.--Les roses du Bengale de toutes les nuances s'épanouissaient là-haut avec une singulière profusion, et, à terre dans la mousse, c'étaient des tapis odorants de petites fraises des bois;--on eût dit des jardins enchantés.

Rarahu n'était jamais allée si loin; elle éprouvait une terreur vague en s'enfonçant dans ces bois. Les paresseuses Tahitiennes ne s'aventurent guère dans l'intérieur de leur île, qui leur est aussi inconnu que les contrées les plus lointaines; c'est à peine si les hommes visitent quelquefois ces solitudes, pour y cueillir des bananes sauvages, ou y couper des bois précieux.

C'était si beau cependant qu'elle était ravie.

--Elle s'était fait une couronne de roses, et déchirait gaiment sa robe à toutes les branches du chemin.

Ce qui nous charmait le plus tout le long de notre route, c'étaient ces fougères toujours, qui étalaient leurs immenses feuilles avec un luxe de découpe et une fraîcheur de nuances incomparables.

Et nous continuâmes tout le jour à monter, vers des régions solitaires que ne traversait plus aucun sentier humain; devant nous s'ouvraient de temps à autre des vallées profondes, des déchirures noires et tourmentées; l'air devenait de plus en plus vif, et nous rencontrions de gros nuages, aux contours nets et accusés, qui semblaient dormir appuyés contre les mornes, les uns au-dessus de nos têtes, les autres sous nos pieds.

XX

Le soir nous étions presque arrivés à la zone centrale de l'île tahitienne: au-dessous de nous se dessinaient dans la transparence de l'air tous les effondrements volcaniques, tous les reliefs des montagnes;--de formidables arêtes de basalte partaient du cratère central, et s'en allaient en rayonnant mourir sur les plages.--Autour de tout cela l'immense océan bleu; l'horizon monte si haut, que par une commune illusion d'optique, toute cette masse d'eau produisait à nos yeux un effet concave. La ligne des mers passait au-dessus des plus hauts sommets; l'Oroena, le géant des montagnes tahitiennes, la dominait seul de sa majestueuse tête sombre.--Tout autour de l'île, une ceinture blanche et vaporeuse se dessinait sur la nappe bleue du Pacifique: l'anneau des récifs, la ligne des éternels brisants de corail.

Tout au loin apparaissaient l'îlot de Toubouaimanou et l'île de Moorea; sur leurs pics bleuâtres, planaient de petits nuages colorés de teintes invraisemblables, qui étaient comme suspendus dans l'immensité sans bornes.

De si haut, nous observions, comme n'appartenant plus à la terre, tous ces aspects grandioses de la nature océanienne.--C'était si admirablement beau que nous restions tous deux en extase et sans rien nous dire, assis l'un près de l'autre sur les pierres.

--Loti, demanda Rarahu après un long silence, quelles sont tes pensées? (E loti, e aho ta oe manao iti?)

--Beaucoup de choses, répondis-je, que toi tu ne peux pas comprendre. Je pense, ô ma petite amie, que sur ces mers lointaines sont disséminés des archipels perdus; que ces archipels sont habités par une race mystérieuse bientôt destinée à disparaître; que tu es une enfant de cette race primitive;--que tout en haut d'une de ces îles, loin des créatures humaines, dans une complète solitude, moi, enfant du vieux monde, ne sur l'autre face de la terre, je suis là auprès de toi, et que je t'aime.

"Vois-tu, Rarahu, à une époque bien reculée, avant que les premiers hommes fussent nés, la main terrible d'Atua fit jaillir de la mer ces

montagnes; l'île de Tahiti, aussi brûlante que du fer rougi au feu, s'éleva comme une tempête, au milieu des flammes et de la fumée.

"Les premières pluies qui vinrent rafraîchir la terre après ces épouvantes, tracerent ce chemin que le ruisseau de Fataoua suit encore aujourd'hui dans les bois.--Tous ces grands aspects que tu vois sont éternels; ils seront les mêmes encore dans des centaines de siècles, quand la race des Maoris aura depuis longtemps disparu, et ne sera plus qu'un souvenir lointain conservé dans les livres du passé.

--Une chose me fait peur, dit-elle, o Loti, mon aimé (e Loti, ta u here); comment les premiers Maoris sont-ils venus ici, puisque aujourd'hui même ils n'ont pas de navires assez forts pour communiquer avec les îles situées en dehors de leurs archipels; comment ont-ils pu venir de ce pays si éloigné ou, d'après la Bible, fut créé le premier homme? Notre race diffère tellement de la tienne que j'ai peur, quoi que nous disent les missionnaires, que votre Dieu sauveur ne soit pas venu pour nous et ne nous reconnaisse point....

Le soleil, qui allait bientôt se lever sur l'Europe pour une matinée d'automne, s'abaissait rapidement dans notre ciel; il jetait sur ces tableaux gigantesques ses dernières lueurs dorées.--Les gros nuages qui dormaient sous nos pieds dans les gorges de basalte prenaient d'extraordinaires teintes de cuivre;

--à l'horizon, l'île de Moorea s'épanouissait comme une braise, avec ses grands pics rougis,--éblouissants de lumière.

Et puis tout cet incendie s'éteignit par la base, et la nuit descendit, rapide et sans crépuscule, et la Croix-du-Sud et toutes les étoiles australes s'allumèrent dans le ciel profond.

--Loti, dit Rarahu,--ton pays, à quelle hauteur faudrait-il monter pour l'apercevoir?...

XXI

... Quand l'obscurité fut venue, Rarahu eut peur, cela va sans dire...

Le silence de cette nuit ne ressemblait à rien de connu. Les brisants, bien loin sous nos pieds, ne s'entendaient plus; pas même un léger craquement de branches, pas même un bruissement de feuilles; l'atmosphère était immobile.--On ne peut trouver de silence semblable que dans ces régions désertes, où les oiseaux mêmes n'habitent pas...

Il y avait toujours autour de nous des silhouettes d'arbres et de fougères, tout comme si nous eussions été en bas, dans des bois bien

connus de Fataoua;--mais on apercevait par echappees, a la lueur pale qui tombait des etoiles, la vertigineuse concavite bleuatre de l'Ocean, et on etait comme en proie au sublime de l'isolement et de l'immensite.

Tahiti est un des rares pays ou l'on puisse impunement s'endormir dans les bois, sur un lit de feuilles mortes et de fougères, avec un pareo pour couverture.--C'est la ce que nous fimes bientôt tous deux,-- apres avoir toutefois choisi un lieu decouvert, ou aucune surprise ne fut a redouter de la part des Toupapahous... Encore, ces sombres rodeurs de la nuit qui hantent de preference les lieux ou des etres humains ont vecu, ne montent-ils guere aussi haut, dans les regions presque vierges ou nous etions couches...

Longtemps, je restai en contemplation du ciel. Des etoiles et des etoiles... Des myriades d'etoiles brillantes, dans l'etonnante profondeur bleue; toutes les constellations invisibles a l'Europe, tournant lentement autour de la Croix-du-Sud...

... Rarahu contemplait, elle aussi, les yeux grands ouverts et sans rien dire; tour a tour elle me regardait en souriant ou regardait en l'air... --Les grandes nebuleuses de l'hemisphere austral scintillaient comme des taches de phosphore, laissant entre elles des espaces vides, de grandes trouees noires, ou l'on n'apercevait plus aucune poussiere cosmique,--et qui donnaient a l'imagination une notion apocalyptique et terrifiante de l'immensite vide...

Tout a coup, nous vimes une terrible masse noire qui descendait de l'Oroena et se dirigeait lentement vers nous...--Elle avait des formes extraordinaires, des aspects de cataclysme.--En un instant elle nous enveloppa d'une obscurite si profonde, que nous cessames de nous voir. Une rafale passa dans l'air, nous couvrant de feuilles et de branches mortes,--en meme temps qu'une pluie torrentielle nous inondait d'eau glacee...

A tatons, nous rencontrames le tronc d'un gros arbre contre lequel nous nous mimes a l'abri, bien serres l'un contre l'autre,--tremblant de froid tous deux,--et elle, de frayeur aussi un peu...

Quand cette grande ondee fut passee, le jour se leva, chassant devant lui les nuages et les fantomes.--En riant nous fimes secher nos vetements au beau soleil, et, apres un tres grand frugal repas tahitien, nous commencames a redescendre...

XXII

... Le soir, harasses de fatigue, et tres affames aussi, nous arrivions

au bas de Fataoua sans incident nouveau...

La se trouvaient deux jeunes hommes inconnus, qui revenaient des forets; ils etaient vetus du pareo national noue autour des reins; en passant dans la zone des rosiers, ils s'etaient fait de larges couronnes semblables a celle de Rarahu, et portaient au bout de longs batons leur recolte sur leurs epaules nues: de beaux fruits de l'arbre-a-pain, et des bananes sauvages, rouges et vermeilles.

Nous fimes halte avec eux dans un bas-fond delicieux, sous une voute odorante de citronniers en fleurs.

La flamme jaillit bientot entre leurs mains, du frottement de deux branches seches; un grand feu fut allume, et les fruits cuits sous l'herbe nous constituerent un repas excellent dont les deux jeunes hommes inconnus nous offriront joyeusement la moitie, comme c'est la-bas la coutume...

Rarahu avait rapporte de cette expedition autant d'etonnements et d'emoions que d'un voyage en pays lointain.

Son intelligence d'enfant s'etait ouverte a une foule de conceptions nouvelles,--sur l'immensite et sur la formation des races humaines, sur le mystere de leurs destinees...

XXIII

... Elles etaient a Papeete deux elegantes personnes, Rarahu et son amie Teourahi,--qui donnaient le ton aux jeunes femmes pour certaines couleurs nouvelles d'etoffes, certaines fleurs ou certaines coiffures.

Elles allaient generalement pieds nus, les pauvres petites, et leur luxe, qui consistait surtout en couronnes de roses naturelles, etait un luxe bien modeste. Mais le charme et la jeunesse de leurs figures, la perfection et la grace antique de leurs tailles, leur permettaient encore, avec de si simples moyens, d'avoir l'air parees et d'etre ravissantes.

Elles couraient souvent en mer, sur une mince pirogue a balancier qu'elles menaient elles-memes, et aimaient a venir en riant passer a poupe du _Rendeer_.

Quand elles naviguaient a la voile, leur frele embarcation, couchee par le vent alize, prenait des vitesses surprenantes,--et alors, debout toutes deux, le regard anime, les cheveux flottants, elles glissaient sur l'eau comme des visions.--Elles savaient, par des flexions habiles de leur corps, maintenir l'equilibre de cette fleche qui les emportait si vite, en laissant derriere elles une longue trainee d'ecume

blanche...

XXIV

Tahiti la delicieuse, cette reine polynesienne, cette ile d'Europe au milieu de l'Ocean sauvage,--la perle et le diamant du cinquieme monde. (Dumont D'Urville.)

La scene se passait chez la reine Pomare, en novembre 1872.

La cour, qui est le plus souvent pieds nus, etendue sur l'herbe fraiche ou sur les nattes de pandanus, etait en fete ce soir-la, et en habits de luxe.

J'etais assis au piano, et la partition de _l'Africaine_ etait ouverte devant moi. Ce piano, arrive le matin, etait une innovation a la cour de Tahiti; c'etait un instrument de prix qui avait des sons doux et profonds,--comme des sons d'orgue ou de cloches lointaines,--et la musique de Meyerbeer allait pour la premiere fois etre entendue chez Pomare.

Debout pres de moi, il y avait mon camarade Randle, qui laissa plus tard le metier de marin pour celui de premier tenor dans les theatres d'Amerique, et eut un instant de celebrite sous le nom de Randetti, jusqu'au moment ou, s'etant mis a boire, il mourut dans la misere.

Il etait alors dans toute la plenitude de sa voix et de son talent, et je n'ai entendu nulle part de voix d'homme plus vibrante et plus delicieuse. Nous avons charme a nous deux bien des oreilles tahitiennes, dans ce pays ou la musique est si merveilleusement comprise par tous, meme par les plus sauvages.

Au fond du salon--sous un portrait en pied d'elle-meme, ou un artiste de talent l'a peinte il y a quelque trente ans, belle et poetisee-- etait assise la vieille reine, sur son trone dore, capitonne de brocart rouge. Elle tenait dans ses bras sa petite fille mourante, la petite Pomare V, qui fixait sur moi ses grands yeux noirs, agrandis par la fievre.

La vieille femme occupait toute la largeur de son siege par la masse disgracieuse de sa personne. Elle etait vetue d'une tunique de velours cramoisi; un bas de jambe nue s'emprisonnait tant bien que mal dans une bottine de satin.

A cote du trone, etait un plateau rempli de cigarettes de pandanus.

Un interprete en habit noir se tenait debout pres de cette femme, qui

entendait le français comme une Parisienne, et qui n'a jamais consenti à en prononcer seulement un mot.

L'amiral, le gouverneur et les consuls étaient assis près de la reine.

Dans cette vieille figure ridée, brune, carrée, dure, il y avait encore de la grandeur; il y avait surtout une immense tristesse,--tristesse de voir la mort lui prendre l'un après l'autre tous ses enfants frappés du même mal incurable,--tristesse de voir son royaume, envahi par la civilisation, s'en aller à la débandade,--et son beau pays dégénérer en lieu de prostitution...

Des fenêtres ouvertes donnaient sur les jardins;--on voyait par là s'agiter plusieurs têtes couronnées de fleurs, qui s'approchaient pour écouter: toutes les suivantes de la cour, Faimana, coiffée comme une naïade, de feuilles et de roseaux;--Tehamana, couronnée de fleurs de datura; Teria, Raourea, Tapou, Erere, Tairea,--Tiahoui et Rarahu.

La partie du salon qui me faisait face était entièrement ouverte; la muraille absente, remplacée par une colonnade de bois des îles, à travers laquelle la campagne tahitienne apparaissait par une nuit étoilée.

Au pied de ces colonnes, sur ce fond obscur et lointain, se détachait une banquette chargée de toutes les femmes de la cour, cheffesses ou princesses. Quatre torchères dorées, d'un style pompadour, qui s'étonnaient de se trouver en pareil lieu, les mettaient en pleine lumière, et faisaient briller leurs toilettes, vraiment élégantes et belles. Leurs pieds, naturellement petits, étaient chaussés ce soir dans d'irréprochables bottines de satin.

C'était d'abord la splendide Ariinoore, en tunique de satin cerise, couronnée de pétales,--Ariinoore, qui refusa la main du lieutenant de vaisseau français M..., qui s'était ruiné pour la corbeille de mariage,--et la main de Kamehameha V, roi des îles Sandwich.

À côté d'elle, Paura, son inséparable amie, type charmant de la sauvagesse, avec son étrange laideur ou son étrange beauté,--tête à manger du poisson cru et de la chair humaine,--singulière fille qui vit au milieu des bois dans un district lointain,--qui possède l'éducation d'une miss anglaise, et valse comme une Espagnole...

Titaua, qui charma le prince Alfred d'Angleterre, type unique de la Tahitienne restée belle dans l'âge mur; constellée de perles fines, la tête surchargée de reva-reva flottants.

Ses deux filles, récemment débarquées d'une pension de Londres, déjà belles comme leur mère; des toilettes de bal européennes, à demi dissimulées, par condescendance pour les desirs de la reine, sous des tapas tahitiennes en gaze blanche.

La princesse Ariitea, belle-fille de Pomare, avec sa douce figure, rêveuse et naïve, fidèle à sa coiffure de roses du Bengale naturelles,

piquees dans ses cheveux denoues.

La reine de Bora-Bora, autre vieille sauvagesse aux dents aigues, en robe de velours.

La reine Moe (_Moe_: sommeil ou mystere), en robe sombre, d'une beaute reguliere et mystique, ses yeux etranges a demi fermes, avec une expression de regard en dedans, comme les portraits d'autrefois.

Derriere ces groupes en pleine lumiere, dans le profondeur transparente des nuits d'Oceanie, les cimes des montagnes se decoupant sur le ciel etoile; une touffe de bananiers dessinant leurs silhouettes pittoresques, leurs immenses feuilles, leurs grappes de fruits semblables a des girandoles terminees par des fleurs noires. Derriere ces arbres, les grandes nebuleuses du ciel austral faisaient un amas de lumiere bleue, et la Croix-du-Sud brillait au milieu. Rien de plus idealement tropical que ce decor profond.

Dans l'air, ce parfum exquis de gardenias et d'orangers, qui se condense le soir sous le feuillage epais; un grand silence, mele de bruissements d'insectes sous les herbes; et cette sonorite particuliere aux nuits tahitiennes, qui predispose a subir la puissance enchanteresse de la musique.

Le morceau choisi etait celui ou Vasco, enivre, se promene seul dans l'ile qu'il vient de decouvrir, et admire cette nature inconnue;-- morceau ou le maitre a si parfaitement peint ce qu'il savait d'intuition, les splendeurs lointaines de ces pays de verdure et de lumiere.--Et Randle, promenant ses yeux autour de lui, commença de sa voix delicieuse:

Pays merveilleux, Jardins fortunes..

.

Oh! paradis... sorti de l'onde....

.

L'ombre de Meyerbeer dut cette nuit-la fremir de plaisir en entendant ainsi, a l'autre bout du monde, interpreter sa musique.

XXV

Vers la fin de l'annee, une grande fete fut annoncee dans l'ile de Moorea, a l'occasion de la consecration du temple d'Areahitu.

La reine Pomare manifesta a l'_amiral a cheveux blancs_ l'intention de s'y rendre avec toute sa suite, le conviant lui-meme a la ceremonie et au grand banquet qui devait s'ensuivre.

L'amiral mit sa fregate a la disposition de la reine, et il fut convenu que le _Rendeer_ appareillerait pour transporter la-bas toute la cour.

La suite de Pomare etait nombreuse, bruyante, pittoresque; elle s'etait augmentee pour la circonstance de deux ou trois cents jeunes femmes, qui avaient fait de folles depenses de _reva-reva_ et de fleurs.

Un beau matin pur de decembre, le _Rendeer_ ayant deja largue ses grandes voiles blanches, se vit pris d'assaut par toute cette foule joyeuse.

J'avais eu mission d'aller, en grande tenue, chercher la reine au palais.

Celle-ci, qui desirait s'embarquer sans mise en scene, avait expedie en avant toutes ses femmes,--et, en petit cortege intime, nous nous acheminames ensemble vers la plage, aux premiers rayons du soleil levant.

La vieille reine en robe rouge ouvrait la marche en tenant par la main sa petite-fille si cherie,--et nous suivions a deux pas, la princesse Ariitea, la reine Moe, la reine de Bora-Bora et moi.

C'est la un tableau que je retrouve souvent dans mes souvenirs... Les femmes ont leurs heures de rayonnement,--et cette image d'Ariitea marchant aupres de moi sous les arbres exotiques, dans la grande lumiere matinale,--est celle que je revois encore, quand, a travers les distances et les annees, je pense a elle...

Lorsque le canot d'honneur qui portait la reine et les princesses accosta le _Rendeer_, les matelots de la fregate, ranges sur les vergues suivant le ceremonial d'usage, pousserent trois fois le cri de: "Vive Pomare!" et vingt et un coups de canon firent retenir les tranquilles plages de Tahiti.

Puis la reine et la cour entrerent dans les appartements de l'amiral, ou les attendait un lunch a leur gout compose de bonbons et de fruits,--le tout arrose de vieux champagne rose.

Cependant les suivantes de toutes les classes s'etaient repandues dans les differentes parties du navire, ou elles menaient grand et joyeux tapage, en lançant aux marins des oranges, des bananes et des fleurs.

Et Rarahu etait la aussi, embarquee comme une petite personne de la suite royale; Rarahu pensive et serieuse, au milieu de ce debordement de gaité bruyante.--Pomare avait emmene avec elle les plus remarquables choeurs d'_himene_ de ses districts, et Rarahu etant un des premiers sujets du chœur d'Apire avait ete a ce titre conviee a la fete.

Ici une digression est necessaire au sujet du _tiare miri_,--objet qui

n'a point d'équivalent dans les accessoires de toilette des femmes européennes.

Ce tiare est une sorte de dahlia vert que les femmes d'Océanie se plantent dans les cheveux, un peu au-dessus de l'oreille, les jours de gala.--En examinant de près cette fleur bizarre, on s'aperçoit qu'elle est factice; elle est montée sur une tige de jonc, et composée des feuilles d'une toute petite plante parasite très odorante, sorte de lycopode rare qui pousse sur les branches de certains arbres des forêts.

Les Chinois excellent dans l'art de monter des tiars très artistiques, qu'ils vendent fort cher aux femmes de Papeete.

Le tiare est particulièrement l'ornement des fêtes, des festins et des danses; lorsqu'il est offert par une Tahitienne à un jeune homme, il a le même sens à peu près que le mouchoir jeté par le sultan à son odalisque préférée.

Toutes les Tahitiennes avaient ce jour-là des tiars dans les cheveux.

J'avais été mandé par Ariitea pour lui faire société pendant ce lunch officiel,--et la pauvre petite Rarahu, qui n'était venue que pour moi, m'attendit longtemps sur le pont, pleurant en silence de se voir ainsi abandonnée. Punition bien sévère que je lui avais infligée là, pour un caprice d'enfant qui durait depuis la veille et lui avait déjà fait verser des larmes.

XXVI

La traversée durait depuis deux heures, nous approchions de l'île de Morea.

On faisait grand bruit au carré du Rendez; une dizaine de jeunes femmes, choisies parmi les plus connues et les plus jolies, avaient été conviées à une collation que leur offraient les officiers.

Rarahu en mon absence avait accepté d'y prendre part.--Elle était là, en compagnie de Teourahi et de quelques autres de ses amies; elle avait essuyé ses pleurs et riait aux éclats.

Elle ne parlait point français, comme la plupart des autres;--mais, par signes et par monosyllabes, elle entretenait une conversation très animée avec ses voisins qui la trouvaient charmante.

Enfin,--ce qui était le comble de la perfidie et de l'horreur,--au dessert, elle avait avec mille grâces offert son tiare à Plumkett.

Elle était assez intelligente, il est vrai, pour savoir qu'elle tombait

bien, et que Plumkett ne voudrait pas comprendre.

XXVII

Comment peindre ce site enchanteur, la baie d'Afareahitu!

De grands mornes noirs aux aspects fantastiques; des forets epaisses, de mysterieux rideaux de cocotiers se penchant sur l'eau tranquille;--et, sous les grands arbres, quelques cases eparses, parmi les orangers et les lauriers-roses.

Au premier abord on eut dit qu'il n'y avait personne dans ce pays ombreux;--et pourtant toute la population de Moorea nous attendait la silencieusement, a demi cachee sous les voutes de verdure.

On respirait dans ces bois une fraicheur humide, une etrange senteur de mousse et de plantes exotiques; tous les choeurs d'_himene_ de Moorea etaient la, assis en ordre, au milieu des troncs enormes des arbres; tous les chanteurs d'un meme district etaient vetus d'une meme couleur, --les uns de blanc, les autres de vert ou de rose; toutes les femmes etaient couronnees de fleurs,--tous les hommes, de feuilles et de roseaux. Quelques groupes, plus timides ou plus sauvages, etaient restes dans la profondeur du bois, et nous regardaient de loin venir, a moitie caches derriere les arbres.

La reine quitta le _Rendeer_ avec le meme ceremonial qu'a l'arrivee et le bruit du canon se repercuta au loin dans les montagnes.

Elle mit pied a terre, et s'avanca conduite par l'amiral.--Nous n'etions deja plus au temps ou les indigenes l'enlevaient dans leurs bras, de peur que son pied ne touchait leur sol; la vieille coutume qui voulait que tout territoire foule par le pied de la reine devint propriete de la couronne, est depuis longtemps oubliee en Oceanie.

Une vingtaine de lanciers a cheval, composant toute la garde d'honneur de Pomare, etaient ranges sur la plage pour nous recevoir.

Quand la reine parut, tous les choeurs d'_himene_ entonnerent ensemble le traditionnel: _la ora na oe, Pomare vahine!_ (Salut a toi, reine Pomare!) Et les bois retentirent d'une bruyante clameur.

On eut cru mettre le pied dans quelque ile enchantee, qui se serait eveillee soudain sous le coup d'une baguette magique.

XXVIII

Ce fut une longue ceremonie que la consecration du temple d' Afareahitu. Les missionnaires firent en tahitien de grands discours, et les _himene_ chanterent de joyeux cantiques a l'Eternel.

Le temple etait bati en corail; le toit, en feuilles de pandanus, etait soutenu par des pieces de bois des iles, que reliaient entre elles des amarrages de differentes couleurs, reguliers et compliques; c'etait le vieux style des constructions maories.

Je vois encore ce tableau original: les portes du fond grandes ouvertes sur la campagne, sur un decor admirable de montagnes et de hauts palmiers; aupres de la chaire du missionnaire, la reine en robe noire, triste et recueillie, priant pour sa petite fille, avec sa vieille amie la cheffesse de Papara. Les femmes de sa suite, groupees autour d'elles en robes blanches. Le temple tout rempli de tetes couvertes de fleurs, -et Rarahu, que j'avais laissee partir du _Rendeer_ comme une inconnue, melee a cette foule...

Un grand silence se fit quand l'_himene_ d' Apire, qui avait ete reserve pour la fin, entonna ses cantiques--et je distinguai derriere moi la voix fraiche de ma petite amie, qui dominait le choeur.--Sous l'influence d'une exaltation religieuse ou passionnee, elle executait avec frenesie ses variations les plus fantastiques; sa voix vibraut comme un son de cristal dans le silence de ce temple ou elle captivait l'attention de tous.

XXIX

Apres la ceremonie, nous passames dans la salle du banquet. C'etait en plein air, au milieu des cocotiers, que les tables etaient dressees sous des tendelets de verdure.

Les tables pouvaient contenir cinq ou six cents personnes; les nappes etaient couvertes de feuilles decoupees et de fleurs d'amarantes. Il y avait une grande quantite de _pieces montees_, composees par des Chinois au moyen de troncs de bananiers et de diverses plantes extraordinaires. A cote des mets europeens, se trouvaient en grande abondance les mets tahitiens: les pates de fruits, les petits cochons rotis tout entiers sous l'herbe, et les plats de chevrettes fermentees dans du lait. On puisait differentes sauces dans de grandes pirogues qui en etaient remplies et que des porteurs avaient grand'peine a promener a la ronde. Les chefs et les cheffesses venaient a tour de role haranguer la reine a tue-tete, avec des voix si retentissantes et une telle volubilite qu'on les eut crus possedes. Ceux qui n'avaient point trouve de place a table mangeaient debout, sur l'epaule de ceux qui avaient pu s'asseoir;

c'était un vacarme et une confusion indescriptibles...

Assis a la table des princesses, j'avais affecte de ne point prendre garde a Rarahu, qui etait perdue fort loin de moi, parmi les gens d'Apire.

XXX

Quand la nuit descendit sur les bois d' Afareahitu, la reine rejoignit le _Farehau_ du district ou un logement lui etait prepare. L'_amiral a cheveux blancs_ regagna la fregate, et la _upa-upa_ commença.

Toute pensee religieuse, tout sentiment chretien, s'etaient envolés avec le jour; l'obscurite tiede et voluptueuse redescendait sur l'ile sauvage; comme au temps ou les premiers navigateurs l'avaient nommée la nouvelle Cythere, tout etait redevenu seduction, trouble sensuel et desirs effrenés.

Et j'avais suivi l'_amiral a cheveux blancs_, abandonnant Rarahu dans la foule affolee.

XXXI

A bord, quand je fus seul, je montai tristement sur le pont du _Rendeer_. La fregate, le matin si animee, etait vide et silencieuse; les mats et les vergues decoupaient leurs grandes lignes sur le ciel de la nuit; les etoiles etaient voilees, l'air calme et lourd, la mer inerte.

Les mornes de Moorea dessinaient en noir sur l'eau leurs silhouettes renversees; on voyait de loin les feux qui a terre eclairaient le _upa-upa_; des chants rauques et lubriques arrivaient en murmure confus, accompagnés a contre-temps par des coups de tam-tam.

J'eprouvais un remords profond de l'avoir abandonnee au milieu de cette saturnale; une tristesse inquiete me retenait la, les yeux fixes sur ces feux de la plage; ces bruits qui venaient de terre me serraient le coeur.

L'une apres l'autre, toutes les heures de la nuit sonnerent a bord du _Rendeer_, sans que le sommeil vint mettre fin a mon etrange reverie. Je l'aimais bien, la pauvre petite; les Tahitiens disaient d'elle: "C'est la petite femme de Loti." C'était bien ma petite femme en effet; par le

coeur, par les sens, je l'aimais bien. Et, entre nous deux, il y avait des abîmes pourtant, de terribles barrières, à jamais fermées; elle était une petite sauvage; entre nous qui étions une même chair, restait la différence radicale des races, la divergence des notions premières de toutes choses; si mes idées et mes conceptions étaient souvent impenetrables pour elle, les siennes aussi l'étaient pour moi; mon enfance, ma patrie, ma famille et mon foyer, tout cela resterait toujours pour elle l'incompréhensible et l'inconnu. Je me souvenais de cette phrase qu'elle m'avait dite un jour: "J'ai peur que ce ne soit pas le même Dieu qui nous ait créés." En effet, nous étions enfants de deux natures bien séparées et bien différentes, et l'union de nos âmes ne pouvait être que passagère, incomplète et tourmentée.

Pauvre petite Rarahu, bientôt, quand nous serons si loin l'un de l'autre, tu vas redevenir et rester une petite fille maorie, ignorante et sauvage, tu mourras dans l'île lointaine, seule et oubliée,--et Loti peut-être ne le saura même pas...

À l'horizon une ligne à peine visible commençait à se dessiner du côté du large: c'était l'île de Tahiti. Le ciel blanchissait à l'Orient; les feux s'éteignaient à terre, et les chants ne s'entendaient plus.

Je songeais que, à cette heure particulièrement voluptueuse du matin, Rarahu était là, énervée par la danse, et livrée à elle-même. Et cette pensée me brûlait comme un fer rouge.

XXXII

Dans l'après-midi, la reine et les princesses s'embarquèrent de nouveau pour retourner à Papeete. Quand elles eurent été recues avec les honneurs d'usage, je restai les yeux fixés sur les canots nombreux, pirogues et baleinières qui ramenaient leur suite; la foule s'était augmentée encore d'une quantité de jeunes femmes de Moorea qui voulaient prolonger la fête à Tahiti.

Enfin, je vis Rarahu; elle était là, elle revenait aussi. Elle avait changé sa tapa blanche pour une tapa rose, et mis des fleurs fraîches dans ses cheveux; on voyait plus nettement son tatouage sur son front décoloré, et les cercles bleuâtres s'étaient accentués sous ses yeux.

Sans doute elle était restée à la upa-upa jusqu'au matin, mais elle était là, elle revenait, et c'était pour le moment tout ce que je désirais d'elle.

La traversée s'était effectuée par un beau temps calme.

C'était le soir, le soleil venait de disparaître; le fregate glissait sans bruit, en laissant derrière elles des ondulations lentes et molles qui s'en allaient mourir au loin sur une mer unie comme un miroir. De grands nuages sombres étaient plaqués ça et là dans le ciel, et tranchaient violemment sur la teinte jaune pâle du soir, dans une étonnante transparence de l'atmosphère.

À l'arrière du *_Rendez_*, un groupe de jeunes femmes se détachait gracieusement sur la mer et sur les paysages océaniques. C'était un groupe dont la vue me causa un étonnement extrême: Ariitea et Rarahu, causant ensemble comme des amies; auprès d'elles, Maramo, Faimana et deux autres suivantes de la cour.

Il était question d'un *_himene_* composé par Rarahu, et qu'elles allaient chanter ensemble.

En effet, elles entonnaient un chant nouveau en trois parties, Ariitea, Rarahu et Maramo.

La voix de Rarahu, qui dominait vibrante, disait nettement ces paroles, dont aucune ne fut perdue pour moi:

--"Heahaa noa iho (e)! te tara no Paia (e)

--"Humble simplement même le sommet du *_Paia_* (le grand morne de Bora-Bora).

i tou nei tai ia oe, tau hoa (e)! ehaha!...

aupres de ma ici douleur pour toi, o mon amour! hélas!...

--"Ua iriti hoi au (e)! i te tumu no te tiare,

--"Ai arrache aussi moi les racines du *_tiare_* (la fleur des fêtes, c'est-à-dire: il n'y aura plus pour moi ni joie ni fête),

ei faaite i tau tai ai oe, tau hoa (e)! ehaha!...

pour faire connaître ma douleur pour toi, o mon amour! hélas!

--"Un taa tau hoa (e)! ei Farani te fenua,

--"Tu es parti, mon amour, pour de France la terre,

e neva oe to mata, aita e hio hoi au (e)! ehaha!..."

--tourneras en haut tes yeux, pas verrai de nouveau moi! hélas!..."

Traduction grossiere:

--"Ma douleur pour toi et plus haute que le sommet du Paia, o mon
amant! hélas!...

--"J'ai arrache les racines du _tiare_ pour marquer ma douleur pour
toi, o mon amant! hélas!...

--"Tu es parti, mon bien-aime, vers la terre de France; tu leveras tes
yeux vers moi, mais je ne te verrai plus! hélas!..."

Ce chant qui vibrait tristement le soir sur l'immensite du Grand Ocean,
repete avec un rythme etrange par trois voix de femmes, est reste a
jamais grave dans ma memoire comme l'un des plus poignants souvenirs que
m'ait laisses la Polynesie...

XXXIV

Il etait nuit close quand le cortege bruyant fit son entree dans
Papeete, au milieu d'un grand concours de peuple.

Au bout d'un instant nous nous retrouvames marchant cote a cote, Rarahu
et moi, dans le sentier qui menait a notre demeure. Un meme sentiment
nous avait ramenes tous deux sur cette route, ou nous avancions sans
nous parler, comme deux enfants boudeurs qui ne savent plus comment
revenir l'un a l'autre.

Nous ouvrimes notre porte, et quand nous fumes entres nous nous
regardames...

J'attendais une scene, des reproches et des larmes. Au lieu de tout
cela, elle sourit en detournant la tete, avec un imperceptible mouvement
d'epaules, une expression inattendue de desenchantement, d'amer
tristesse et d'ironie.

Ce sourire et ce mouvement en disaient autant qu'un bien long discours;
ils disaient d'une maniere concise et frappante a peu pres ceci:

Je le savais bien, va, que je n'etais qu'une petite creature inferieure,
jouet de hasard que tu t'es donne. Pour vous autres, hommes blancs,
c'est tout ce que nous pouvons etre. Mais que gagnerais-je a me facher?
Je suis seule au monde; a toi ou a un autre, qu'importe? J'etais ta
maitresse; ici etait notre demeure: je sais que tu me desires encore.
Mon Dieu, je reste et me voila!...

La petite fille naive avait fait de terribles progres dans la science des choses de la vie; l'enfant sauvage etait devenue plus forte que son maitre et le dominait.

Je la regardais en silence, avec surprise et tristesse; j'en avais une immense pitie. Et ce fut moi qui demandai grace et pardon, pleurant presque et la couvrant de baisers.

Elle m'aimait encore, elle, comme on aimerait un etre surnaturel, que l'on pourrait a peine saisir et comprendre.

Des jours doux et paisibles d'amour succederent encore a cette aventure d'Areahitu; l'incident fut oublie, et le temps reprit son cours enervant...

XXXV

Tiahoui, qui etait en visite a Papeete, etait descendue chez nous avec deux autres jeunes femmes de ses _feti_, de Papeuriri.

Elle me prit a part un soir avec l'air grave qui precede les entretiens solennels, et nous allames nous asseoir dans le jardin sous les lauriers-roses.

Tiahoui etait une petite femme sage, plus serieuse que ne le sont d'ordinaire les Tahitiennes; dans son district eloigne, elle avait suivi avec admiration les instructions d'un missionnaire indigene: elle avait la foi ardente d'une neophyte. Dans le coeur de Rarahu, ou elle savait lire comme dans un livre ouvert, elle avait vu d'etranges choses:

--Loti, dit-elle, Rarahu se perd a Papeete. Quand tu seras parti, que va-t-elle devenir?

En effet, l'avenir de Rarahu tourmentait mon coeur; avec la difference si complete de nos natures, je ne savais qu'imparfaitement saisir tout ce qu'il y avait en elle de contradictions et d'egarements. Je comprenais pourtant qu'elle etait perdue, perdue de corps et d'ame. C'etait peut-etre pour moi un charme de plus, le charme de ceux qui vont mourir, et plus que jamais je me sentais l'aimer...

Personne n'avait l'air plus doux ni plus paisible cependant, que ma petite amie Rarahu; silencieuse presque toujours, calme et soumise, elle n'avait plus jamais de ses coleres d'enfant d'autrefois. Elle etait gracieuse et prevenante pour tous. Quand on arrivait chez nous, et qu'on la voyait la, assise a l'ombre de notre veranda, dans une pose heureuse et nonchalante, souriant a tous du sourire mystique des Maoris, on eut dit que notre case et nos grands arbres abritaient tout un poeme de

bonheur paisible et inalterable.

Elle avait pour moi des instants de tendresse infinie; il semblait alors qu'elle eut besoin de se serrer contre son unique ami et soutien dans ce monde; dans ces moments, la pensée de mon départ lui faisait verser des larmes silencieuses, et je songeais encore à ce projet insensé que j'avais fait jadis, de rester pour toujours auprès d'elle.

Parfois elle prenait la vieille Bible qu'elle avait apportée d'Apire; elle priait avec extase, et la foi ardente et naïve rayonnait dans ses yeux.

Mais souvent aussi elle s'isolait de moi et je retrouvais sur ses lèvres ce même sourire de doute et de scepticisme qui avait paru pour la première fois le soir de notre retour d'Afareahitu. Elle semblait regarder au loin, dans le vague, des choses mystérieuses; des idées étranges lui revenaient de sa petite enfance sauvage; ses questions inattendues sur des sujets singulièrement profonds denotaient le dérèglement de son imagination, le cours tourmenté de ses idées.

Son sang maori lui brûlait les veines; elle avait des jours de fièvre et de trouble profond, pendant lesquels il semblait qu'elle ne fut plus elle-même. Elle m'était absolument fidèle, dans le sens que les femmes de Papeete donnent à ce mot, c'est-à-dire qu'elle était sage et réservée vis-à-vis des jeunes gens européens; mais je crus savoir qu'elle avait de jeunes amants tahitiens. Je pardonnai, et feignis de ne pas voir; elle n'était pas tout à fait responsable, la pauvre petite, de sa nature étrangement ardente et passionnée.

Physiquement elle n'avait encore aucun des signes qui en Europe distinguent les jeunes filles malades de la poitrine: sa taille et sa gorge étaient arrondies et correctes comme celles des belles statues de la Grèce antique. Et cependant, la petite toux caractéristique, pareille à celle des enfants de la reine, devenait chez elle plus fréquente, et le cercle bleuâtre s'accroissait sous ses grands yeux.

Elle était une petite personnification touchante et triste de la race polynésienne, qui s'éteint au contact de notre civilisation et de nos vices, et ne sera plus bientôt qu'un souvenir dans l'histoire d'Océanie...

XXXVI

Cependant le moment du départ était arrivé, le „Rendeeer_, s'en allait en Californie, „i te fenua California_, comme disait la petite-fille de la reine.

Ce n'était pas le départ définitif, il est vrai; au retour nous devions

nous arreter encore a _l'île delicieuse_ un mois ou deux, en passant. Sans cette certitude de revenir, il est probable qu'a ce moment-la je ne serais pas parti: la laisser pour toujours eut ete au-dessus de mes forces, et m'eut brise le coeur.

A l'approche du depart, j'etais etrangement obsede par la pensee de cette Taimaha, qui avait ete la femme de mon frere Roueri. Il m'etait extremement penible, je ne sais pourquoi, de partir sans la connaitre, et je m'en ouvris a la reine, en la priant de se charger de nous menager une entrevue.

Pomare parut prendre grand interet a ma demande:

--Comment, Loti, dit-elle, tu veux la voir? Il t'en avait parle, Roueri? Il ne l'avait donc point oubliee?

Et la vieille reine sembla se recueillir dans de tristes souvenirs du passe, retrouvant peut-etre dans sa memoire l'oubli de quelques-uns, qu'elle avait aimes, et qui etaient partis pour ne plus revenir.

XXXVII

C'etait le dernier soir du _Rendeer_...

Il resultait des renseignements pris a la hate par la reine que Taimaha etait depuis la veille a Tahiti;--et le chef des _mutoi_ du palais avait ete charge de lui porter l'ordre de se trouver a l'heure du coucher du soleil sur la plage, en face du _Rendeer_.

A l'heure du rendez-vous, nous y fumes, Rarahu et moi.

Longtemps nous attendimes, et Taimaha ne vint pas;--je l'avais prevu.

Avec un singulier serrement de coeur, je voyais s'envoler ces derniers moments de notre derniere soiree.--J'attendais avec une inexplicable anxiete; j'aurais donne cher a cet instant pour voir cette creature, dont j'avais reve dans mon enfance, et qui etait liee au lointain et poetique souvenir de Roueri; et j'avais le pressentiment qu'elle ne paraissait point...

Nous avions demande des renseignements a des vieilles femmes qui passaient:

--Elle est dans la grande rue, nous dirent-elles; emmenez avec vous notre petite fille que voici, qui la connait et vous l'indiquera. Quand vous l'aurez trouvee, vous direz a notre enfant de rentrer au logis.

XXXVIII

DANS LA GRANDE RUE

La rue bruyante etait bordee de magasins chinois; des marchands, qui avaient de petits yeux en amande et de longues queues, vendaient a la foule du the, des fruits et des gateaux.--Il y avait sous les verandas des etalages de couronnes de fleurs, de couronnes de pandanus et de _tiare_ qui embaumaient; les Tahitiennes circulaient en chantant; quantite de petites lanternes a la mode du Celeste Empire eclairaient les echoppes, ou bien pendaient aux branches touffues des arbres.

C'etait un des beaux soirs de Papeete; tout cela etait gai et surtout original.--On sentait dans l'air un bizarre melange d'odeurs chinoises de santal et de monoi, et de parfums suaves de gardenias ou d'orangers.

La soiree s'avancait, et nous ne trouvions rien.--La petite Tehamana, notre guide, avait beau regarder toutes les femmes, elle n'en reconnaissait aucune.--Le nom de Taimaha meme etait inconnu a toutes celles que nous interrogeions; nous passions et repassions au milieu de tous ces groupes qui nous regardaient comme des gens ayant perdu l'esprit.--Je me heurtais contre l'impossibilite de rencontrer un mythe,--et chaque minute qui s'ecoulait augmentait ma tristesse impatiente.

Apres une heure de cette course, dans un endroit obscur, sous de grands manguiers noirs,--la petite Tehamana s'arreta tout a coup devant une femme qui etait assise a terre, la tete dans ses mains et semblait dormir.

--_Tera!_ cria-t-elle. (C'est celle-ci!)

Alors je m'approchai d'elle et me penchai curieusement pour la voir:

--Es-tu Taimaha?... demandai-je,--en tremblant qu'elle me repondit non!

--Oui! repondit-elle immobile.

--Tu es Taimaha, la femme de Roueri?

--Oui, dit-elle encore, en levant la tete avec nonchalance,--c'est moi, Taimaha, la femme de Roueri, le marin _dont les yeux sommeillent (mata moe)_, c'est-a-dire: qui n'est plus...

--Et moi, je suis Loti, le frere de Roueri!--Suis-moi dans un lieu plus ecarte ou nous puissions causer ensemble.

--Toi?... son frere? dit-elle simplement, avec un peu de surprise,--

mais avec tant d'indifference que j'en restai confondu.

Et je regrettais deja d'etre venu remuer cette cendre, pour n'y trouver que banalite et disenchantement.

Pourtant elle s'etait levee pour me suivre.--Je les pris par la main l'une et l'autre, Rarahu et Taimaha, et m'eloignai avec elles de cette foule tahitienne ou personne ne m'interessait plus...

XXXIX

REVELATIONS

Dans un sentier solitaire ou s'entendait encore le bruit lointain de la foule,--sous l'ombre epaisse des arbres, dans la nuit noire,-- Taimaha s'arreta et s'assit.

--Je suis fatiguee, dit-elle avec une grande lassitude; Rarahu, dis-lui de me parler ici, je n'irai pas plus loin;--c'est son frere, lui?...

A ce moment, une idee que je n'avais jamais eue me traversa l'esprit:

--N'as-tu pas d'enfants de Roueri?... lui demandai-je.

--Si, repondit-elle, apres une minute d'hesitation, mais d'une voix assuree pourtant;--si, deux!...

Il y eut un long silence, apres cette revelation inattendue. Une foule de sentiments s'evillaient en moi, sentiments d'un genre inconnu, impressions tristes et intraduisibles.

Il est de ces situations dont on ne peut rendre par des mots l'etrangete saisissante.--Le charme du lieu, les influences mysterieuses de la nature, avivent ou transforment les emotions ressenties, et on ne sait plus, meme imparfaitement, les exprimer.

XL

Une heure apres, Taimaha et moi nous quittions Papeete, qui deja s'etait endormi; cette derniere soiree du _Rendeer_ etait terminee, et quantite de marins du bord etaient entres dans les cases tahitiennes, entoures de bandes joyeuses de jeunes femmes. Un souffle plein de seduction et de trouble sensuel passait sur ce pays, comme apres les soirs de grandes

fetes.

Mais j'étais sous l'empire d'émotions profondes, et j'avais pour l'instant oublié jusqu'à Rarahu...

Elle était rentrée seule, elle, et m'attendait en pleurant dans notre chère petite case, où je devais, dans la nuit, revenir pour la dernière fois.

Nous marchions côte à côte, Taimaha et moi; nous suivions d'un pas rapide la plage océanienne. La pluie tombait, la pluie tiède des tropiques; Taimaha insouciant et silencieux laissait tremper la longue tapa de mousseline blanche qui traînait derrière elle sur le sable.

On n'entendait dans ce calme de minuit que le bruit monotone de la mer, qui brisait au large sur le corail.

Sur nos têtes, de grands palmiers penchaient leurs tiges flexibles; à l'horizon les pics de l'île de Moorea se dessinaient légèrement au-dessus de la nappe bleue du Pacifique, à la lueur indécise et embrumée de la lune.

Je regardais Taimaha, et je l'admirais; elle était restée, malgré ses trente ans, un type accompli de la beauté maorie. Ses cheveux noirs tombaient en longues tresses sur sa robe blanche; sa couronne de roses et de feuilles de pandanus lui donnait la nuit un air de reine ou de déesse.

Expres, j'avais fait passer cette femme devant une case déjà ancienne, à moitié enfouie sous la verdure et les plantes grimpantes, celle qu'elle avait du jadis habiter avec mon frère.

--Connais-tu cette case, Taimaha? lui demandai-je...

--Oui! répondit-elle en s'animant pour la première fois; oui, c'était celle-ci la case de Roueri!...

XLI

Nous nous dirigeons tous deux, à cette heure déjà avancée de la nuit, vers le district de Faaa, où Taimaha allait me montrer son plus jeune fils Atario.

Avec une condescendance légèrement railleuse, elle s'était prêtée à cette fantaisie de ma part, fantaisie qu'avec ses idées tahitiennes elle s'expliquait à peine.

Dans ce pays ou la misere est inconnue et le travail inutile, ou chacun a sa place au soleil et a l'ombre, sa place dans l'eau et sa nourriture dans les bois.--les enfants croissent comme les plantes, libres et sans culture, la ou le caprice de leurs parents les a places. La famille n'a pas cette cohesion que lui donne en Europe, a defaut d'autre cause, le besoin de lutter pour vivre.

Atario, l'enfant ne depuis le depart de Roueri, habitait le district de Faaa; par suite de cet usage general d'adoption, il avait ete confie aux soins de _feti_ (de parents) eloignes de sa mere...

Et Tamaari, le fils aine, celui qui, disait-elle, avait le front et les grands yeux de Roueri (_te rae, te mata rahi_), habitait avec la vieille mere de Taimaha, dans cette ile de Moorea qui decoupait la-bas a notre horizon sa silhouette lointaine.

A mi-chemin de Faaa, nous vimes briller un feu dans un bois de cocotiers. Taimaha me prit par la main, et m'emmena sous bois dans cette direction, par un sentier connu d'elle.

Quand nous eumes marche quelques minutes dans l'obscurite, sous la voute des grandes palmes mouillees de pluie, nous trouvames un abri de chaume, ou deux vieilles femmes etaient accroupies devant un feu de branches. Sur quelques mots inintelligibles prononces par Taimaha, les deux vieilles se dresserent sur leurs pieds pour mieux me regarder, et Taimaha elle-meme, approchant de mon visage un brandon enflamme, se mit a m'examiner avec une extreme attention. C'etait la premiere fois que nous nous voyions tous deux en pleine lumiere.

Quand elle eut termine son examen, elle sourit tristement. Sans doute elle avait retrouve en moi les traits deja connus de Roueri.--les ressemblances des freres sont frappantes pour les etrangers.--meme lorsqu'elles sont vagues et incompletes.

Moi, j'avais admire ses grands yeux, son beau profil regulier, et ses dents brillantes, rendues plus blanches encore par la nuance de cuivre de son teint...

Nous continuames notre route en silence, et bientot nous apercumes les cases d'un district, melees aux masses noires des arbres.

--_Tera Faaa!_ (voici Faaa), dit-elle avec un sourire...

Taimaha me conduisit a la porte d'une case en bourao enfouie sous des arbres-pain, des manguiers et des tamaris.

Tout le monde semblait profondement endormi a l'interieur, et, a travers les claies de la muraille, elle appela doucement pour se faire ouvrir.

Une lampe s'alluma et un vieillard au torse nu apparut sur la porte en nous faisant signe d'entrer.

La case etait grande; c'etait une sorte de dortoir ou etaient couches

des vieillards. La lampe indigene, a l'huile de cocotier, ne jetait qu'un filet de lumiere dans ce logis, et dessinait a peine toutes ces formes humaines sur lesquelles passait le vent de la mer.

Taimaha se dirigea vers un lit de nattes, ou elle prit un enfant qu'elle m'apporta...

--... Mais non! dit-elle, quand elle fut pres de la lampe, je me trompe, ce n'est pas lui!...

Elle le recoucha sur sa couchette, et elle se mit a examiner d'autres lits ou elle ne trouva point l'enfant qu'elle cherchait. Elle promenait au bout d'une longue tige sa lampe fumeuse, et n'eclairait que de vieilles femmes peaux-rouges immobiles et rigides, roulees dans des _pareo_ d'un bleu sombre a grandes raies blanches; on les eut prises pour des momies roulees dans des draps mortuaires...

Un eclair d'inquietude passa dans les yeux veloutes de Taimaha:

--Vieille Huahara, dit-elle, ou donc est mon fils Atario?...

La vieille Huahara se souleva sur son coude decharne, et fixa sur nous son regard effare par le reveil:

--Ton fils n'est plus avec nous, Taimaha, dit-elle; il a ete adopte par ma soeur Tiatara-honui (Araignee), qui habite a cinq cents pas d'ici, au bout du bois de cocotiers...

XLII

Nous traversames encore ce bois dans la nuit noire.

A la case de Tiatara-honui, meme scene, meme ceremonie de reveil, semblable a une evocation de fantomes.

On eveilla un enfant qu'on m'apporta. Le pauvre petit tombait de sommeil; il etait nu. Je pris sa tete dans mes mains et l'approchai de la lampe que tenait la vieille _Araignee_, soeur de Huahara. L'enfant, ebloui, fermait les yeux.

--Oui! celui-ci est bien Atario, dit de loin Taimaha qui etait restee a la porte.

--C'est le fils de mon frere?... lui demandai-je d'une facon qui dut la remuer jusqu'au fond du coeur.

--Oui, dit-elle, comprenant que la reponse etait solennelle, oui, c'est le fils de ton frere Roueri!...

La vieille Tiatiara-honui apporta une robe rose pour l'habiller, mais l'enfant s'était rendormi entre mes mains; je l'embrassai doucement et le recouchai sur sa natte. Puis je fis signe à Taimaha de me suivre, et nous reprîmes le chemin de Papeete.

Tout cela s'était passé comme dans un rêve. J'avais à peine pris le temps de le regarder, et cependant ses traits d'enfant s'étaient gravés dans ma mémoire, de même que, la nuit, une image très vive, qu'on a perçue un instant, persiste et reparait encore, après qu'on a fermé les yeux.

J'étais singulièrement troublé, et mes idées étaient bouleversées; j'avais perdu toute conscience du temps et de l'heure qu'il pouvait bien être. Je tremblais de voir se lever le jour et d'arriver juste à temps pour le départ du *_Rendez-vous_* sans pouvoir retourner dans ma chère petite case, ni même embrasser Rarahu que peut-être je ne reverrais plus...

XLIII

Quand nous fûmes dehors, Taimaha me demanda:

--Tu reviendras demain?

--Non, dis-je, je pars de grand matin pour la terre de Californie.

Un moment après, elle demanda avec timidité:

--Roueri t'avait parlé de Taimaha?

Peu à peu Taimaha s'animait en parlant; peu à peu son cœur semblait s'éveiller d'un long sommeil.--Elle n'était plus la même créature, insouciant et silencieux; elle me questionnait d'une voix émue, sur celui qu'elle appelait *_Roueri_*, et m'apparaissait enfin telle que je l'avais désirée, conservant, avec un grand amour et une tristesse profonde, le souvenir de mon frère...

Elle avait retenu sur ma famille et mon pays de minutieux détails que Roueri lui avait appris; elle savait encore jusqu'au nom d'enfant qu'on me donnait jadis dans mon foyer cher; elle me le redit en souriant, et me rappela en même temps une histoire oubliée de ma petite enfance. Je ne puis décrire l'effet que me produisirent ce nom et ces souvenirs, conservés dans la mémoire de cette femme, et répétés par elle, en langue polynésienne...

Le ciel s'était dégagé; nous revenions par une nuit magnifique, et les paysages tahitiens, éclairés par la lune, au cœur de la nuit, dans le grand silence de deux heures du matin, avaient un charme plein

d'enchantement et de mystere.

Je reconduisis Taimaha jusqu'a la porte de la case qu'elle habitait a Papeete.--Sa residence habituelle etait la case de sa vieille mere Hapoto, au district de Tearoa, dans l'ile de Moorea.

En la quittant, je lui parlai de l'epoque probable de mon retour, et voulus lui faire promettre de se trouver alors a Papeete, avec ses deux fils.--Taimaha promit par serment, mais, au nom de ses enfants, elle etait redevenue sombre et bizarre; ses dernieres reponses etaient incoherentes ou moqueuses, son coeur s'etait referme; en lui disant adieu, je la vis telle que je devais la retrouver plus tard, incomprehensible et sauvage...

XLIV

Il etait environ trois heures quand je rejoignis l'avenue tranquille ou Rarahu m'attendait; on sentait deja dans l'air la fraicheur humide du matin.--Rarahu, qui etait restee assise dans l'obscurite, jeta ses bras autour de moi quand j'entrai.

Je lui contai cette nuit etrange, en la priant de garder pour elle ces confidences, pour que cette histoire depuis longtemps oubliee ne redevint pas la fable des femmes de Papeete.

C'etait notre derniere nuit... et les incertitudes du retour, et les distances enormes qui allaient nous separer, jetaient sur toutes choses un voile d'indicible tristesse... A cet instant des adieux, Rarahu se montrait sous un jour suave et delicieux; elle etait bien la petite epouse de Loti; elle etait doucement touchante dans ses transports d'amour et de larmes. Tout ce que l'affection pure et desolee, la tendresse infinie, peuvent inspirer au coeur d'une petite fille passionnee de quinze ans, elle le disait dans sa langue maorie, avec des expressions sauvages et des images etranges.

XLV

Les premieres lueurs indecises du jour vinrent m'eveiller apres quelques moments de sommeil.

Dans cette confusion, dans cette angoisse inexplicee, qui est particuliere au reveil, je retrouvai melees ces idees: le depart, quitter l'ile delicieuse, abandonner pour toujours ma case sous les

grands arbres, et ma pauvre petite amie sauvage,--et puis, Taimaha et ses fils,--ces nouveaux personnages a peine entrevus la nuit, et qui venaient encore, a la dernière heure, m'attacher a ce pays par des liens nouveaux...

La triste lueur blanche du matin filtrait par mes fenetres ouvertes...
Je contemplai un instant Rarahu endormie, et puis je l'éveillai en l'embrassant:

--... Ah! oui, Loti, dit-elle... c'est le jour, tu me reveilles, et il faut partir.

Rarahu fit sa toilette en pleurant; elle passa sa plus belle tunique; elle mit sur sa tete sa couronne fanee et son _tiare_ de la veille, en faisant le serment que jusqu'a mon retour elle n'en aurait pas d'autres.

J'entr'ouvris la porte du jardin; je jetai un coup d'oeil d'adieu a nos arbres, a nos fouillis de plantes; j'arrachai une branche de mimosas, une touffe de pervenches roses,--et le chat nous suivit en miaulant, comme jadis il nous suivait au ruisseau d'Apire...

Au jour naissant, ma petite epouse sauvage et moi, en nous donnant la main, nous descendimes tristement a la plage, pour la dernière fois.

La, il y avait deja assistance nombreuse et silencieuse; toutes les filles de la reine, toutes les jeunes femmes de Papeete, auxquelles le _Rendeer_ enlevait des amis ou des amants, etaient assises a terre; quelques-unes pleuraient; les autres, immobiles, nous regardaient venir.

Rarahu s'assit au milieu d'elles sans verser une larme,--et le dernier canot du _Rendeer_ m'emporta a bord...

Vers huit heures, le _Rendeer_ leva l'ancre au son du fifre.

Alors je vis Taimaha, qui, elle aussi, descendait a la plage pour me voir partir, comme, douze ans auparavant, elle etait venue, a dix-sept ans, voir partir Roueri qui ne revint plus.

Elle apercut Rarahu et s'assit pres d'elle.

C'etait une belle matinee d'Oceanie, tiede et tranquille; il n'y avait pas un souffle dans l'atmosphere; cependant des nuages lourds s'amoncelaient tout en haut dans les montagnes; ils formaient un grand dome d'obscurite, au-dessous duquel le soleil du matin éclairait en plein la plage d'Oceanie, les cocotiers verts et les jeunes femmes en robes blanches.

L'heure du depart apportait son charme de tristesse a ce grand tableau qui allait disparaitre.

XLVI

Quand le groupe des Tahitiennes ne fut plus qu'une masse confuse, la case abandonnee de mon frere Roueri fut encore longtemps visible au bord de la mer, et mes yeux resterent fixes sur ce point perdu dans les arbres.

Les nuages qui couvraient les montagnes descendaient rapidement sur Tahiti; ils s'abaissèrent comme un rideau immense, sous lequel l'île entière fut bientôt enveloppée.--La pointe aigue du morne de Fataoua parut encore dans une déchirure du ciel, et puis tout se perdit dans les épaisses masses sombres; un grand vent alize se leva sur la mer, qui devint verte et houleuse, et la pluie d'orage commença à tomber.

Alors je descendis tout au fond du _Rendeer_, dans ma cabine obscure; je me jetai sur ma couchette de marin, en me couvrant du pareo bleu, déchiré par les épines des bois, que Rarahu portait autrefois pour vêtement dans son district d'Apire... Et tout le jour, je restai là étendu, à ce bruit monotone d'un navire qui roule et qui marche, à ce bruit triste des lames qui venaient l'une après l'autre battre la muraille sourde du _Rendeer-... Tout le jour, plongé dans cette sorte de méditation triste, qui n'est ni la veille ni le sommeil, et où venaient se confondre des tableaux d'Océanie et des souvenirs lointains de mon enfance.

Dans le demi-jour verdâtre qui filtrait de la mer, à travers la lentille épaisse de mon sabord, se dessinaient les objets singuliers épars dans ma chambre,--les coiffures de chefs océaniens, les images embryonnaires du dieu des Maoris, les idoles grimacantes, les branches de palmier, les branches de corail, les branches quelconques arrachées, à la dernière heure, aux arbres de notre jardin, des couronnes fleuries et encore embaumées, de Rarahu ou d'Ariitea,--et le dernier bouquet de pervenches roses, coupé à la porte de notre demeure.

XLVII

Un peu après le coucher du soleil, je devais prendre le quart, et je montai sur la passerelle. Le grand air vif, la brise qui me fouettait le visage, me ramenerent aux notions précises de la vie réelle, au sentiment complet du départ.

Celui que je remplaçais pour le service de nuit, c'était John B..., mon cher frère John, dont l'affection douce et profonde était depuis longtemps mon grand recours dans les douleurs de la vie:

--Deux terres en vue, Harry, me dit John, en me _rendant le quart_; elles sont la-bas derriere nous; et je n'ai pas besoin de te les nommer, tu les connais...

Deux silhouettes lointaines, deux nuages a peine visibles a l'horizon: l'île de Tahiti, et l'île de Moorea...

John resta pres de moi jusqu'a une heure avancee de la soiree; je lui contai ma soiree de la veille, il savait seulement que j'avais fait la nuit une longue course, que je lui cachais quelque chose de triste et d'inattendu. J'avais perdu l'habitude des larmes, mais depuis la veille j'avais besoin de pleurer; dans l'obscurite du banc de quart, personne ne le vit que mon frere John: aupres de lui je pleurai la comme un enfant.

La mer etait grosse, et le vent nous poussait rudement dans la nuit noire. C'etait comme un reveil, un retour au dur metier des marins, apres une annee d'un reve enervant et delicieux, dans l'île la plus voluptueuse de la terre...

...Deux silhouettes lointaines, deux nuages a peine visibles a l'horizon: l'île de Tahiti et l'île de Moorea...

L'île de Tahiti, ou Rarahu veille a cette heure en pleurant dans ma case deserte,--dans ma chere petite case que battent la pluie et le vent de la nuit,--et l'île de Moorea qu'habite Taamari, l'enfant qui a "le front et les yeux de mon frere..."

Cet enfant qui est le fils aine de la famille, qui ressemble a mon frere Georges, quelque chose etrange! c'est un petit sauvage, il s'appelle Taamari; le foyer de la patrie lui sera toujours inconnu, et ma vieille mere ne le verra jamais. Pourtant cette pensee me cause une tristesse douce, presque une impression consolante. Au moins, tout ce qui etait Georges n'est pas fini, n'est pas mort avec lui...

Moi aussi, qui serai bientot peut-etre fauche par la mort dans quelque pays lointain, jete dans le neant ou l'eternite, moi aussi, j'aimerais revivre a Tahiti, revivre dans un enfant qui serait encore moi-meme, qui serait mon sang mele a celui de Rarahu; je trouverais une joie etrange dans l'existence de ce lien supreme et mysterieux entre elle et moi, dans l'existence d'un enfant maori, qui serait nous deux fondus dans une meme creature...

Je ne croyais pas tant l'aimer, la pauvre petite. Je lui suis attache d'une maniere irresistible et pour toujours; c'est maintenant surtout que j'en ai conscience. Mon Dieu, que j'aimais ce pays d'Oceanie! J'ai deux patries maintenant, bien eloignees l'une de l'autre, il est vrai;- -mais je reviendrai dans celle-ci que je viens de quitter, et peut-etre y finirai-je ma vie...

TROISIEME PARTIE

I

Vingt jours plus tard, le Rendeer fit a Honolulu, capitale des iles Sandwich, une relache fort gaie qui dura deux mois.

La, c'etait la race maorie arrivee deja a un degre de civilisation relative plus avance qu'a Tahiti.

Toute une cour tres luxueuse; un roi lepreux et dore; des fetes a l'europeenne, des ministres et des generaux empanaches et legerement grotesques; tout un personnel drole, repoussoir multiple sur lequel se detachait la figure gracieuse de la reine Emma. Des dames de la suite tres elegantes et parees. Des jeunes filles du meme sang que Rarahu transformees en misses; des jeunes filles qui avaient son type, son air un peu sauvage et ses grands cheveux,--mais qui faisaient venir de France, par la voie des paquebots du Japon, leurs gants a plusieurs boutons et leurs toilettes parisiennes.

Honolulu, une grande ville avec des tramways, un bizarre melange de population; des Hawaïens tatoues dans les rues, des commercants americains et des marchands chinois.

Un beau pays, une belle nature; une belle vegetation, rappelant de loin celle de Tahiti, mais moins fraiche et moins puissante pourtant que celle de l'île aux vallees profondes et aux grandes fougères.

Encore la langue maorie, ou plutot un idiome dur, issu de la meme origine; quelques mots cependant etaient les memes, et les indigenes me comprenaient encore. Je me sentis la moins loin de l'île chérie, que plus tard, lorsque je fus sur la cote d'Amerique.

II

A San-Francisco de Californie, notre seconde relache, ou nous arrivames apres un mois de traversee, je trouvai cette premiere lettre de Rarahu qui m'attendait. (Elle avait ete remise au consulat d'Angleterre par un batiment americain charge de nacre, qui avait quitte Tahiti quelques jours apres notre depart.)

A Loti, homme porte-aiguillettes de l'amiral anglais du navire a vapeur Rendeer.

O mon cher petit ami! O ma fleur parfumee du soir! mon mal est grand dans mon coeur de ne plus te voir...

O mon etoile du matin! mes yeux se fondent dans les pleurs de ce que tu ne reviens plus!...

.....

Je te salue par le vrai Dieu, dans la foi chretienne.

Ta petite amie,

RARAHU.

Je repondis a Rarahu par une longue lettre, ecrite dans un tahitien correct et classique,--qu'un batiment baleinier fut charge de lui faire parvenir, par l'intermediaire de la reine Pomare.

Je lui donnais l'assurance de mon retour pour les derniers mois de l'annee, et la priais d'en informer Taimaha, en lui rappelant les serments.

III

HORS-D'OEUVRE CHINOIS

Un souvenir saugrenu, qui n'a rien de commun avec ce qui precede, encore moins avec ce qui va suivre,--qui n'a avec cette histoire qu'un simple lien chronologique, un rapport de dates:

La scene se passait a minuit,--en mai 1873,--dans un theatre du quartier chinois de San-Francisco de Californie.

Vetus de costumes de circonstance, William et moi, nous avions gravement pris place au parterre. Acteurs, spectateurs, machinistes,--tout le monde etait chinois, excepte nous.

On etait a un moment pathetique d'un grand drame lyrique que nous ne comprenions point. Les dames des galeries cachaient derriere leurs éventails leurs tout petits yeux retrousses en amande, et minaudent sous le coup de leur emotion comme des figurines de potiches. Les artistes, revetus de costumes de l'epoque des dynasties eteintes, poussaient des hurlements surprenants, inimaginables, avec des voix de chats de gouttieres;--l'orchestre, compose de gongs et de guitares, faisait entendre des sons extravagants, des accords inouis.

Effet de nuit. Les lumieres etaient baissees.--Devant nous, le public du parterre,--un alignement de tetes rasees, ornees d'impayables queues que terminaient des tresses de soie.

Il nous vint une idee satanique,--dont l'execution rapide fut favorisee par la disposition des sieges, l'obscurite, la tension des esprits: attacher les queues deux a deux, et deguerpir...

O Confucius!...

IV

... La Californie, Quadra et Vancouver, l'Amerique russe... Six mois d'expeditions et d'aventures qui ne tiennent en rien a cette histoire.

Dans ces pays, on se sentait plus pres de l'Europe et deja bien loin de l'Oceanie.

Tout ce passe tahitien semblait un reve, un reve aupres duquel la realite presente n'interessait plus.

En septembre il fut fortement question de rentrer en Europe par l'Australie et le Japon; "l'amiral a cheveux blancs" voulait traverser l'ocean Pacifique dans l'hemisphere nord, en laissant a d'effroyables distances dans le sud _l'ile delicieuse_.

Je ne pouvais rien contre ce projet, qui me mettait l'angoisse au coeur... Rarahu avait du m'ecrire plusieurs lettres, mais la vie errante que nous menions sur les cotes d'Amerique les empechait de me parvenir, et je ne recevais plus rien d'elle...

V

... Dix mois ont passe.

Le _Rendeer_, parti le 1er novembre de San-Francisco, se dirige a toute vitesse vers le sud. Il s'est engage depuis deux jours dans cette zone qui separe les regions temperees des regions chaudes, et qui s'appelle: _zone des calmes tropicaux_.

Hier, c'etait un calme morne, avec un ciel gris qui rappelait encore les regions temperees; l'air etait froid, un rideau de nuages immobiles et tout d'une piece nous voilait le soleil.

Ce matin nous avons passe le tropique, et la mise en scene a brusquement change; c'est bien ce ciel etonnement pur, cet air vif, tiede, delieieux, de la region des alizes, et cette mer si bleue, asile des poissons volants et des dorades.

Les plans sont changes, nous revenons en Europe par le sud de l'Amerique, le cap Horn et l'ocean Atlantique; Tahiti est sur notre route dans le Pacifique, et l'amiral a decide qu'il s'y arreterait en passant. Ce sera peu, rien qu'une relache de quelques jours, quand apres, tout sera fini pour jamais; mais quel bonheur d'arriver, surtout apres avoir craint de ne pas revenir!...

... J'etais accoude sur les bastingages, regardant la mer. Le vieux docteur du _Rendeer_ s'approcha de moi, en me frappant doucement sur l'epaule:

--Eh bien, Loti, dit-il, je sais bien a quoi vous revez: nous y serons bientot, dans votre ile, et meme nous allons si vite que ce sont, je pense, vos amies tahitiennes qui nous tirent a elles...!

--Il est incontestable, docteur, repondis-je, que si elles s'y mettaient toutes...

VI

26 novembre 1873.

En mer.--Nous avons passe hier par un grand vent au milieu des iles Pomotous.

La brise tropicale souffle avec force, le ciel est nuageux.

A midi, la terre (Tahiti) par babord devant.

C'est John qui l'a vue le premier; une forme indecise au milieu des nuages: la pointe de Faaa.

Quelques minutes plus tard, les pics de Moorea se dessinent par tribord, au-dessus d'une panne transparente.

Les poissons volants se levent par centaines.

L'ile delieieuse est la tout pres... Impression singuliere, qui ne peut se traduire...

Cependant la brise apporte deja les parfums tahitiens, des bouffees

d'orangers et de gardenias en fleurs.

Une masse enorme de nuages pese sur toute l'île. On commence a distinguer sous ce rideau sombre la verdure et les cocotiers. Les montagnes defilent rapidement: Papenoo, le grand morne de Mahena, Fataoua, et puis la pointe Venus, Fare-Ute, et la baie de Papeete.

J'avais peur d'une desillusion, mais l'aspect de Papeete est enchanteur. Toute cette verdure doree fait de loin un effet magique au soleil du soir.

Il est sept heures quand nous arrivons au mouillage: personne sur la plage, a nous regarder arriver. Quand je mets pied a terre il fait nuit...

On est comme enivre de ce parfum tahitien qui se condense le soir sous le feuillage epais... Cette ombre est enchanteresse. C'est un bonheur etrange de se retrouver dans ce pays...

... Je prends l'avenue qui mene au palais. Ce soir elle est deserte. Les bouaros l'ont jonchee de leurs grandes fleurs jaune pale et de leurs feuilles mortes. Il fait sous ces arbres une obscurite profonde. Une tristesse inquiete, sans cause connue, me penetre peu a peu au milieu de ce silence inattendu; on dirait que ce pays est mort...

J'approche de l'habitation de Pomare... Les filles de la reine sont la, assises et silencieuses. Quel caprice bizarre a retenu la ces creatures indolentes, qui en d'autres temps fussent venues joyeusement au-devant de nous... Cependant elles se sont parees; elles ont mis de longues tuniques blanches, et des fleurs dans leurs cheveux; elles attendent.

Une jeune femme qui se tient debout a l'ecart, une forme plus svelte que les autres, attire mon regard, et instinctivement je me dirige vers elle.

--_Aue! Loti!... dit-elle en me serrant de toutes ses forces dans ses bras...

Et je rencontre dans l'obscurite les joues douces et les levres fraiches de Rarahu...

VII

Rarahu et moi, nous passames la soiree a errer sans but dans les avenues de Papeete ou dans les jardins de la reine; tantot nous marchions au hasard dans les allees qui se presentaient a nous; tantot nous nous etendions sur l'herbe odorante, dans les fouillis epais des plantes... Il est de ces heures d'ivresse qui passent et qu'on se rappelle ensuite

toute une vie;--ivresses du coeur, ivresses des sens sur lesquelles la nature d'Océanie jetait son charme indéfinissable, et son étrange prestige.

Et pourtant nous étions tristes, tous deux, au milieu de ce bonheur de nous revoir; tous deux nous sentions que c'était la fin, que bientôt nos destinées seraient séparées pour jamais...

Rarahu avait changé; dans l'obscurité, je la sentais plus frêle, et la petite toux si redoutée sortait souvent de sa poitrine. Le lendemain, au jour, je vis sa figure plus pâle et plus accentuée; elle avait près de seize ans; elle était toujours adorablement jeune et enfant; seulement elle avait pris plus que jamais ce quelque chose qu'en Europe on est convenu d'appeler distinction, elle avait dans sa petite physionomie sauvage une distinction fine et suprême. Il semblait que son visage eût pris ce charme ultra-terrestre de ceux qui vont mourir...

Par une fantaisie bien inattendue, elle s'était fait admettre au nombre des suivantes du palais; elle avait précisément demandé d'être au service d'Ariitea, à laquelle elle appartenait en ce moment, et qui s'était prise à beaucoup l'aimer. Dans ce milieu, elle avait puisé certaines notions de la vie des femmes européennes; elle avait appris, surtout à mon intention, l'anglais qu'elle commençait presque à savoir; elle le parlait avec un petit accent singulier, enfantin et naïf; sa voix semblait plus douce encore dans ces mots inusités, dont elle ne pouvait pas prononcer les syllabes dures.

C'était bizarre d'entendre ces phrases de la langue anglaise sortir de la bouche de Rarahu; je l'écoutais avec étonnement, il semblait que ce fut une autre femme...

Nous passâmes tous deux, en nous donnant la main comme autrefois, dans la grande rue qui jadis était pleine de mouvement et d'animation.

Mais, ce soir, plus de chants, plus de couronnes étalées sous les verandas. La même tout était désert. Je ne sais quel vent de tristesse, depuis notre départ, avait soufflé sur Tahiti...

C'était jour de réception chez le gouverneur français; nous nous approchâmes de sa demeure. Par les fenêtres ouvertes, on plongeait dans les salons éclairés; il y avait là tous mes camarades du Rendez, et toutes les femmes de la cour; la reine Pomare, la reine Moe, et la princesse Ariitea. On se demanda plus d'une fois sans doute: "Ou donc est Harry Grant?..." Et Ariitea put répondre avec son sourire tranquille:

--Il est certainement avec Rarahu, qui est maintenant ma suivante pour rire, et qui l'attendait depuis le coucher du soleil devant le jardin de la reine.

Le fait est que Loti était avec Rarahu, et que pour l'instant le reste n'existait plus pour lui...

Une petite creature qu'on tenait sur les genoux dans le coin le plus tranquille du salon, m'avait seule aperçu et reconnu; sa voix d'enfant, déjà bien affaiblie et presque mourante, cria:

--_la ora na, Loti!_ (Je te salue, Loti!)

C'était la petite princesse Pomare V, la fille adorée de la vieille reine.

J'embrassai par la fenêtre sa petite main qu'elle me tendait, et l'incident passa inaperçu du public...

Nous continuâmes à errer tous deux; nous n'avions plus de gîte ou nous retirâmes ensemble; Rarahu était influencée comme moi par la tristesse des choses, le silence et la nuit.

À minuit elle voulut rentrer au palais, pour faire son service auprès de la reine et d'Ariitea. Nous ouvrîmes sans bruit la barrière du jardin et nous avançâmes avec précaution pour examiner les lieux. C'est qu'il fallait éviter les regards du vieil Ariifaite, le mari de la reine, qui rôde souvent le soir sous les verandas de ses domaines.

Le palais s'élevait isolé, au fond du vaste enclos; sa masse blanche se dessinait clairement à la faible clarté des étoiles; on n'entendait nulle part aucun bruit. Au milieu de ce silence, le palais de Pomare prenait ce même aspect qu'il avait autrefois, quand je le voyais dans mes rêves d'enfance. Tout était endormi à l'entour; Rarahu, rassurée, monta par le grand perron, en me disant adieu.

Je descendis à la plage, prendre mon canot pour rentrer à bord; tout ce pays me semblait ce soir-là d'une tristesse désolée.

Pourtant c'était une belle nuit tahitienne, et les étoiles australes resplendissaient...

VIII

Le lendemain Rarahu quitta le service d'Ariitea qui ne s'y opposa point.

Notre case sous les grands cocotiers, qui était restée déserte en mon absence, se rouvrit pour nous. Le jardin était plus fouillis que jamais, et tout envahi par les herbes folles et les goyaviers; les pervenches roses avaient poussé et fleuri jusque dans notre chambre... Nous reprîmes possession du logis abandonné avec une joie triste. Rarahu y rapporta son vieux chat fidèle, qui était demeuré son meilleur ami et qui s'y retrouva en pays connu.... Et tout fut encore comme aux anciens

jours...

IX

Les oiseaux commandes par la petite princesse m'avaient donne la plus grande peine en route, la plus grande peine que des oiseaux puissent donner.--Une vingtaine survivaient, sur trente qu'ils avaient ete d'abord, encore se trouvaient-ils tres fatigues de leur traversee,-- une vingtaine de petits etres depeignes, gluants, piteux, qui avaient ete autrefois des pinsons, des linottes et des chardonnerets.-- Cependant ils furent agrees par l'enfant malade, dont les grands yeux noirs s'eclairerent a leur vue d'une joie tres vive.

--_Mea maitai!_ (C'est bien, dit-elle, c'est bien, Loti!)

Les oiseaux avaient conserve un de leurs plus grands charmes;-- deplumes, souffreteux, ils chantaient tout de meme,--et la petite reine les ecoutait avec ravissement.

X

Papeete, 28 novembre 1873.

A sept heures du matin,--heure delicieuse entre toutes dans les pays du soleil,--j'attendais, dans le jardin de la reine, Taimaha, a qui j'avais fait donner rendez-vous.

De l'avis meme de Rarahu, Taimaha etait une incomprehensible creature qu'elle avait a peine pu voir depuis mon depart et qui ne lui avait jamais donne que des reponses vagues ou incoherentes au sujet des enfants de Roueri.

A l'heure dite, Taimaha parut en souriant, et vint s'asseoir pres de moi. Pour la premiere fois je voyais en plein jour cette femme qui, l'annee precedente, m'etait apparue d'une maniere a moitie fantastique, la nuit, et a l'instant du depart.

--Me voici, Loti, dit-elle,--en allant au-devant de mes premieres questions,--mais mon fils Taamari n'est pas avec moi; deux fois j'avais charge le chef de son district de l'amener ici; mais il a peur de la mer, et il a refuse de venir. Atario, lui, n'est plus a Tahiti; la vieille Huahara l'a fait partir pour l'ile de Raiatea, ou une de ses soeurs desirait un fils.

Je me heurtais encore contre l'impossible,--contre l'inertie et les inexplicables bizarreries du caractere maori.

Taimaha souriait.--Je sentais qu'aucun reproche, aucune supplication ne la toucheraient plus. Je savais que ni prieres, ni menaces, ni intervention de la reine ne pourraient obtenir que dans des delais si courts on me fit venir de si loin cet enfant que je voulais connaitre. Et je ne pouvais prendre mon parti de m'eloigner pour toujours sans l'avoir vu.

--Taimaha, dis-je apres un moment de reflexion silencieuse, nous allons partir ensemble pour l'ile de Moorea. Tu ne peux pas refuser au frere de Roueri de l'accompagner dans son voyage chez ta vieille mere, pour lui montrer ton fils.

Et pourtant j'etais bien avare de ces quelques jours derniers passes a Papeete, bien jaloux de ces dernieres heures d'amour et d'etrange bonheur...

XI

Papeete, 29 novembre.

Encore le chant rapide, et le bruit et la frenesie de la _upa-upa_ ; encore la foule des Tahitiennes devant le palais de Pomare; une derniere grande fete au clair des etoiles comme autrefois.

Assis sous la veranda de la reine, je tenais dans ma main la main amaigrie de Rarahu, qui portait dans ses cheveux une profusion inusitee de fleurs et de feuillage. Pres de nous etait assise Taimaha, qui nous contait sa vie d'autrefois, sa vie avec Roueri. Elle avait ses heures de souvenir et de douce sensibilite; elle avait verse des larmes vraies, en reconnaissant certain pareo bleu,--pauvre relique du passe que mon frere avait jadis rapportee au foyer, et que moi j'avais trouve plaisir a ramener en Oceanie.

Notre voyage a Moorea etait decide en principe; il n'y avait plus que les difficultes materielles qui en retardaient l'execution.

XII

1er decembre 1873.

Le depart pour Moorea s'organisa de grand matin sur la plage.

Le chef Tatari, qui rejoignait son ile, donnait passage a Taimaha et a moi sur la recommandation de la reine.--Il emmenait aussi deux jeunes hommes de son district, et deux petites filles qui tenaient des chats en laisse. Ce fut en face meme de la case abandonnee de Roueri que nous vinmes nous embarquer; le hasard avait amene ce rapprochement.

Ce n'etait pas sans grand'peine que ce voyage avait pu s'arranger, l'amiral ne comprenait point quelle nouvelle fantaisie me prenait d'aller courir dans cette ile de Moorea, et, en raison du peu de temps que le _Rendeer_ devait passer a Papeete, il m'avait pendant deux jours refuse l'autorisation de partir. De plus, les vents regnants rendaient les communications difficiles entre les deux pays, et la date de mon retour a Tahiti restait problematique.

On mettait a l'eau la baleiniere de Tatari; les passagers apportaient leur leger bagage et prenaient gaiment conge de leurs amis; nous allions partir.

A la derniere minute, Taimaha, changeant brusquement d'idee, refusa de me suivre; elle alla s'appuyer contre la case de Roueri, et, cachant sa tete dans ses mains, elle se mit a pleurer.

Ni mes prieres, ni les conseils de Tatari ne purent rien contre la decision inattendue de cette femme, et force nous fut de nous eloigner sans elle.

XIII

La traversee dura pres de quatre heures; au large, le vent etait fort et la mer grosse, la baleiniere se remplit d'eau.

Les deux chats passagers, fatigues de crier, s'etaient couches tout mouilles aupres des deux petites filles, qui ne donnaient plus signe de vie.

Tout trempes, nous abordames loin du point que nous voulions atteindre, dans une baie voisine du district de Papetoai,--pays sauvage et enchanteur, ou nous tirames la baleiniere au sec sur le corail.

Il y avait tres loin, de ce lieu au district de Mataveri qu'habitaient les parents de Taimaha et le fils de mon frere.

Le chef Tauiro me donna pour guide son fils Tatari, et nous partimes

tous deux par un sentier a peine visible, sous une voute admirable de palmiers et de pandanus.

De loin en loin nous traversions des villages batis sous bois, ou les indigenes assis a l'ombre, immobiles et reveurs comme toujours, nous regardaient passer.--Des jeunes filles se detachaient des groupes, et venaient en riant nous offrir des cocos ouverts et de l'eau fraiche.

A mi-chemin, nous fimes halte chez le vieux chef Tairapa, du district de Teharosa. C'etait un grave vieillard a cheveux blancs, qui vint au-devant de nous appuye sur l'epaule d'une petite fille delicieusement jolie.

Jadis il avait vu l'Europe et la cour du roi Louis-Philippe. Il nous conta ses impressions d'alors et ses etonnements; on eut cru entendre le vieux Chactas contant aux Natchez sa visite au Roi-Soleil.

XIV

Vers trois heures de l'apres-midi, je fis mes adieux au chef Tairapa, et continuai ma route.

Nous marchames encore une heure environ, dans des sentiers sablonneux, sur des terrains que Tatari me dit appartenir a la reine Pomare.

Puis nous arrivames a une baie admirable, ou des milliers de cocotiers balancaient leur tete au vent de la mer.

On se sentait sous ces grands arbres aussi ecrases, aussi infime, qu'un insecte microscopique circulant sous de grands roseaux.--Toutes ces hautes tiges greles etaient, comme le sol, d'une monotone couleur de cendre; et, de loin en loin, un pandanus ou un laurier-rose charge de fleurs jetait une nuance eclatante sous cette immense colonnade grise.-
-La terre nue etait semee de debris de madreporas, de palmes dessechees, de feuilles mortes.--La mer, d'un bleu fonce, deferlait sur une plage de coraux brises d'une blancheur de neige; a l'horizon apparaissait Tahiti, a demi perdu dans la vapeur, baignait dans la grande lumiere tropicale.

Le vent sifflait tristement la-dessous, comme parmi des tuyaux d'orgues gigantesques; ma tete s'emplissait de pensees sombres, d'impressions etranges.--et ces souvenirs de mon frere, que j'etais venu la invoquer, revivaient comme ceux de mon enfance, a travers la nuit du passe...

XV

--Voici, dit Tatari, les personnes de la famille de Taimaha; l'enfant que tu cherches doit être là, ainsi que sa vieille grand'mère Hapoto.

Nous apercevions en effet devant nous un groupe d'indigènes assis à l'ombre; c'étaient des enfants et des femmes dont les silhouettes obscures se profilaient sur la mer étincelante.

Mon cœur battait fort en approchant d'eux, à la pensée que j'allais voir cet enfant inconnu, déjà aimé, -pauvre petit sauvage, lié à moi-même par les puissants liens du sang.

--Celui-ci est Loti, le frère de Roueri,--celle-ci est Hapoto, la mère de Taimaha, dit Tatari en me montrant une vieille femme qui me tendit sa main tatouée.

--Et voici Taamari, continua-t-il, en désignant un enfant qui était assis à mes pieds.

J'avais pris dans mes bras avec amour cet enfant de mon frère;--je le regardais, cherchant à reconnaître en lui les traits déjà lointains de Roueri. C'était un délicieux enfant, mais je retrouvais dans sa figure ronde les traits seuls de sa mère, le regard noir et velouté de Taimaha.

Il me semblait bien jeune aussi: dans ce pays, où les hommes et les plantes poussent si vite, j'attendais un grand garçon de treize ans, au regard profond comme celui de Georges, et pour la première fois un doute amerement triste me traversa l'esprit...

XVI

Vérifier l'époque de la naissance de Taamari était chose difficile,--et j'interrogeai inutilement les femmes. Là-bas où les saisons passent inaperçues, dans un éternel été, la notion des dates est incomplète,--et les années se comptent à peine.

--Cependant, dit Hapoto, on avait remis au chef des écrits qui étaient comme les actes de naissance de tous les enfants de la famille,--et ces papiers étaient conservés dans le _farehau_ du district.

Une jeune fille, à ma prière, partit pour les chercher, au village de Tehapeu, en demandant deux heures pour aller et revenir.

Ce site ou nous étions avait quelque chose de magnifique et de terrible; rien dans les pays d'Europe ne peut faire concevoir l'idée de ces paysages de la Polynésie; ces splendeurs et cette tristesse ont été créées pour d'autres imaginations que les nôtres.

Derrière nous, les grands pics s'élançaient dans le ciel clair et profond. Dans toute l'étendue de cette baie, déployée en cercle immense, les cocotiers s'agitaient sur leurs grandes tiges; la puissante lumière tropicale étincelait partout.--Le vent du large soufflait avec violence, les feuilles mortes voltigeaient en tourbillons; la mer et le corail faisaient grand bruit...

J'examinai ces gens qui m'entouraient; ils me semblaient différents de ceux de Tahiti; leurs figures graves avaient une expression plus sauvage.

L'esprit s'endort avec l'habitude des voyages; on se fait à tout,--aux sites exotiques les plus singuliers, comme aux visages les plus extraordinaires. À certaines heures pourtant, quand l'esprit s'éveille et se retrouve lui-même, on est frappé tout à coup de l'étrangeté de ce qui vous entoure.

Je regardais ces indigènes comme des inconnus,--pénétre pour la première fois des différences radicales de nos races, de nos idées et de nos impressions; bien que je fusse vêtu comme eux, et que je comprisse leur langage, j'étais isolé au milieu d'eux tous, autant que dans l'île du monde la plus déserte.

Je sentais lourdement l'effroyable distance qui me séparait de ce petit coin de la terre qui est le mien, l'immensité de la mer, et ma profonde solitude...

Je regardai Taamari et l'appelai près de moi: il appuya familièrement sur mes genoux sa petite tête brune. Et je pensai à mon frère Georges qui dormait à cette heure, du sommeil éternel, couché dans les profondeurs de la mer, là-bas, sur la côte lointaine du Bengale.--Cet enfant était son fils, et une famille issue de notre sang se perpétuerait dans ces îles perdues...

--Loti, dit en se levant la vieille Hapoto, viens te reposer dans ma case, qui est à cinq cents pas d'ici sur l'autre plage. Tu y trouveras de quoi manger et dormir; tu y verras mon fils Teharo, et vous conviendrez ensemble des moyens de retourner à Tahiti, avec cet enfant que tu veux emmener.

La case de la vieille Hapoto etait a quelques pas de la mer; c'etait la classique case maorie, avec les vieux pavés de galets noirs, la muraille a jours, et le toit de pandanus, repaire des scorpions et des cents-pieds.--Des pieces de bois massives soutenaient de grands lits d'une forme antique, dont les rideaux etaient faits de l'ecorce distendue et assouplie du murier a papier.--Une table grossiere composait, avec ces lits primitifs, tout l'ameublement du logis; mais sur cette table etait posee une Bible tahitienne, qui venait rappeler au visiteur que la religion du Christ etait en honneur dans cette chaumiere perdue.

Teharo, le frere de Taimaha, etait un homme de vingt-cinq ans, a la figure intelligente et douce; il avait conserve de mon frere un souvenir mele de respect et d'affection, et me recut avec joie.

Il avait a sa disposition la baleiniere du chef du district, et nous convinmes de repartir pour Tahiti des que le vent et l'etat de la mer nous le permettraient.

J'avais dit que j'etais habitue a la nourriture indigene, et que je me contenterais comme le reste de la famille des fruits de l'arbre-a-pain. Mais la vieille Hapoto avait ordonne de grands preparatifs pour mon repas du soir, qui devait etre un festin. On poursuivit plusieurs poules pour les etrangler, et on alluma sur l'herbe un grand feu, destine a cuire pour moi le _feii_ et les fruits de l'arbre-a-pain.

XVIII

Cependant le temps s'ecoulait lentement. Il fallait plus d'une heure encore avant que la jeune fille qui etait allee chercher les actes de naissance des enfants de Taimaha put revenir.

En l'attendant, je fis au bord de la mer, avec mes nouveaux amis, une promenade qui m'a laisse un souvenir fantastique comme celui d'un reve.

Depuis cet endroit jusqu'au district d'Afareahitu vers lequel nous nous dirignons, le pays n'est plus qu'une etroite bande de terrain, longue et sinueuse, resserree entre la mer et les mornes a pic,--au flanc desquels sont accrochees d'impenetrables forets.

Autour de moi, tout semblait de plus en plus s'assombrir. Le soir, l'isolement, la tristesse inquiete qui me penetrerait, pretaient a ces paysages quelque chose de desole.

C'etaient toujours des cocotiers, des lauriers-roses en fleurs et des pandanus, tout cela etonnant haut et frele, et courbe par le vent. Les longues tiges des palmiers, penchees en tous sens, portaient ca et

la des touffes de lichen qui pendaient comme des chevelures grises.--
Et puis, sous nos pieds, toujours cette meme terre nue et cendree,
criblee de trous de crabes.

Le sentier que nous suivions semblait abandonne: les crabes bleus
avaient tout envahi; ils fuyaient devant nous, avec ce bruit particulier
qu'ils font le soir.--La montagne etait deja pleine d'ombres.

Le grand Teharo marchait pres de moi, reveur et silencieux comme un
Maori, et je tenais par la main l'enfant de mon frere.

De temps a autre, la voix douce de Taamari s'elevait au milieu de tous
les grands bruits monotones de la nature; ses questions d'enfant etaient
incoherentes et singulieres.--J'entendais cependant sans difficulte le
langage de ce petit etre, que bien des gens qui parlent a Tahiti le
dialecte de la plage n'eussent pas compris; il parlait la vieille
langue maorie a peu pres pure.

Nous vimes poindre sur la mer une pirogue voilee, qui revenait
imprudemment de Tahiti; elle entra bientot dans les bassins interieurs
du recif, presque couchee sous ce grand vent alize.

Il en sortit quelques indigenes, deux jeunes filles qui se mirent a
courir toutes mouillees, jetant au vent triste la note inattendue de
leurs eclats de rire.

Il en sortit aussi un vieux Chinois en robe noire, qui s'arreta pour
caresser le petit Taamari, et tira de son sac des gateaux qu'il lui
donna.

Cette prevenance de ce vieux pour cet enfant, et son regard, me
donnerent une idee horrible...

Le jour baissait, les cocotiers s'agitaient au-dessus de nos tetes,
secouant sur nous leurs cent-pieds et leurs scorpions.--Il passait des
rafales qui courbaient ces grands arbres comme un champ de roseaux; les
feuilles mortes voltigeaient follement sur la terre nue...

Je fis cette reflexion naturelle, qu'il faudrait sans doute rester
plusieurs jours dans cette ile avant qu'il fut possible a une pirogue de
prendre la mer; cela arrive frequemment entre Tahiti et Moorea.--Le
depart du _Rendeer_ etait fixe aux premiers jours de la semaine
suivante; mon absence ne le retarderait pas d'une heure,--et les
derniers moments que j'aurais pu passer avec Rarahu,--les derniers de
la vie, s'envoleraient ainsi loin d'elle.

Quand nous revinmes, la nuit tombait tout a fait.--Je n'avais prevu
cette nuit, ni l'impression sinistre que me causait son approche.

Je commencais a sentir aussi l'engourdissement et la soif de la fièvre;
--les impressions si vives de cette journee l'avaient determinee sans

doute, en meme temps qu'un grand exces de fatigue.

Nous nous assimes devant la case de la vieille Hapoto.

Il y avait la plusieurs jeunes filles couronnees de fleurs, qui etaient venues des cases voisines pour voir le _paoupa_ (l'etranger)--car il en vient rarement dans ce district.

--Tiens! dit l'une d'elles, en s'approchant de moi,--c'est toi, Mata-reva!...

Depuis longtemps je n'avais pas entendu prononcer ce nom que Rarahu m'avait donne jadis et contre lequel avait prevalu celui de Loti.

Elle avait appris ce nom dans le district d'Apire, au bord du ruisseau de Fataoua, ou l'annee precedente elle m'avait vu.

La nature et toutes choses prenaient pour moi des aspects etranges et imprevis, sous l'influence de la fièvre et de la nuit.--On entendait dans les bois de la montagne le son plaintif et monotone des flutes de roseau.

A quelques pas de la, sous un toit de chaume soutenu par des pieux de bourao, on faisait la cuisine a mon intention.--Le vent balayait terriblement cette cuisine; des hommes nus, avec de grands cheveux ebouriffes, etaient accroupis la, comme des gnomes, autour d'une epaisse fumee.--Le mot "Toupapahou!", prononce pres de moi, resonait etrangement a mes oreilles...

XIX

Cependant la jeune fille qui avait ete envoyee chez le chef du district arriva,--et je pus encore lire a cette derniere lueur du jour les quelques phrases tahitiennes qui retablissaient la verite par des dates:

Ua fanau o Taamari i te Taimaha, Est ne le Taamari de la Taimaha, I te mahana pae no Tiurai 1864... le jour cinq de juillet 1864... Ua fanau o Atario i te Taimaha. Est ne le Atario de la Taimaha, I te mahana piti no Aote 1865... le jour deux de aout 1865...

.....
.

Un grand effondrement venait de se faire, un grand vide dans mon coeur, --et je ne voulais pas voir, je ne voulais pas croire.--Chose etrange, je m'etais attache a l'idee de cette famille tahitienne,--et ce vide qui se faisait la me causait une douleur mysterieuse et

profonde; c'était quelque chose comme si mon frere perdu eut ete plonge plus avant et pour jamais dans le neant; tout ce qui etait lui s'enfoncait dans la nuit, c'était comme s'il fut mort une seconde fois. --Et il semblait que ces iles fussent devenues subitement desertes,-- que tout le charme de l'Oceanie fut mort du meme coup, et que rien ne m'attachat plus a ce pays.

--Es-tu bien sur, disait d'une voix tremblante la mere de Taimaha,-- pauvre vieille femme a moitie sauvage,--es-tu bien sur, Loti, des choses que tu viens nous dire?...

Je leur affirmai a tous ce mensonge.--Taimaha avait fait ce que fait plus d'une incomprehensible Tahitienne; apres le depart de Roueri, elle avait pris un autre amant europeen; on ne voyage guere, entre le district de Mataveri et Papeete; elle avait pu tromper sa mere, son frere et ses soeurs, en leur cachant pendant deux ans le depart de celui auquel ils l'avaient confiee,--apres quoi elle etait venue le pleurer a Moorea.--Elle l'avait reellement pleure pourtant, et peut-etre n'avait-elle aime que lui.

Le petit Taamari etait encore pres de moi, la tete appuyee sur mes genoux.--La vieille Hapoto le tira rudement par le bras.--Elle se cacha la figure dans ses mains ridees et couvertes de tatouages; un peu apres, je l'entendis pleurer...

XX

Je restai la longtemps assis, tenant toujours en main les papiers du chef, et cherchant a rassembler mes idees embrouillees par la fièvre.

Je m'etais laisse abuser comme un enfant naif par la parole de cette femme; je maudissais cette creature, qui m'avait pousse dans cette ile desolee, tandis qu'a Tahiti Rarahu m'attendait, et que le temps irreparable s'envolait pour nous deux.

Les jeunes filles etaient toujours la assises, avec leurs couronnes de gardenias qui repandaient leur parfum du soir; tous etaient immobiles, la tete tournee vers la foret, groupes, comme pour s'unir contre l'obscurite envahissante, contre la solitude et le voisinage des bois.

Le vent gemissait plus fort, il faisait froid et il faisait nuit...

XXI

Je fis peu d'honneur au souper qui m'était offert, et, Teharo m'ayant abandonné son lit, je m'étendis sur les nattes blanches, essayant du sommeil pour calmer ma tête troublée.

Lui, Teharo, s'engageait à veiller jusqu'au jour, afin que rien ne retardât notre départ pour Tahiti, si, vers le matin, le vent venait à s'apaiser.

La famille prit son repas du soir,--et tous s'étendirent silencieusement sur leurs lits de chaume, roulés comme des momies d'Égypte dans leurs pareos sombres,--la nuque reposant à l'antique sur des supports en bois de bambou.

La lampe d'huile de cocotier, tourmentée par le vent, ne tarda pas à mourir, et l'obscurité devint profonde.

XXII

Alors commença une nuit étrange, toute remplie de visions fantastiques et d'épouvante.

Les draperies d'écorce de murier voltigeaient autour de moi avec des frolements d'ailes de chauves-souris, le terrible vent de la mer passait sur ma tête. Je tremblais de froid sous mon pareo.--Je sentais toutes les terreurs, toutes les angoisses des enfants abandonnés...

Où trouver en français des mots qui traduisent quelque chose de cette nuit polynésienne, de ces bruits désolés de la nature,--de ces grands bois sonores, de cette solitude dans l'immensité de cet océan,--de ces forêts remplies de sifflements et de rumeurs étranges, peuplées de fantômes;--les Toupapahous de la légende océanienne, courant dans les bois avec des cris lamentables,--des visages bleus,--des dents aiguës et de grandes chevelures...

Vers minuit, j'entendis au dehors un bruit distinct de voix humaines qui me fit du bien; et puis une main prit doucement la mienne:

C'était Teharo qui venait voir si j'avais encore la fièvre.

Je lui dis que j'avais aussi le délire par instants, et d'étranges visions,--et le priai de rester près de moi. Ces choses sont familières aux Maoris, et ne les étonnent jamais.

Il garda ma main dans la sienne, et sa présence apporta du calme à mon imagination.

Il arriva aussi que, la fièvre suivant son cours, j'eus moins froid,--

et finis par m'endormir.

XXIII

A trois heures du matin, Teharo m'éveilla.--A ce moment je me crus la-bas, a Brightbury, couche dans ma chambre d'enfant, sous le toit beni de la vieille maison paternelle; je crus entendre les vieux tilleuls de la cour remuer sous ma fenetre leurs branches moussues,--et le bruit familier du ruisseau sous les peupliers...

Mais c'étaient les grandes palmes des cocotiers qui se froissaient au dehors,--et la mer qui rendait sa plainte eternelle sur les recifs de corail.

Teharo m'éveillait pour partir; le temps s'était calme, et on appretait la pirogue.

Quand je fus dehors, j'en éprouvai du bien; mais j'avais la fièvre encore, et la tête me tournait un peu.

Les Maoris allaient et venaient sur la plage, apportant dans l'obscurité les mats, les voiles et les pagayes.

Je m'étendis, épuisé, dans l'embarcation, et nous partimes.

XXIV

C'était une nuit sans lune.--Cependant a la lueur diffuse des étoiles on distinguait nettement les forêts suspendues au-dessus de nos têtes,--et les tiges blanches des grands cocotiers penchés.

Nous avions pris sous l'impulsion du vent une vitesse imprudente, au moment de passer en pleine nuit la ceinture des récifs; les Maoris exprimaient tout bas leur frayeur, de courir ainsi par mauvais temps dans l'obscurité.

La pirogue, en effet, toucha plusieurs fois sur le corail. Les redoutables rameaux blancs écorchèrent sa quille avec un bruit sourd, mais ils se brisèrent, et nous passâmes.

Au large, la brise tomba;--subitement le calme se fit. Ballottes par une houle énorme, dans une nuit profonde, nous n'avancions plus; il fallut pagayer.

Cependant la fièvre était passée; j'avais pu me lever, et prendre en main le gouvernail.--Je vis alors qu'une vieille femme était étendue au fond de la pirogue; c'était Hapoto, qui nous avait suivis pour aller parler à Taimaha.

Quand la mer se fut calmée comme le vent, le jour était presque paraitre.

Nous aperçûmes bientôt les premières lueurs de l'aube;--et les hauts pics de Moorea, qui déjà s'éloignaient, prirent une légère teinte rose.

La vieille femme étendue à mes pieds était immobile et semblait évanouie; mais les Maoris respectaient ce sommeil voisin de la mort, que lui avaient donné la fatigue et l'excès de la frayeur; ils parlaient bas pour ne point la troubler.

Chacun de nous procéda sans bruit à sa toilette, en se plongeant dans l'eau de la mer.--Après quoi nous fîmes des cigarettes de pandanus en attendant le soleil.

Le lever du jour fut calme et splendide; tous les fantômes de la nuit s'étaient envolés; je m'éveillais de ces rêves sinistres avec une intime sensation de bien-être physique.

Et bientôt, quand j'aperçus Tahiti, Papeete, la case de la reine, celle de mon frère, au beau soleil du matin;--Moorea, non plus sombre et fantastique, mais baignée de lumière, je vis combien j'aimais encore ce pays, malgré ce vide qui venait de se faire pour moi, et ces liens du sang qui n'existaient plus;--et je pris en courant le chemin de la chère petite case où Rarahu m'attendait...

.....
.

XXV

... Le jour fixé par la petite princesse pour lâcher dans la campagne les oiseaux chanteurs était arrivé.

Nous étions cinq personnes qui devions procéder à cette importante opération, et, une voiture partie de chez la reine nous ayant déposés à l'entrée des sentiers de Fataoua, nous nous enfoncâmes sous bois.

La petite Pomare qu'on nous avait confiée marchait tout doucement entre Rarahu et moi qui, tous deux, lui donnions la main; deux suivantes venaient par derrière, portant sur un bâton la cage et ses précieux habitants.

Ce fut dans un recoin delicieux du bois de Fataoua, loin de toute habitation humaine, que l'enfant desira s'arreter.

C'etait le soir; le soleil deja tres bas ne penetrait plus guere sous l'epais couvert de la foret; au-dessus de toute cette vegetation, il y avait encore les grands mornes qui jetaient sur nous leurs ombres. Une lumiere bleuatre, qui descendait d'en haut comme dans les caves, tombait a terre sur un tapis de fougères fines et exquises; sous les grands arbres s'etalaient des citronniers tout blancs de fleurs.--On entendait de loin dans l'air humide le bruit de la grande cascade;-- autrement, c'etait toujours ce silence des bois de la Polynesie,-- sombre pays enchante, auquel il semble qu'il manque la vie.

La petite-fille de Pomare, grave et serieuse, ouvrit elle-meme la porte aux oiseaux,--et puis nous nous retirames tous pour ne point troubler ce depart.

Mais les petites betes avaient l'air peu disposees a prendre la volee. Celle qui la premiere passa la tete a la porte,--une grosse linotte sans queue,--parut examiner attentivement les lieux, et puis elle rentra, effrayee de ce silence et de cet air solennel,--pour dire aux autres sans doute: "Vous vous trouverez mal dans ce pays; le Createur n'y avait point mis d'oiseaux; ces ombrages ne sont pas faits pour nous."

Il fallut les prendre tous a la main pour les decider a sortir, et quand toute la bande fut dehors, sautillant de branche en branche d'un air inquiet,--nous retournames sur nos pas.

Il faisait deja presque nuit. Nous les entendimes derriere nous jusqu'au moment ou nous fumes hors des grands bois...

.....
..

XXVI

...Je ne puis exprimer l'effet etrange que me produisait Rarahu lorsqu'elle me parlait anglais. Elle avait conscience de cette impression, et n'employait ce langage que lorsqu'elle etait sure de ce qu'elle allait dire, et desirait que j'en fusse particulierement frappe. Sa voix avait alors une douceur indefinissable, un bizarre charme de penetration et de tristesse; il y avait des mots, des phrases qu'elle prononcait bien;--et alors il semblait que ce fut une jeune fille de ma race et de mon sang; il semblait que tout a coup cela nous rapprochat l'un de l'autre, d'une maniere mysterieuse et inattendue...

Elle voyait maintenant qu'il ne fallait plus songer a me garder aupres d'elle, que ce projet d'autrefois etait abandonne comme un reve d'enfant, que tout cela etait bien impossible et bien fini pour jamais. Nos jours etaient comptes.--Tout au plus parlais-je de revenir, et encore, elle n'y croyait pas. En mon absence, je ne sais ce qu'avait fait la pauvre petite; on ne lui avait pas connu d'amants europeens, c'etait tout ce que j'avais desire apprendre.--J'avais conserve au moins sur son imagination une sorte de prestige que la separation ne m'avait pas enleve, et qu'aucun autre que moi n'avait pu avoir; a mon retour, tout l'amour que peut donner une petite fille passionnee de seize ans, elle me l'avait prodigue sans mesure,--et pourtant, je le voyais bien, en meme temps que nos derniers jours s'envolaient, Rarahu s'eloignait de moi; elle souriait toujours de son meme sourire tranquille, mais je sentais que son coeur se remplissait d'amertume, de disenchantement, de sourde irritation, et de toutes les passions effrenees des enfants sauvages.

Je l'aimais bien, mon Dieu, pourtant!

Quelle angoisse de la quitter, et de la quitter perdue...

--Oh! ma chere petite amie, lui disais-je, o ma bien-aimee, tu seras sage, apres mon depart. Et moi, je reviendrai si Dieu le permet. Tu crois en Dieu, toi aussi; prie, au moins,--et nous nous reverrons encore dans l'eternite.

"Pars, toi aussi, lui disais-je a genoux; va, loin de cette ville de Papeete; va vivre avec Tiahoui, ta petite amie, dans un district eloigne ou ne viennent pas les Europeens;--tu te marieras comme elle, tu auras une famille comme les femmes chretiennes; avec de petits enfants qui t'appartiendront et que tu garderas pres de toi, tu seras heureuse...

Alors et toujours, ce meme incomprehensible sourire paraissait sur ses levres;--elle baissait la tete et ne repondait plus.--Et je comprenais bien qu'apres mon depart elle serait une des petites filles les plus folles, et les plus perdues de Papeete.

Quelle angoisse c'etait, mon Dieu, quand, silencieuse et distraite,--a tout ce que je trouvais de suppliant et de passionne a lui dire,--elle souriait de son meme sourire de sombre insouciance, de doute et d'ironie...

Y a-t-il une souffrance comparable a celle-la: aimer, et sentir qu'on ne vous ecoute plus?--que ce coeur qui vous appartenait se ferme, quoi que vous fassiez?--que le cote sombre et inexplicable de sa nature reprend sur lui sa force et ses droits?...

Et pourtant on aime de toute son ame cette ame qui vous echappe. Et puis, la mort est la qui attend; elle va prendre bientot ce corps adore, qui est la chair de votre chair. La mort sans resurrection, sans espoir, --puisque celle-la meme qui va mourir ne croit plus a rien de ce qui sauve et fait revivre...

Si cette ame etait tout a fait mauvaise et perdue, on en ferait le sacrifice comme d'une chose impure... Mais, sentir qu'elle souffre, savoir qu'elle a ete douce, aimante, et pure!--C'est comme un voile de tenebres qui l'enveloppe,--une mort anticipee qui l'etreint et qui la glace. Peut-etre ne serait-il pas impossible de la sauver encore,-- mais il faut partir, s'en aller pour toujours,--et le temps passe et on ne peut rien!...

Alors ce sont des transports d'amour, d'amour et de larmes;--on veut s'enivrer a la derniere heure de tout ce qui va vous etre enleve sans retour,--et prendre encore, avant la fin qui va venir, tout ce qu'on peut arracher a la vie de joies delirantes et de sensations fievreuses...

.....
.

XXVII

...Nous cheminions, Rarahu et moi, en nous donnant la main, sur la route d'Apire. C'etait l'avant-veille du depart.

Il faisait une accablante chaleur d'orage.--L'air etait charge de senteurs de goyaves mures; toutes les plantes etaient enervees. De jeunes cocotiers d'un jaune d'or dessinaient leurs palmes immobiles sur un ciel noir et plumbe; le morne de Fataoua montrait dans les nuages ses cornes et ses dents; ces montagnes de basalte semblaient peser lourdes et chaudes sur nos tetes, et opprimer nos pensees comme nos sens.

Deux femmes, qui paraissaient nous attendre au bord du chemin, se leverent a notre approche et s'avancerent vers nous.

L'une qui etait vieille, cassee, tatouee entrainait par la main l'autre, qui etait encore belle et jeune;--c'etait Hapoto, et sa fille Taimaha.

--Loti, dit humblement la vieille femme, pardonne a Taimaha...

Taimaha souriait de son eternel sourire en baissant les yeux comme un enfant pris en faute, mais qui n'a pas conscience du mal qu'il a fait et n'en eprouve aucun remords.

--Loti, dit Rarahu en anglais, Loti, pardonne-lui!

Je pardonnai a cette femme, et prit sa main qu'elle me tendait.--Il ne nous est pas possible, a nous qui sommes nes sur l'autre face du monde, de juger ou seulement de comprendre ces natures incompletes, si differentes des notres, chez qui le fond demeure mysterieux et sauvage, et ou l'on trouve pourtant, a certaines heures, tant de charme d'amour,

et d'exquise sensibilité.

Taimaha avait à me remettre un objet bien précieux,--une relique d'autrefois,--le pareo de Roueri que, sur sa demande, je lui avais confié.

Elle l'avait blanchi et réparé avec un soin extrême. Elle parut émue cependant, et une larme trembla dans ses yeux quand elle me remit ce souvenir--qui allait retourner avec moi là-bas, à Brightbury d'où je l'avais emporté.

XXVIII

Dans une dernière visite que je fis à Pomare, je lui recommandai Rarahu.

--... Et quand même, Loti, dit-elle, maintenant, qu'en ferais-tu?...

--Je reviendrai, répondis-je en hésitant.

--Loti!... ton frère aussi devait revenir!... Vous dites tous cela, continua-t-elle lentement, comme repassant ses propres souvenirs.-- Quand vous quittez mon pays, vous dites tous cela.--Mais la terre britannique (_te funua piritania) est loin de la Polynésie; de tous ceux que j'ai vus partir, il en est bien peu qui soient revenus...

"En tout cas, embrasse celle-ci, dit-elle en montrant sa petite-fille.-
-Car celle-ci, tu ne la retrouveras plus..."

XXIX

Le soir, Rarahu et moi, nous étions assis sous la véranda de notre case; on entendait partout dans l'herbe les bruits de cigales des soirs d'été.

--Les branches non émondées des orangers et des hibiscus donnaient à notre demeure un air d'abandon et de ruine; nous étions à moitié cachés sous leurs masses capricieuses et touffues.

--Rarahu, disais-je, ne veux-tu plus croire au Dieu de ton enfance, qu'autrefois tu savais prier avec amour?

--Quand l'homme est mort, répondit lentement Rarahu, et enfoui sous la terre, quelqu'un pourrait-il l'en faire sortir?

--Pourtant, dis-je encore, en me rattachant à certaines croyances

sombres qu'elle n'avait pas perdues,--pourtant tu as peur des fantomes; tu sais bien qu'a cette heure meme, autour de nous, dans ces arbres, peut-etre il y en a...

--Ah! oui, dit-elle avec un frisson,--apres, il y a peut-etre le Toupapahou; apres la mort, il y a le fantome qui, quelque temps, parait encore, et rode incertain dans les bois;--mais je pense que le Toupapahou s'eteint aussi, quand, a la longue, il n'a plus de forme sous la terre,--et qu'alors c'est la fin...

Je n'oublierai jamais cette voix fraiche d'enfant, prononcant dans sa langue douce et singuliere d'aussi sombres choses...

XXX

C'etait le dernier jour...

Le soleil d'Oceanie s'etait leve aussi radieux qu'a l'ordinaire sur "Tahiti la delicieuse";--ce que souffrent dans leur coeur les hommes qui passent et disparaissent n'a rien de commun avec l'eternelle nature, et n'entrave jamais ses fetes inconscientes.

Depuis le matin nous etions debout tous deux, et bien empressees.--Les preparatifs du depart apportent souvent une diversion heureuse a la tristesse de ceux qui vont se quitter,--et ce cas etait le notre...

Il nous fallait emballer le produit de toutes nos peches, de toutes nos expeditions sur les recifs; tous nos coquillages, tous nos madrepores rares, qui, en mon absence, avaient seche sur l'herbe du jardin, et ressemblaient maintenant a de grands lichens fins et compliques plus blancs que de la neige.

Rarahu deployait une activite extreme, et faisait beaucoup d'ouvrage, ce qui n'est point habituel aux femmes tahitiennes; tout ce mouvement trompait sa douleur.--Je sentais bien que son coeur se déchirait en me voyant partir; je la retrouvais elle-meme, et je reprenais un peu de confiance et d'espoir...

Nous avions a emballer une quantite d'objets,--une foule de choses qui eussent fait sourire beaucoup de gens: des branches des goyaviers d'Apire, des branches des arbres de notre jardin, des morceaux de l'ecorce des grands cocotiers qui ombrageaient notre case...

Plusieurs couronnes fanees de Rarahu,--toutes celles des derniers jours,--faisaient aussi partie de mon bagage,--avec des gerbes de fougères, et des gerbes de fleurs. Rarahu y ajoutait encore des touffes de reva-reva, renfermees dans des boites de bois odorant, et de delicates couronnes en paille de peia, qu'elle avait fait tresser pour

moi.

Et tout cela emplissait des caisses en quantite, tout cela constituait un train de depart enorme...

XXXI

Vers deux heures nous eumes termine ces grands preparatifs. Rarahu mit sa plus belle tapa de mousseline blanche, placa des gardenias dans ses cheveux denoues,--et nous sortimes de chez nous.

Je voulais avant de partir revoir une derniere fois Faaa, les grands cocotiers et les grandes plages de corail; je voulais jeter un coup d'oeil dernier sur tous ces paysages tahitiens; je voulais revoir Apire, et me baigner encore avec ma petite amie dans le ruisseau de Fataoua; je desirais dire adieu a une foule d'amis indigenes; je voulais voir tout et tout le monde, je ne pouvais prendre mon parti de tout quitter... Et l'heure passait, et nous ne savions plus auquel courir...

Ceux-la seuls qui ont du abandonner pour toujours des lieux et des etres chers peuvent comprendre cette agitation du depart, et cette tristesse inquiete, qui oppresse comme une souffrance physique...

Il etait deja tard quand nous arrivames a Apire, au ruisseau de Fataoua.

Mais tout etait encore la comme dans le bon vieux temps; au bord de l'eau, la societe etait nombreuse et choisie; il y avait toujours Tetouara la negresse, qui tronait au milieu de sa cour, et une foule de jeunes femmes qui plongeaient et nageaient comme des poissons, avec la plus insouciant gaité du monde.

Nous passames tous deux, nous donnant la main comme autrefois, et disant doucement bonjour de droite et de gauche a tous ces visages connus et amis. A notre approche les eclats de rire avaient cesse; la petite figure douce et profondement serieuse de Rarahu, sa robe blanche trainante comme celle d'une mariee, son regard triste avaient impose le silence...

Les Tahitiens comprennent tous les sentiments du coeur et respectent la douleur. On savait que Rarahu etait la _petite femme de Loti_; on savait que le sentiment qui nous unissait n'etait point une chose banale et ordinaire;--on savait surtout qu'on nous voyait pour la derniere fois.

Nous tournames a droite, par un etroit sentier bien connu.--A quelques pas plus loin, sous l'ombrage triste des goyaviers, etait ce bassin plus isole ou s'etait passee l'enfance de Rarahu, et qu'autrefois nous

considerions un peu comme notre propriété particulière.

Nous trouvâmes les deux jeunes filles inconnues, très belles, malgré la dureté farouche de leurs traits: elles étaient vêtues, l'une de rose, l'autre de vert tendre; leurs cheveux aussi noirs que la nuit étaient crépés comme ceux des femmes de Nuka-Hiva, dont elles avaient aussi l'expression de sauvage ironie.

Assises sur des pierres, au milieu du ruisseau, les pieds baignant dans l'eau vive, elles chantaient d'une voix rauque un air de l'archipel des Marquises.

Elles se sauvèrent en nous voyant paraître, et, comme nous l'avions désiré, nous restâmes seuls.

XXXII

Nous n'étions pas revenus là depuis le retour du *„Rendeer“* à Tahiti.-- En nous retrouvant dans ce petit recoin qui jadis était à nous, nous éprouvâmes une émotion vive,--et aussi une sensation délicieuse, qu'aucun autre lieu au monde n'eût été capable de nous causer.

Tout était bien resté tel qu'autrefois, dans cet endroit où l'air avait toujours la fraîcheur de l'eau courante; nous connaissions là toutes les pierres, toutes les branches,--tout, jusqu'aux moindres mousses.-- Rien n'avait changé; c'étaient bien ces mêmes herbes et cette même odeur,--mélangée de plantes aromatiques et de goyaves mûres.

Nous suspendîmes nos vêtements aux branches,--et puis nous nous assîmes dans l'eau, savourant le plaisir de nous retrouver encore, et pour la dernière fois, en pareo, au baisser du soleil, dans le ruisseau de Fataoua.

Cette eau, claire, délicieuse, arrivait de l'Oroena par la grande cascade.--Le ruisseau courait sur de grosses pierres luisantes, entre lesquelles sortaient les troncs fêlés des goyaviers.--Les branches de ces arbustes se penchaient en voûte au-dessus de nos têtes, et dessinaient sur ce miroir légèrement agité les mille découpures de leur feuillage.--Les fruits mûrs tombaient dans l'eau; le ruisseau en roulait; son lit était semé de goyaves, d'oranges et de citrons.

Nous ne disions rien tous deux;--assis près l'un de l'autre, nous devinions mutuellement nos pensées tristes, sans avoir besoin de troubler ce silence pour nous les communiquer.

Les fêlés poissons et les tout petits lézards bleus se promenaient

aussi tranquillement que s'il n'y eut eu la aucun être humain; nous étions tellement immobiles, que les _varos_, si craintifs, sortaient des pierres et circulaient autour de nous.

Le soleil qui baissait déjà,--le dernier soleil de mon dernier soir d'Océanie,--éclairait certaines branches de lueurs chaudes et dorées; j'admiraient toutes ces choses pour la dernière fois. Les sensibles commençaient à replier pour la nuit leurs feuilles délicates;--les mimosas légers, les goyaviers noirs, avaient déjà pris leurs teintes du soir,--et ce soir était le dernier,--et demain, au lever du soleil, j'allais partir pour toujours... Tout ce pays et ma petite amie bien-aimée allaient disparaître, comme s'évanouit le décor de l'acte qui vient de finir...

Celui-là était un acte de féerie au milieu de ma vie,--mais il était fini sans retour!... Finis les rêves, les émotions douces, enivrantes, ou poignantes de tristesse,--tout était fini, était mort...

Et je regardai Rarahu dont je tenais la main dans les miennes... De grosses larmes coulaient sur ses joues; des larmes silencieuses, qui tombaient pressées, comme d'un vase trop plein...

--Loti, dit-elle, je suis à toi... je suis ta petite femme, n'est-ce pas?... N'aie pas peur, je crois en Dieu; je prie, et je prierai... Va, tout ce que tu m'as demandé, je le ferai... Demain je quitterai Papeete en même temps que toi, et on ne m'y reverra plus... J'irai vivre avec Tiahoui, je n'aurai point d'autre époux, et, jusqu'à ce que je meure, je prierai pour toi...

Alors les sanglots couperent les paroles de Rarahu, qui passa ses deux bras autour de moi et appuya sa tête sur mes genoux... Je pleurai aussi, mais des larmes douces;--j'avais retrouvé ma petite amie, elle était brisée, elle était sauvée. Je pouvais la quitter maintenant, puisque nos destinées nous séparaient d'une manière irrévocable et fatale; ce départ aurait moins d'amertume, moins d'angoisse déchirante; je pouvais m'en aller au moins avec d'incertaines mais consolantes pensées de retour,--peut-être aussi avec de vagues espérances dans l'éternité!

.....

XXXIII

Le soir il y avait grand bal chez Pomare, bal d'adieu offert aux officiers du _Rendeer_.--On devait danser jusqu'à l'heure de l'appareillage, que "l'amiral à cheveux blancs" avait fixé pour le lever du jour.

Et Rarahu et moi, nous avons décidé d'y assister.

Il y avait énormément de monde a ce bal, pour un bal de Papeete; toutes les Tahitiennes de la cour, quelques femmes europeennes, tout ce qu'avait pu fournir le personnel de la colonie, et puis tous les officiers du _Rendeer_, et tous les fonctionnaires francais.

Rarahu naturellement n'etait point admise dans le salon de la fete; mais, pendant que la foule dansait fievreusement la _upa-upa_ dans les jardins, elle et quelques autres jeunes femmes dans une situation semblable, privilegiees de la reine, avaient ete invitees a prendre place sous la veranda, sur une banquette d'ou elles pouvaient, tout aussi bien qu'a l'interieur, voir et etre vues.--Et avec le laisser-aller tahitien, on trouvait tout naturel que je vinsse souvent m'accouder a la fenetre, pour causer avec ma petite amie.

En dansant je rencontrais constamment son regard grave; elle etait eclairee comme une vision, par la lueur rouge des lampes, melee aux rayons bleus de la lune; sa robe blanche et son collier de perles brillaient sur le fond sombre du dehors.

Vers minuit, la reine m'appela d'un signe.--On emportait sa petite-fille malade qui avait exige qu'on l'habillat pour ce bal.--La petite Pomare avait voulu me dire adieu avant de se laisser endormir.

Malgre tout, ce bal etait triste; les officiers du _Rendeer_, qui etaient en majorite, y jetaient une impression de depart et de separation contre laquelle on ne pouvait reagir.--Il y avait la de jeunes hommes, qui allaient dire adieu a leurs maitresses, a leur vie de nonchalance et de plaisir; il y avait de vieux marins aussi, qui deux ou trois fois dans le courant de leur existence etaient venus a Tahiti, qui savaient que maintenant leur carriere etait finie, et dont le coeur se serrait en songeant qu'ils ne reviendraient plus...

La princesse Ariitea vint a moi, plus animee que de coutume, et parlant plus vite:

--La reine vous prie, Loti, dit-elle, de vous mettre au piano; de jouer la valse la plus bruyante que vous pourrez, de la jouer tres vite; de la continuer sans interruption par une autre danse,--et puis encore par une troisieme,--afin de ranimer un peu ce bal qui a l'air de mourir.

Je jouai avec fievre, en m'etourdissant moi-meme, tout ce que je trouvai au hasard sur le piano.--Je reussis pour une heure a ranimer le bal; mais c'etait une animation factice,--et je ne pouvais pas plus longtemps la soutenir.

Vers trois heures du matin, quand le salon fut vide, j'étais encore au piano, jouant je ne sais quels airs insenses, accompagnes dans le lointain par la _upa-upa_ qui ralait au dehors.

J'étais seul avec la vieille reine, qui était restée pensive et immobile dans son grand fauteuil doré.--Elle avait l'air d'une idole incorrecte et sombre, paree avec un luxe encore sauvage.

Le salon de Pomare avait cet aspect triste des fins de bal; un grand désordre, une grande salle vide; des bougies s'éteignant dans les torchères, tourmentées par le vent de la nuit.

La reine se leva péniblement, dans les plis de sa robe de velours cramoisi.--Elle vit Rarahu qui se tenait près de la porte, debout et silencieuse.--Elle comprit et lui fit signe d'entrer.

Rarahu entra... timide, les yeux baissés, et s'approcha de la reine.-- Apparaissant après ce bal, dans cette salle déserte, dans ce silence, avec sa longue traîne de mousseline blanche, ses pieds nus, ses longs cheveux flottants, sa couronne de gardenias blancs,--et ses yeux agrandis par les larmes,--elle avait l'air d'une willi, d'une vision délicieuse de la nuit.

--Tu as à me parler, Loti, sans doute; tu veux me demander de veiller sur elle, dit la vieille reine avec bienveillance. Mais c'est elle, je le crains, qui ne le voudra pas...

--Madame, répondis-je, elle va partir demain pour Papeuriri, demander l'hospitalité à Tiahoui son amie.--La-bas comme ici, je vous supplie de ne pas l'abandonner. On ne la reverra plus à Papeete.

--Ah!... dit la reine, de sa grosse voix étonnée, et visiblement émue... C'est bien, cela, mon enfant; c'est bien... à Papeete tu aurais été bien vite une petite fille perdue...

Nous pleurions tous les deux, ou pour mieux dire, tous les trois: la vieille reine nous tenait les mains, et ses yeux d'ordinaire si durs se mouillaient de larmes.

--Eh bien, mon enfant, dit-elle, il ne faut pas différer ce départ.-- Si tes préparatifs, comme je le pense, ne sont pas longs à faire, veux-tu partir ce matin même, un peu après le soleil, vers sept heures, dans la voiture qui emmènera ma belle-fille Moe? Moe s'en va à Atimaono, prendre le navire qui doit la conduire dans sa possession de Raiatea.-- Vous coucherez la nuit prochaine à Maraa, et demain matin vous serez à Papeuriri, ou, en passant, la voiture te déposera.

Rarahu sourit à travers ses larmes, à cette idée qui lui causait une joie d'enfant, de partir avec la jeune reine de Raiatea.

Il y avait entre Rarahu et Moe une affinité mystérieuse;--étrangement malheureuses toutes deux, et brisées, elles avaient le même caractère,

les memes allures et le meme genre de charme.

Rarahu repondit qu'elle serait prete.--La pauvre petite en effet n'avait guere a emporter que quelques robes de mousseline de diverses couleurs,--et son fidele vieux chat gris...

Et nous primes conge de Pomare, en serrant avec effusion et de tout notre coeur ses vieilles mains royales.--La princesse Ariitea, qui avait reparu dans le salon, vint en tenue de bal nous accompagner jusqu'a la porte du jardin; elle disait a Rarahu pour la consoler des choses aussi douces que si elle eut ete sa soeur... Et pour la derniere fois nous descendimes a la plage...

XXXV

Il faisait nuit close encore.

Au bord de la mer, des groupes nombreux stationnaient; toutes les filles de la cour, dans leurs toilettes de la veille au soir, avaient suivi les officiers du _Rendeer_.--Si on n'eut entendu quelques jeunes femmes pleurer, on eut dit plutot une fete qu'un depart.

Et ce fut la que, un peu avant le jour, j'embrassai pour la derniere fois ma petite amie.

En meme temps que le _Rendeer_ quittait l'ile delicieuse, la voiture qui emportait Rarahu et Moe quittait Papeete,--et longtemps Rarahu put voir, par les echappees des cocotiers, a travers les rideaux de verdure, --le _Rendeer_ s'eloigner sur l'immensite bleue.

.
...

QUATRIEME PARTIE

_"Aue! Aue! a munaiho te tiare iti tarona menehenehe!... "Aue! Aue! i teienei ra, na maheahea!..." (Helas! Helas! autrefois elle etait jolie, la petite fleur d'arum!... Helas! Helas! maintenant elle est fanee!...)
(RARAHU)_

Quelques jours plus tard, le *„Rendeer“*, poursuivant sa route a travers le Pacifique, passa en vue des mornes de Rapa, la plus australe des iles polynesiennes. Et puis cette derniere terre des Maoris disparut elle-meme de notre grand horizon monotone,--et ce fut fini de l'Oceanie.

Apres avoir relache au Chili, nous sortimes du Grand Ocean par le detroit de Magellan, pour rentrer en Europe par la Plata, le Bresil et les Acores.

II

Un triste matin de mars, au lever incertain d'un jour brumeux, je revins a Brightbury, frapper a la porte de ma maison cherie... On ne m'attendait pas encore.

Je tombai dans les bras de ma vieille mere, qui tremblait d'emotion et de surprise.--Le bonheur et l'etonnement furent grands de me revoir.

Apres les premiers moments, une impression de tristesse succede a la joie; un serrement de coeur se mele au charme du retour: des annees ont passe depuis le depart; on regarde ceux que l'on cherit: le temps a laisse sur eux ses traces,--on les trouve vieilliss... Heureux encore, s'il n'y a point de place vide au foyer!...

C'est triste une matinee d'hiver dans nos climats du Nord,--surtout quand on a la tete toute remplie des images ensoleillees des tropiques. C'est triste, le jour pale, le ciel morne et sans rayons,--le froid qu'on avait oublie,--les vieux arbres sans feuilles,--les tilleuls humides et moussus,--et le lierre sur les pierres grises.

Pourtant, qu'on est bien au foyer!--quelle joie de les revoir tous, y compris les vieux serviteurs qui ont veille sur votre enfance; de retrouver les douces coutumes oubliees, les bonnes soirees d'hiver d'autrefois, et comme, au coin du feu, l'Oceanie semble un reve singulier!...

Le matin ou je revins a Brightbury frapper a la porte de ma maison, j'encombrais la rue de bagages, de colis et de caisses enormes.

Tout ce deballage est une des distractions du retour. Les armes sauvages, les dieux maoris, les coiffures de chefs polynesiens, les coquilles et les madrepores, faisaient bizarre figure, en revoyant la lumiere dans ma vieille maison, sous le ciel britannique. J'eprouvai surtout une emotion vive, en deballant les plantes sechees, les couronnes fanees, qui avaient conserve leur odeur exotique, et

embaumaient ma chambre d'un parfum d'Océanie.

III

Quelques jours après mon retour on me remit une lettre couverte de timbres américains qui m'arrivait par la voie d'Overland.--L'adresse était mise de la main de mon ami Georges T., de Papeete, que les Tahitiens appelaient Tatehau.

Sous l'enveloppe je trouvai deux pages de la grosse écriture enfantine et appliquée de Rarahu, qui m'envoyait son cri de douleur à travers les mers.

_RARAHU A LOTI

Papeuriri, le 15 janvier 1874.

Cher ami, o mon petit Loti, o mon petit époux cheri, o toi ma seule pensée à Tahiti, je te salue par le vrai Dieux. Cette lettre te dira ma tristesse pour toi.

Depuis le jour où tu es parti, rien ne donne la mesure de ma douleur. Jamais ma pensée ne t'oublie depuis ton départ. O mon ami cheri, voici ma parole: ne pense pas que je me marierai; comment me marierais-je, puisque c'est toi qui es mon époux. Reviens pour que nous restions ensemble dans mon pays de Bora-Bora, pour que nous nous installions dans mon pays de Bora-Bora--Ne reste pas si longtemps dans ton pays, et sois-moi fidèle.

Voici encore une parole: reviens à Bora-Bora; peu importe que tu n'aies pas de richesses, je ne demande pas beaucoup, ne t'occupe pas de cela, et reviens à Tahiti.

Ah! quel contentement d'être ensemble, Ah! quelle joie de mon cœur d'être réunie de nouveau à toi, ma pensée, et mon amour de chaque jour.

Ah! cette pensée chérie que tu sois mon époux. Ah! combien je désire ton corps pour manger beaucoup de toi!...

Voici une parole sur mon séjour à Papeuriri: je suis sage, je reste bien tranquille. Je me repose bien chez Tiahoui-femme, elle ne cesse d'être bonne pour moi--o mon petit ami (et mon grand chagrin) je te fais savoir en finissant cette lettre, jamais maintenant je suis bien, je suis retombée dans ce mal que tu savais sur moi cesser, ce même mal, pas un autre; et cette maladie, je la supporte avec patience, parce que tu m'as oubliée; si tu étais près de moi, tu me soulagerais un peu...

Et maintenant, la Tiahoui et les siens te rappellent leur amitié pour

toi, et ses parents aussi et moi aussi; jamais tu ne seras oublie des hommes de mon pays...

J'ai fini mon discours, je te salue, mon petit epoux cheri.

Je te salue o mon Loti, De Rarahu ta petite epouse,

RARAHU_

_J'ai donne cette lettre a Tatehau oeil-de-rat, je ne sais pas bien le nom de l'endroit ou je dois t'ecrire.

Je te salue, mon ami cheri,

RARAHU._

IV

NOTE DE PLUMKETT

Loti ecrivit a Rarahu une longue lettre, dans laquelle il exprimait en langue tahitienne son grand amour pour sa petite amie.--Il racontait, d'une maniere intelligible pour elle, au moyen d'expression et d'images particulieres, sa traversee de six mois sur le _Rendeer_; la tempete du cap Horn, qui avait mis son navire en danger, et lui avait enleve beaucoup de ses caisses remplies de souvenirs d'Oceanie.--Et puis il lui parlait de son retour au foyer, de son pays et de sa mere,--et lui disait que, malgre ces douces choses, il revait de revenir encore dans le Grand-Ocean, pour y retrouver son ile bien-aimee et sa petite epouse sauvage.

V

RARAHU A LOTI (_Un an apres_)

_Papeete, le 3 decembre 1874.

O mon petit ami cheri, o mon cher objet de ma peine, je te salue par le vrai Dieu.

Je suis bien peniblement etonnee de ne pas recevoir de lettre de toi, parce que voila cinq fois que je t'ai ecrit, et jamais un mot de toi ne

m'est encore parvenu.

Peut-etre arrive-t-il que tu ne te souviens plus de moi, voici je vois que mes lettres t'ont ete envoyees, jamais tu ne m'en as informee.

Cher objet de ma peine, pourquoi m'oublies-tu?

Jamais maintenant je ne serai bien, la maladie, la douleur... Mais si tu m'ecrivais un peu, cela rechaufferait mon coeur, mais jamais tu ne penses a cela.

Mais quant a moi, mon amour pour toi reste le meme, et aussi mes larmes pour toi; comme s'il restait dans ton coeur un peu d'amour pour moi, toi-meme tu penserais a moi.

Si j'avais pu aller au loin vers toi, je serais partie, mais mon projet eut ete inexécutable...

--Voici une parole concernant Papeete:

Il y a eu grande fete a Papeete le mois passe, pour la petite-fille de la reine.

Et c'etait tres beau, et les femmes ont danse jusqu'au matin.--Et j'y etais aussi; j'avais sur la tete une couronne de plume d'oiseau,--mais mon coeur etait bien triste...

Et maintenant, la reine Pomare et les siens. Et sa petite-fille Pomare, et Ariitea, te disent: ia ora na. Jamais rien de nouveau a Tahiti, excepte que, le Ariifaite le mari de la reine, est mort aux six mois d'aout...

Jamais plus ne sera satisfait mon grand amour pour toi, mon epoux!...

Helas! Helas! la petite fleur d'arum est aussi fanee maintenant!...

Avant de devenir ainsi, la petite fleur d'arum etait jolie!...

Maintenant elle est fanee, elle n'est plus jolie!...

Si j'avais l'aile de l'oiseau, je partirais au loin sur le sommet de Paea, pour que personne ne me puisse plus voir...

Helas! Helas! o mon epoux cheri, o mon ami tendrement aime!...

Helas! Helas! mon ami cheri!...

J'ai fini de te parler. Je te salue par le vrai Dieu.

RARAHU._

VI

JOURNAL DE LOTI

Londres, 20 janvier 1875.

Je passais a neuf heures du soir dans Regent Street.--La nuit etait froide et brumeuse;--des milliers de becs de gaz eclairaient la fourmilere humaine, la foule noire et mouillee.

Derriere moi une voix cria: _Ja ora na, Loti!_

Je me retournai bien surpris, et reconnus mon ami Georges T.,--celui que les Tahitiens appelaient Tatehau, et que j'avais laisse a Papeete, ou il avait resolu de finir ses jours.

VII

Quand nous fumons confortablement assis au coin du feu, nous nous mimes a causer de l'ile delicieuse.

--Rarahu... dit-il avec un certain embarras,--oui, elle etait, je crois, bien portante quand j'ai quitte le pays; il est probable meme que si j'avais pris conge d'elle, elle m'aurait donne des commissions pour vous.

"Comme vous le savez, elle avait quitte Papeete en meme temps que vous-memes, et on disait dans le pays: Loti et Rarahu n'ont pas pu se separer; ils sont partis ensemble pour l'Europe.

"Je savais seul qu'elle etait chez son amie Tiahoui, moi qui recevais de Papeuriri ses lettres, avec cette aimable suscription: _a Tatehau Oeil-de-rat, pour remettre a Loti._

"Lorsqu'elle reparut a Papeete, six ou huit mois apres, elle etait plus jolie que jamais; elle etait plus femme aussi, et plus formee.--Sa grande tristesse lui donnait un charme de plus; elle avait la grace d'une elegie.

"Elle devint la maitresse d'un jeune officier francais, qui eut pour elle une passion qui n'etait pas ordinaire.--Il etait jaloux meme de votre souvenir. (On l'appelait encore: _la petite femme de Loti._)--Il lui avait fait le serment de l'emmener en France avec lui.

"cela dura deux ou trois mois, pendant lesquels elle fut la plus elegante et la plus remarquee des femmes de Papeete.

"Au bout de ce temps-la, il se produisit chez la reine un evenement depuis longtemps prevu: la petite Pomare V s'eteignit une belle nuit,-- peu de jours apres une grande fete qu'on avait donnee pour la distraire, et dont elle avait elle-meme arrete le programme.

"La vieille reine, par parenthese, fut tellement accablee par cette derniere et supreme douleur, que sans doute elle n'y survivra guere (1). Elle s'est retiree pour le moment dans une case isolee, batie aupres du tombeau de sa petite-fille, et ne veut plus voir ame qui vive.

(1) La reine Pomare est morte en 1877, laissant le trone a son second fils Ariiaue. Elle avait survecu environ deux ans a sa petite-fille.-- On peut considerer qu'a dater de ce jour commence la fin de Tahiti, au point de vue des coutumes, de la couleur locale, du charme et de l'etrangete.

"Rarahu observa dans cette circonstance la meme coutume que les suivantes de la cour; en signe de deuil, elle fit couper tout ras ses admirables cheveux noirs.

"La reine lui en sut gre, mais ce fut le sujet d'une querelle entre elle et son amant,--et comme elle ne l'aimait guere, elle profita de l'occasion pour le quitter.

"Je voudrais pouvoir vous dire qu'elle est retournee a Papeuriri aupres de son amie.--Mais, malheureusement, la pauvre petite est restee a Papeete, ou je crois qu'elle mene aujourd'hui une vie absolument dereglee et folle.

VIII

NOTE DE PLUMKETT

A partir de cette epoque on ne trouve plus que de loin en loin dans le journal de Loti quelques traces de souvenirs conserves au fond de son coeur pour la lointaine Polynesie;--dans sa memoire, l'image de Rarahu s'eloigne et s'efface.

Ces fragments sont meles aux aventures d'une vie enfievree et legerement excentrique, qui se deroulent un peu partout,--en Afrique principalement,--et plus tard en Italie.

FRAGMENTS DU JOURNAL DE LOTI

Sierra-Leone, mars 1875.

O ma bien-aimée petite amie, nous retrouverons-nous jamais là-bas-- dans notre chère île,--assis le soir sur les plages de corail?.... . .

.....

Bobdiara (Senegambie), octobre 1875.

C'est la saison des grandes pluies, _là-bas_,--la saison où la terre est couverte de fleurs roses, semblables à nos perce-neige d'Angleterre; les mousses sont humides, les forêts pleines d'eau.

Le soleil se couche ici, terne et sanglant, sur les solitudes de sable. Il est trois heures du matin _là-bas_, il fait nuit noire, les toupapahous rodent dans les bois...

Deux années ont passé déjà sur ces souvenirs, et j'aime ce pays comme aux premiers jours:--l'impression persiste comme celle de Brightbury, celle de la patrie,--quand tant d'autres se sont effacées depuis.

Au pied des grands arbres, ma case enfouie dans la verdure,--et ma petite amie sauvage!... Mon Dieu, ne les reverrai-je jamais,-- n'entendrai-je plus jamais le vivo plaintif, le soir, sous les cocotiers des plages?....

.....

Southampton, mars 1876. (Journal de Loti)

... Tahiti, Bora-Bora, l'Océanie,--que c'est loin tout cela, mon Dieu!

Y reviendrai-je jamais, et qu'y trouverai-je à présent,--sinon les désenchantements amers, et les regrets poignants du passé?... Je pleure, en songeant au charme perdu de ces premières années,--à ce charme qu'aucune puissance ne peut plus me rendre,--à tout cela que je n'ai même pas le pouvoir de fixer sur mon papier, et qui déjà s'obscurcit et s'efface dans mon souvenir.

Helas! où est-elle notre vie tahitienne,--les fêtes de la reine,-- les _himene_ au clair de lune?--Rarahu, Ariitea, Taimaha, où sont-elles toutes?... La terrible nuit de Moorea, toutes mes émotions, tous mes rêves d'autrefois, où est-ce tout cela?... Où est ce bien-aimé frère John, qui partageait avec moi ces premières impressions de jeunesse vibrantes, étranges, enchanteresses?...

Ces parfums ambres des gardenias, ce bruit du grand vent sur les récifs de corail,--cette ombre mystérieuse, et ces voix rauques qui parlaient la nuit, ce grand vent qui passait partout dans l'obscurité... Ou est tout le charme indéfinissable de ce pays, toute la fraîcheur de nos impressions partagées, de nos joies à deux?...

Helas, il y a pour moi comme un attrait navrant à repasser ces souvenirs, que le temps emporte, quand par hasard quelque chose les éveille,--une page écrite là-bas,--une plante sèche, un reva-reva, un parfum tahitien garde encore par de pauvres couronnes de fleurs qui s'en vont en poussière,--ou un mot de cette langue triste et douce, la langue de _là-bas_ que déjà j'oublie.

Ici, à Southampton, vie d'escadre, vie de restaurants et d'estaminets, logis de hasard, camarades de hasard;--on se réunit on ne sait pourquoi, on s'étourdit comme on peut...

J'ai bien changé depuis deux années, et je ne me reconnais plus quand je regarde en arrière.--A corps perdu je me suis jeté dans une vie de plaisirs; c'est là, il me semble, la seule façon logique de prendre une existence que je n'avais pas demandée,--et dont le but et la fin sont pour moi des problèmes insolubles....

.

IX

Ile de Malte, 2 mai 1876.

Nous étions une quarantaine d'officiers de la marine de S.M. Britannique réunis dans un café de la Valette, à l'île de Malte.

Notre escadre faisait une courte halte dans ce port, en se rendant dans le Levant où on venait de massacrer les consuls de France et d'Allemagne, et où de graves événements semblaient se préparer.

J'avais rencontré dans cette foule un officier qui, lui aussi, avait vécu en Océanie,--et nous nous étions isolés pour causer ensemble de nos souvenirs tahitiens.

X

Tahitiennes;--pas de regularite grecque dans les traits, mais une
beaute originale qui plait plus encore, et des formes antiques... Au
fond, des femmes incompletes qu'on aime a l'egal des beaux fruits, de
l'eau fraiche et des belles fleurs.

"J'ai vu Tahiti trop delicieuse et trop etrange, a travers le prisme
enchanteur de mon extreme jeunesse... En somme, un charmant pays quand
on a vingt ans; mais s'en lasse vite, et le mieux est peut-etre de ne
pas y revenir a trente..

.....

XII

...Mais la nuit, quand je me retrouvai seul dans le silence et
l'obscurite, un reve sombre s'appesantit sur moi, une vision sinistre
qui ne venait ni de la veille ni du sommeil,--un de ces fantomes qui
replient leurs ailes de chauves-souris au chevet des malades, ou
viennent s'asseoir sur les poitrines haletantes des criminels.

.....

NATUAEA

(_Vision confuse de la nuit.)

...La-bas, _en dessous_, bien loin de l'Europe... le grand morne de
Bora-Bora dressait sa silhouette effrayante, dans le ciel gris et
crepusculaire des reves...

... J'arrivais, porte par un navire noir, qui glissait sans bruit sur la
mer inerte, qu'aucun vent ne poussait et qui marchait toujours... Tout
pres, tout pres de la terre, sous des masses noires qui semblaient de
grands arbres, le navire toucha la plage de corail et s'arreta... Il
faisait nuit, et je restai la immobile, attendant le jour,--les yeux
fixes sur la terre, avec une indefinissable horreur.

... Enfin le soleil se leva, un large soleil si pale, si pale, qu'on eut
dit un signe du ciel annoncant aux hommes la consommation des temps, un
sinistre meteore precurseur du chaos final, un grand soleil mort...

Bora-Bora s'eclaira de leurs bleues; alors je distinguai des formes
humaines assises qui semblaient m'attendre, et je descendis sur la
plage...

Parmi les troncs des cocotiers, sous la haute et triste colonnade grise, des femmes etaient accroupies par terre la tete dans leurs mains comme pour les veillees funebres; elles semblaient etre la depuis un temps indefini... Leurs longs cheveux les couvraient presque entierement, elles etaient immobiles; leurs yeux etaient fermes, mais, a travers leurs paupieres transparentes, je distinguais leurs prunelles fixees sur moi...

Au milieu d'elles, une forme humaine, blanche et rigide, etendue sur un lit de pandanus...

Je m'approchai de ce fantome endormi, je me penchai sur le visage mort... Rarahu se mit a rire...

A ce rire de fantome le soleil s'eteignit dans le ciel, et je me retrouvai dans l'obscurite.

Alors un grand souffle terrible passa dans l'atmosphere, et je percus confusement des choses horribles: les grands cocotiers se tordant sous l'effort de brises mystereuses,--des spectres tatoues accroupis a leur ombre,--les cimetieres maoris et la terre de la-bas qui rougit les ossements,--d'etranges bruits de la mer et du corail, les crabes bleus, amis des cadavres, grouillant dans l'obscurite,--et au milieu d'eux, Rarahu etendue, son corps d'enfant enveloppe dans ses longs cheveux noirs,--Rarahu les yeux vides, et riant du rire eternel, du rire fige des Toupapahous...

_"O mon cher petit ami, o ma fleur parfumees du soir! mon mal est grand dans mon coeur de ne plus te voir! o mon etoile du matin, mes yeux se fondent dans les pleurs de ce que tu ne reviens plus!..."

"Je te salue par le vrai Dieu, dans la foi chretienne.

"Ta petite amie,

RARAHU."_

FIN

End of the Project Gutenberg EBook of Le Mariage de Loti, by Pierre Loti

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LE MARIAGE DE LOTI ***

This file should be named 7m1ot10.txt or 7m1ot10.zip
Corrected EDITIONS of our eBooks get a new NUMBER, 7m1ot11.txt
VERSIONS based on separate sources get new LETTER, 7m1ot10a.txt

This Etext was prepared by Walter Debeuf

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the US unless a copyright notice is included. Thus, we usually do not keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

We are now trying to release all our eBooks one year in advance of the official release dates, leaving time for better editing. Please be encouraged to tell us about any error or corrections, even years after the official publication date.

Please note neither this listing nor its contents are final til midnight of the last day of the month of any such announcement. The official release date of all Project Gutenberg eBooks is at Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A preliminary version may often be posted for suggestion, comment and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:

<http://gutenberg.net> or

<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement can get to them as follows, and just download by date. This is also a good way to get them instantly upon announcement, as the indexes our cataloguers produce obviously take a while after an announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext03> or

<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext03>

Or /etext02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want, as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our projected audience is one hundred million readers. If the value per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2 million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+

We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002
If they reach just 1-2% of the world's population then the total
will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks!
This is ten thousand titles each to one hundred million readers,
which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (* means estimated):

eBooks Year Month

1 1971 July
10 1991 January
100 1994 January
1000 1997 August
1500 1998 October
2000 1999 December
2500 2000 December
3000 2001 November
4000 2001 October/November
6000 2002 December*
9000 2003 November*
10000 2004 January*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created
to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people
and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut,
Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois,
Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts,
Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New
Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio,
Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South
Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West
Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones
that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list
will be made and fund raising will begin in the additional states.
Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally
request donations in all 50 states. If your state is not listed and
you would like to know if we have added it since the list you have,

just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

Project Gutenberg Literary Archive Foundation
PMB 113
1739 University Ave.
Oxford, MS 38655-4109

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

If you can't reach Project Gutenberg,
you can always email directly to:

Michael S. Hart <hart@pobox.com>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

The Legal Small Print

(Three Pages)

START**THE SMALL PRINT!**FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS**START

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers. They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

BEFORE! YOU USE OR READ THIS EBOOK

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project").

Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below, [1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as *EITHER*:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does *not* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (*) and underline () characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors);
OR

[*] You provide, or agree to also provide on request at no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 days following each date you prepare (or were legally required to prepare) your annual (or equivalent periodic) tax return. Please contact us beforehand to let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU *WANT* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?

Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time, public domain materials, or royalty free copyright licenses. Money should be paid to the:
"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanning equipment or software or other items, please contact Michael Hart at:
hart@pobox.com

[Portions of this eBook's header and trailer may be reprinted only when distributed free of all fees. Copyright (C) 2001, 2002 by Michael S. Hart. Project Gutenberg is a TradeMark and may not be used in any sales of Project Gutenberg eBooks or other materials be they hardware or software or any other related product without express permission.]

*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS*Ver.02/11/02*END*

T***

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers.

They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

BEFORE! YOU USE OR READ THIS EBOOK

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project").

Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook

under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below,

[1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of

receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the

following that you do or cause: [1] distribution of this eBook,
[2] alteration, modification, or addition to the eBook,
or [3] any Defect.

DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by
disk, book or any other medium if you either delete this
"Small Print!" and all other references to Project Gutenberg,
or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this
requires that you do not remove, alter or modify the
eBook or this "small print!" statement. You may however,
if you wish, distribute this eBook in machine readable
binary, compressed, mark-up, or proprietary form,
including any form resulting from conversion by word
processing or hypertext software, but only so long as
EITHER:

[*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and